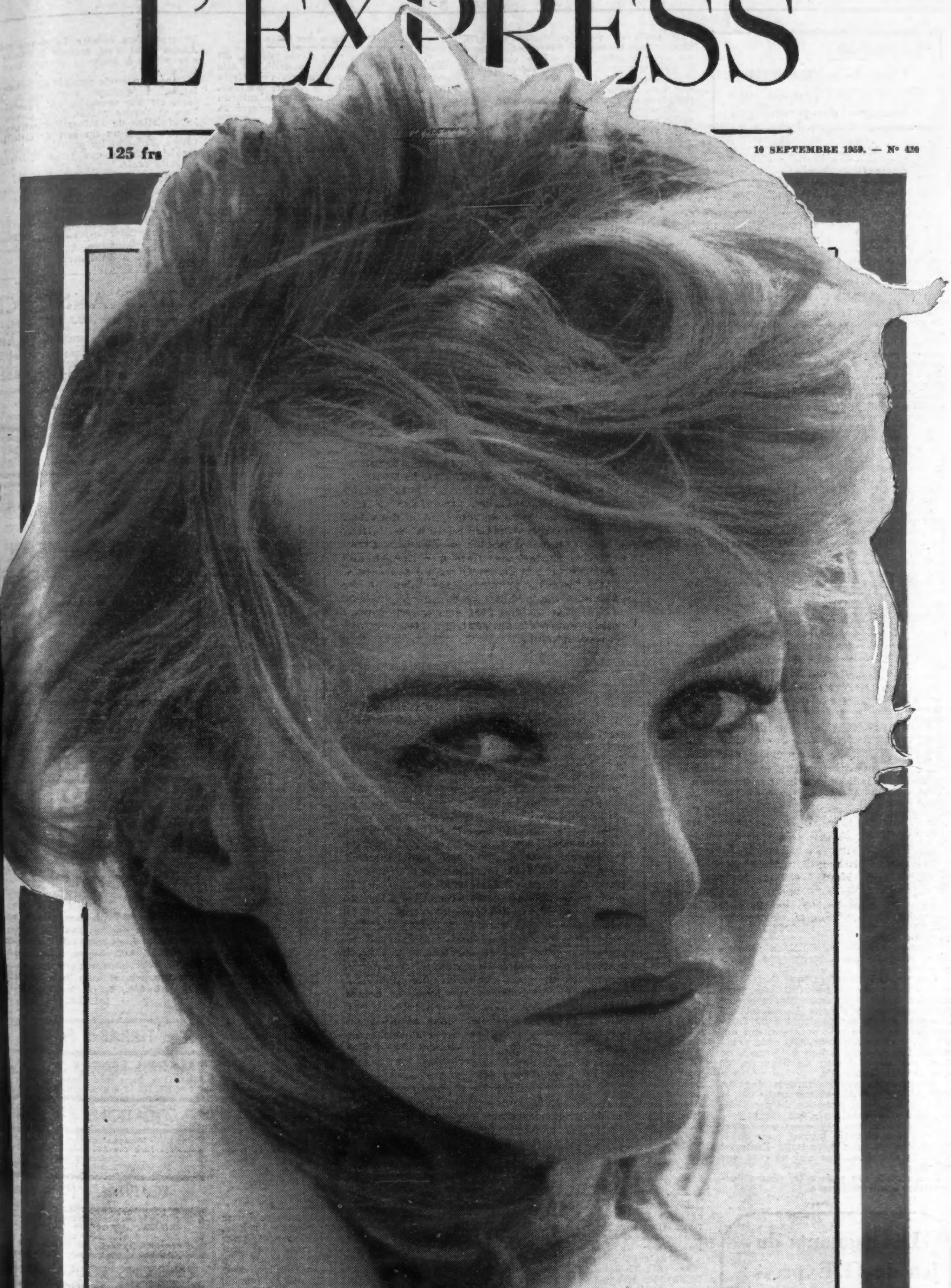
L'EXPRESS

125 frs

10 SEPTEMBRE 1959. — N° 430



(Dalmas)

ANNETTE VADIM DANS « LES LIAISONS DANGEREUSES »

« J'ai voulu faire un ouvrage qui retentît encore sur la terre quand j'y aurai passé. » (Laclos)

En page 30 :

L'article de FRANÇOISE GIROUD à propos des « Liaisons dangereuses ».

De M. Gaston Defferre

Absent de France ces dernières semaines, M. Gaston Defferre, sénateur-maire S.F.I.O. de Marseille, vient d'adresser, le 31 août, à J.-J. Servan-Schreiber, à propos d'un récent éditorial, la lettre suivante :

Mon cher Jean-Jacques,

Je n'ai lu que ces jours-ci votre « Réponse à François Mauriac », publiée par « L'Express » du 13 août. (...)

Vous avez écrit des choses qui ne sont pas exactes, pas conformes à la réalité.

Vous dites :

« Depuis que le grand homme, chargé de gloire, est venu s'asseoir au pouvoir, où sont les cris de justice, les cris de vérité de nos maîtres, de ceux que nous respectons et que nous aimons — des Mauriac et des Malraux, des Beuve-Méry, des Defferre, de tous ceux qui, dans les divers ordres de la pensée publique, sauvaient la France par la rigueur de leur opinion, l'indépendance de leur esprit, et leur passion de la vérité, au delà de tout souci tactique ?

« L'ombre immense du grand homme les a comme pétrifiés. Elle a recouvert l'intelligence du pays. Puisque c'est Charles de Gaulle et non plus un simple Bourgès, on se tait. On ne dit plus ce que l'on sait, on ose à peine y penser. »

Et plus loin :

« C'est le respect qu'ils ont de lui, de leur passé commun, de sa gloire, qui étouffe maintenant les voix de nos maîtres, les fige, même déçus, dans la résignation. Voilà son œuvre. »

Et cela vous fait regretter la IVe République sous laquelle nous n'étions pas « pétrifiés ».

Regardons les choses d'une façon plus précise en ce qui me concerne personnellement, si vous le permettez :

— Depuis l'accession du général de Gaulle au pouvoir, j'ai eu l'occasion, comme je le faisais dans le passé, de dire ce que je pense de la guerre d'Algérie. J'ai même pu le faire à une tribune parlementaire, ce que je n'avais pas fait sous la IVe République.

— J'ai parlé au Sénat des tortures, du cessez-le-feu, de la négociation en pays neutre.

— J'ai, répondant aux questions que vous m'aviez posées, écrit il y a quelques semaines dans votre journal ce que je pensais de la situation.

— Je suis allé voir le général de Gaulle au mois de juillet pour lui faire part de mes soucis et de ma façon de voir les choses. Il m'a écouté avec beaucoup d'attention, et n'a rien fait pour me pétrifier.

Je dis ce que je sais, j'ose y penser, je ne suis pas résigné.

Votre affirmation est donc inexacte.

Beuve-Méry vient de faire une série d'articles pour exprimer avec beaucoup de clarté sa pensée. François Mauriac vous a répondu.

En vérité, vous considéreriez que nous ne sommes ni pétrifiés ni résignés, si nous avions une autre attitude par rapport au régime.

Si nous avions voté NON au référendum, vous ne nous feriez pas de reproches.

Cela est tellement vrai que dans votre article vous n'avez pas fait une seule allusion à des hommes politiques importants qui ont joué, qui jouent, et qui joueront encore certainement dans l'avenir un très grand rôle politique, qui ont été les maîtres à penser, sinon de vous-même (j'y reviendrai tout à l'heure), en tout cas de beaucoup de Français, ce que je n'ai jamais été.

Pourquoi alors que François Mauriac, Beuve-Méry, ou moi-même, avons dit et écrit ce que nous pensions du problème algérien, n'en ont-ils pas fait autant ?

Pourquoi ne leur avez-vous pas ouvert les colonnes de votre journal pour qu'ils puissent s'exprimer avec toute l'autorité dont ils disposent, eux qui ne sont pas pétrifiés ?

Je n'accepte pas sous votre plume l'expression « nos maîtres ».

Il suffit de vous connaître un peu, il n'est pas nécessaire d'être comme moi un de vos amis pour savoir que votre intelligence, votre courage, votre volonté d'éclairer les esprits, de les conduire, font que vous n'avez pas de « maîtres ». Votre tempérament vous porte beaucoup plus à influencer, à dominer qu'à être un élève qui lève les yeux vers ses maîtres pour savoir ce qu'ils pensent.

Je ne vous le reproche pas, bien au contraire. Mais la réalité étant ce qu'elle est, vous n'aviez pas le droit de présenter les choses comme vous l'avez fait.

Je voudrais ajouter une dernière considération.

Le jour où j'ai décidé de voter OUI, c'était parce que je pensais que le général de Gaulle était seul capable de mettre un terme au conflit algérien.

Vous avez parlé d'espoir. C'est un espoir que je n'avais pas sous la IVe République qui m'a déterminé. Depuis, plus d'un an est passé ; certes, j'ai été déçu à bien des égards, mais je conserve aujourd'hui plus d'espoir que je n'en avais quand les hommes qui dirigeaient la France il y a dix-huit mois étaient au pouvoir, parce que je *savais* qu'ils n'essaieraient même pas de régler ce problème...

Amicalement à vous.

Gaston Defferre.
Marseille.

[*Je reconnais volontiers que Gaston Defferre a librement et publiquement critiqué la politique du gouvernement Debré. Seulement je ne visais pas ses rapports avec M. Michel Debré, mais bien avec le Président de la Ve République, seul véritable responsable de la conduite de nos affaires.*

Or les hommes, et surtout les meilleurs d'entre eux, qui ont mis leur crédit et leur autorité dans la balance lorsqu'on demanda au pays de plébisciter, il y a un an, le général de Gaulle pour arrêter la guerre d'Algérie ont, plus que les autres, un devoir d'exigence envers le Chef de l'Etat, et d'exigence publique.

Les toutes prochaines semaines devraient d'ailleurs éclairer bien des choses, et conduire les hommes de bonne foi à un jugement commun. — J.-J. S.-S.]

Les hautes sphères

Dans quelle encre avez-vous trempé votre plume pour nous écrire votre lettre sur Malraux ? Je ne vous reconnais plus. Vous passez sous silence les circonstances de sa conférence de presse. Toutes les questions étaient permises aux journalistes et Malraux y a répondu sans en escamoter une seule. Dans le feu de la discussion, piqué par des questions bien acérées et personnelles, on comprend sa réaction spontanée d'homme de répondre en faisant allusion à ses blessures, à Sartre (maladroite, je vous l'accorde, mais juste).

Pour l'étranger, la France n'est pas seulement le pays-qui-fait-la-guerre-en-Algérie. Il y a d'autres problèmes humains et vitaux sur lesquels l'influence de la France est prépondérante. Et ce sont ces hautes sphères que Malraux a abordées.

Guy Averlant
Saint-Denis.

Pourquoi ?

Je ne puis m'empêcher de vous dire que dans votre letre il y a une injustice.

Pourquoi ne pas avoir cité : « *Il n'y a pas de différence fondamentale entre le plus grand héros humain et l'homme le plus humble qui meurt pour l'Algérie qu'il aime, puisqu'il y a ici un représentant du F.L.N.* » ? Et encore, après allusion à « La Gangrène » : « *Si la France s'en va d'Algérie, ce sera au nom de l'Algérie elle-même* ». Soustelle eût-il tenu pareil langage ? Et pourquoi ce grief pour le chiffre de 30.000 fellagha ? J'ai compris là une estimation des rebelles organisés. Cela n'exclut pas leurs supplétifs ! Pourquoi ne pas avoir retenu le fait qu'un ministre second ou presque de de Gaulle reconnaissait le retour à la torture ?

Maurice Le Flohic
Rennes.

La prima donna

De la tristesse, oui, c'est exactement ce qu'il fallait écrire au sujet de Malraux. On ne se sent vraiment trahi que par les siens, et nous pensions, jusqu'à l'Amérique du Sud, que Malraux était « des nôtres... »

En effet il ne s'agit pas ici de gaullisme ou d'antigaullisme, c'est-à-dire d'approbation ou de critique de tel ou tel aspect de la politique du général de Gaulle. Il s'agit d'une attitude humaine. L'attaque contre Sartre, faite par le ministre français de la Culture, parlant au nom du gouvernement français, n'est pas seulement fausse. Elle est basse. C'est une réaction de prima donna. Callas contre Tebaldi. D'ailleurs, à ma connaissance, c'est à la demande des organisations clandestines que Sartre a fait jouer « Les Mouches » pendant l'occupation.

Et le lèche-bottes aux Américains du Sud, pour efficace qu'il soit peut-être...

Je ne vois qu'une solution : interdire aux grands écrivains l'accès aux fonctions publiques, pour les empêcher de détruire les statues que nous avons la faiblesse de leur ériger...

Jacques de M.
Strasbourg.

Un Don Juan des idées

« Tout homme rêve d'être Dieu », dit Malraux. Cette volonté de déité, si elle caractérise tous les hommes, caractérise plus particulièrement M. André Malraux. Mais au lieu de mettre cette volonté au service d'un idéal, il lui a consacré sa propre vie.

Car M. Malraux a toujours été un dilettante de l'action, un Don Juan des idées. Ce qu'il recherche, ce sont des « états de conscience », des « expériences intérieures ». Son besoin d'éprouver il l'emploiera donc au service de causes susceptibles de l'auréoler d'un certain prestige (Chine, Espagne, résistance, guerre, Communauté, etc.). Son honnêteté consistera en ce qu'il sera toujours prêt à payer « cela » de sa vie, aidé précisément par une attirance morbide de la mort. Mais ce qui nous intéressait nous autres, jeunes hommes, quand nous lisions « L'Espoir » ou « La Condition humaine », ce n'était point ce goût de la mort mais le message de vie !

M. Ortega
Nîmes.

Algérie, le cahier vert

Si l'article intitulé « Algérie, le cahier vert » ne contient que des renseignements exacts, et je n'en doute pas, alors je le dis sans retenue, bien qu'avec un peu de peine, j'ai honte d'être français. Je n'ai pas vécu les terribles années 40-44 puisque je n'étais alors qu'un enfant mais je me demande comment les anciens internés des camps allemands peuvent rester passifs devant des faits comme ceux qui sont relatés dans votre article. Peut-être suis-je encore trop jeune pour le comprendre mais je remercierai celui qui pourra m'expliquer cet état de choses.

J.P.C.
Jura.

Un nommé Giraudoux...

Bravo Françoise Sagan ! Qu'il y ait une part de roublardise dans son astucieuse modestie, c'est peut-être ce que quelques détracteurs systématiques trouveront encore le moyen de dire. Mais que cette astuce même ait choisi pour thème la réserve, le « je n'ose y croire », voilà qui nous rafraîchit des syndicats d'admiration mutuelle où l'on parle de génie pour trois pages, de vision du monde pour une nouvelle d'atmosphère, de « poétique » pour douze versicules de longueur inégale.

Françoise Sagan a sa place dans une littérature aiguë, circonstancielle, d'ambitions limitées. Nous lui savons gré de ne pas réinventer le langage ou le cosmos.

Il y avait un nommé Giraudoux que nous aimions bien aussi...

Pierre Bramaud
Paris.

Tout le monde ou personne

Je n'ai jamais réussi à comprendre pourquoi on accorde aux étudiants le privilège de retarder leur départ sous les drapeaux. Si la guerre d'Algérie finissait bientôt (je ne le crois pas malheureusement) ils auraient eu le double avantage de préparer leur avenir et de rester à l'abri en même temps.

Ne pense-t-on pas que la vie et l'avenir d'un jeune homme qui apprend un métier (et Dieu sait s'il y a des métiers manuels longs à apprendre) valent autant que la vie et l'avenir d'un universitaire ?

Le pays a besoin d'intellectuels ? Le pays a besoin de tout le monde : intellectuels, artisans, ouvriers...

Je fais partie de ce qu'on appelle « classe moyenne », plutôt aisée. Si j'étais en âge d'avoir un grand fils, il serait certainement étudiant. Ce n'est donc pas l'esprit de classe qui me décide à vous écrire. Je suis poussée par l'idée de la plus élémentaire justice. La guerre d'Algérie finira par ruiner la France et nous posera des problèmes de plus en plus graves, mais puisqu'on s'obstine à la poursuivre, pas de privilèges injustifiés : ou tout le monde ou personne ! Tout en ayant le courage de mes opinions assez développé pour une jeune femme de mon milieu, je vous prie de ne pas signer cette lettre. Je crains encore trop les sarcasmes du fait de voir mon nom sur un journal.

A. A.
Bayonne.

L'Ecole Russe de Paris

Depuis 1929, l'Ecole Secondaire Russe occupe un hôtel particulier acheté, agrandi et aménagé spécialement pour elle par Sir Henri Deterning avec promesse formelle que l'hôtel resterait à la disposition de l'Ecole, sans limitation de durée. Aujourd'hui, la femme de feu Sir Henri cherche à récupérer l'hôtel par voie de justice. Un dernier référé, le 1er septembre dernier, lui donne raison. Aucun délai n'est accordé à l'Ecole qui s'apprêtait à faire sa rentrée avec 220 élèves.

Dans la pénurie actuelle de locaux scolaires, supprimer brusquement cette école est une opération qui va contre le bien et l'ordre public. Nous savons que le ministère de l'Education nationale se montre soucieux du sort de cette institution. Puissent les pouvoirs publics éviter le scandale que serait la fermeture de cette école.

M. A.
Ancien élève
Paris

Réseau Fournier

Louis Fournier sera au Mans le 11 septembre, le 15 à Cahors et le 16 à Toulouse.

Les gagnants du jeu de « L'Express »

La solution de l'énigme posée par « Obsession », le quatrième jeu-mystère de Boileau et Narcejac, a été trouvée par :

Mme Vve Granger, à Nîmes.
Mlle Louise Vibac, à Paris (17e).
M. Armand Grandjean, à Paris (6e).
Mlle Annie Meyer, à Toulouse.
M. Paul Bois, à Nice.
M. François Sauzet, à Paris (14e).

qui recevront chacun les deux microsillons ou les deux livres de la Pléiade de leur choix.

Le Nº 7-9 de Juillet-Septembre 1959 de
CHRISTIANISME SOCIAL
EST PARU
AU SOMMAIRE :
La Crise Sociale et les Formes Nouvelles de la Justice
par Alfred Sauvy - G. Séverac - P. Ricœur
et des articles de John C. Bennett, Ingmar Bergman, etc...
Siège : 22, RUE DE LONDRES, PARIS-9e
Tél. EUR. 33-29

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-60
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 400 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Secrétaire compétente recherchée par Architecte qq. heures par sem. (mat. ou fin journée) et le sam. (mat. ou apr.-midi). Ecrire avec C. V. à M. E. SALA, arch., 11, r. Jean-de-Beauvais, Paris-5e

IMPORTANTE FIRME
PIECES DETACHEES ELECTRONIQUES
PLEINE EXTENSION PARIS
Banlieue Ouest immédiate
recherche :
CHEF FABRICATION
30-40 ans
Formation DIDEROT, C.N.A.M. ou équiv. AYANT BONNE EXPER. PRAT. cap. assurer LANCEMENT PLANING, SUIVI des COMMANDES et prendre en main PRODUCTION (atelier 150 personnes environ). Sens du COMMANDEMENT marqué et connaissance ORGANISATION souhaitable
Ecrire sous réf. AL-44-A
E.T.A.P. Etude Travail Applicat. Psychotechnique
4, rue Massenet - PARIS (10e)
DISCRETION ABSOLUE

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE STENO-DACTYLO dynam., cherche poste collaboratrice avec responsab. initiatives. Accepterait déplacements. Ecr. nº 4431 L'Express 29, rue de Marignan, Paris

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. [illegible]

CONSTRUCTIONS NEUVES

CHOISY - LE - ROI
59, AVENUE ALFORTVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand., gd balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C. F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identiq. de [illegible] appart. livrés visibles sur place, 9 m. gare Orsay. Renseignements et vente 14-19 h. LAMARO PHILIPPE S. A., 5, rue Renaissance, Paris-8e
BAL. 06-82

TERRAINS (Vente)

MAREIL-MARLY 15 min. gare, beau terrain à bât. 864 m. faç. 17 m. Quart. résid. bonne exp., arbres fruit. 4 M 200. Tél. 13 à 18 h. Mme OGER, ELY. 39-34

LOCATIONS (Demande)

URGENT - Ménage étudiants, sans enfant, cherche à louer Paris chambre avec possibilité cuisine meublée ou non.
M. MAURICE, Hôtel Cité Trévise (9e)

CAPITAUX (Demande)

Pour transformation et vente en co-propriété, CHATEAU HISTORIQUE VAL DE LOIRE recherchons capitaux
Ecrire MONNIER, 11, rue Jules-Chaplain (6e)

PENSIONS POUR ENFANTS

Personne de confiance habitant environs de Nemours garderait enfant à temps complet 18.000 francs par mois
Ecrire nº 4430 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Ça roule...

TOUTE la France « rentre ». Quel est le climat ? Inhabituel.

Dans l'ordre

● Pour la première fois depuis quinze ans, le citoyen qui rentre ne se pose pas de problème *politique*. Ni directement ni indirectement il ne se sent concerné par un débat. Les uns accueillent avec soulagement, les autres avec appréhension, cette nouveauté : un Parlement inexistant, un gouvernement exécutant, s'en remettent aux décisions d'un chef d'Etat qui ne fait pas de confidences. La IVe a bien disparu : ni crise, ni discussion, aucun événement de politique intérieure ne peut plus illustrer la classique « rentrée ».

Stabilité, secret, silence déférent des élus et de la presse : l'ordre a remplacé l'agitation. Et l'indifférence l'intérêt.

« Suspense » ?

● En apparence, un sujet d'une actualité toute chaude retient les esprits. Le général de Gaulle va-t-il déclencher un processus qui conduise à la paix en Algérie ? Chacun, dans les cercles encore concernés par la politique, s'interroge et commente. Il y a du « suspense ». Mais regardons de plus près.

S'agit-il de faire la paix, ou bien de donner à la politique gaulliste une physionomie diplomatique plus aimable ? Sûrement, le chef de l'Etat souhaite la paix. Pour la *faire*, pour que le feu cesse, il devra agir cependant d'une manière plus radicale que par des changements, même audacieux, de vocabulaire. Ce n'est pas impossible (*voir l'enquête de notre envoyé spécial Jean Daniel, pages* 10 *et* 11).

Mais si l'initiative du Président de la République, tout en traduisant un état d'esprit libéral, n'est pas de nature à arrêter les combats, quelle sera la réaction des Français ? On nous dit : cette fois il y aurait une très grande déception. A Washington ou à Tunis peut-être. Mais les Français ont pris l'*habitude* de cette guerre.

Ça va bien

● D'où viennent cette résignation (ou cette sagesse), ce vide politique (ou cet ordre) ? De raisons simples et humaines que nos enquêteurs, Jean Cau et Michel Bosquet, révèlent dans les pages qui suivent. Ça va bien. Les affaires, dans l'ensemble, marchent ; les syndicats ont peu de prise réelle sur les salariés. Les mécontents sont individuels, morcelés, sans lien et sans organisation ; alors que les maîtres de l'économie et du pouvoir s'arrangent avec intelligence pour prendre la guerre d'Algérie dans la foulée et mettre de l'huile dans les rouages là où il faut.

« Mais oui, ça roule », a résumé un chef d'entreprise. Et, en effet, ça roule. Non pas au sens « d'avancer » : les arbitrages budgétaires indiquent suffisamment, ces jours-ci, comment la Construction, l'Education, l'Investissement sont mis sur des voies de garage. Mais au sens de roue libre.

Animaux du demi-siècle

● Il nous reste, à nous Français entre parenthèses de l'Histoire, à nous passionner, avec le ministre de l'Information, pour « Les Liaisons dangereuses » qui provoquent un débat dont l'originalité est de retarder de plus d'un siècle (*voir page* 30) ou à essayer de comprendre, avec Jean-Paul Sartre (*voir page* 27), la condition humaine qui est actuellement la nôtre comme elle est depuis quinze ans la condition de ces autres animaux typiques du demi-siècle : les bons Allemands de M. Adenauer, héros de la pièce qu'il présente la semaine prochaine.

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

— *J'attends.*

— *Et en attendant... ?*

disent les personnages de Beckett.

Tel est le climat de la rentrée.

(Philippe Dreux)

LA RENTRÉE DANS LA BANLIEUE PARISIENNE
« Qu'est-ce que tu fais ? »

ENQUÊTE

Les patrons et la rentrée

● ***Jean Cau est allé interroger des banquiers et des chefs d'entreprise, grands et petits, sur la situation de leurs affaires. Conclusion sur la rentrée : « Ça va bien ». Voici comment et pourquoi :***

« MAIS oui, ça roule, ça roule même très bien... »

M. X... est un grand financier. Il est vrai que pour moi, tous les financiers sont « grands », mais il se trouve que M. X..., lui, est *vraiment* un grand et important financier. Il est sec, froid et admirablement abstrait. Au cours de notre conversation, j'ai eu plusieurs fois envie de l'interrompre, de lui dire que la guerre d'Algérie c'étaient d'infinies souffrances et des morts, que le S.M.I.G. c'étaient cinq personnes vivant dans une même pièce et des patates sans beurre dans une casserole. Je n'ai pas osé : c'eût été faire preuve d'une grande indécence sentimentale et M. X... ne m'aurait pas trouvé « sérieux ». Parlons sa langue :

— *Comment, selon vous, s'annonce la rentrée économique ?*

— Bien. Il y a reprise. MM. Rueff et Pinay ont réussi leur coup au-delà de toute espérance et de nombreux signes annoncent un redémarrage de l'expansion. Il n'y a plus ou quasi plus de licenciements et pour la région parisienne la moyenne des horaires hebdomadaires qui était de 45 h. 06 au premier trimestre a grimpé, selon les derniers indices, à 46 h. 05.

— *Donc, la production...*

— ...va très bien. Les Français gagnent moins et donc consomment moins. Mais nous exportons davantage et les devises rentrent. Outre cela, la confiance en la monnaie est revenue — Pinay vaut de l'or sur le marché mondial — et les capitaux continuent de rentrer.

— *Pourtant il y a la guerre d'Algérie que l'on dit ruineuse et qui mécontente tous les Français...*

— Attention ! Ne mélangez pas deux choses. Que la guerre d'Algérie mécontente tous les Français est une chose : c'est même de la politique. Qu'elle est ruineuse, c'est une autre chose qui est tout à fait inexacte. La guerre d'Algérie n'est pas chère, et l'organisme « France » peut très bien la supporter. Comme nous n'engageons pas d'autres dépenses militaires, la guerre que nous menons ne nous revient pas plus cher qu'une modernisation militaire (la « force de frappe » atomique par exemple) à entreprendre une fois la paix revenue. Nos dépenses militaires sont du

(*Suite en page 6.*) →

Offrez
un vison
sauvage

MAURICE
KOTLER

10, rue La Boëtie

CORRESPONDANCES EXPRESS

TROIS MINISTRES BOUDENT LE GOUVERNEMENT

● Trois ministres en ce moment réservent leur avenir politique et ont décidé de « bouder » M. Debré :

● M. Pinay, en désaccord sur les sommes à affecter aux différents départements ministériels, n'est revenu à Paris que pour la visite du Président Eisenhower et est aussitôt reparti pour Saint-Chamond. Il n'assisterait pas aux conseils interministériels sur les arbitrages budgétaires et laisse pratiquement la gestion du ministère des Finances à M. Giscard d'Estaing.

● M. Boulloche, seul ministre à avoir demandé des négociations avec le F.L.N. en conseil des ministres, ne veut pas accepter une réduction du budget de l'Education nationale. Il pourrait donner sa démission en novembre si lors de la discussion du projet de statut scolaire, ses thèses n'étaient pas acceptées.

● M. Soustelle, à l'opposé, continue de défendre « l'intégration » et se trouve assez isolé. Pour marquer son opposition à la politique gaulliste, il partira le 16 septembre pour un long voyage dans les îles de l'Océanie, au moment même où le général de Gaulle doit prendre des initiatives sur l'Algérie.

GUILLOTINE POUR LES ETUDIANTS EN SURSIS

● Contrairement aux promesses faites le 25 août par M. Boulloche aux représentants du bureau de l'U.N.E.F., aucun aménagement n'a été apporté à l'instruction interministérielle du 11 août sur les sursis d'incorporation.

Avant même que les questionnaires prévus n'aient été envoyés, des milliers d'étudiants ont reçu un avis de résiliation de sursis.

C'est notamment le cas de nombreux boursiers du commissariat général de l'Energie atomique, de centaines d'instituteurs, de maîtres d'internat, de jeunes professeurs, d'agrégatifs enseignants et d'assistants de Faculté de Sciences.

A la Faculté d'Orsay, il ne restera que deux assistants hommes pour encadrer les étudiants de propédeutique, ce qui, compte tenu des effectifs féminins, réduira cet encadrement de 50 à 60 %.

Les bureaux de recrutement vont même jusqu'à appliquer rétroactivement l'instruction du 11 août : l'U.N.E.F. a recensé plusieurs cas d'étudiants, bacheliers à 20-21 ans (pour des motifs fort valables, promotion du primaire, maladie, etc.) et ayant commencé leurs études universitaires, qui viennent de recevoir leur feuille de route.

Le 15 septembre, 9.618.000 élèves vont entrer dans les écoles, lycées ou facultés. Or, la France manque de 7.400 instituteurs et la pénurie de maîtres — surtout dans les disciplines scientifiques — a atteint un seuil critique dans l'enseignement du deuxième degré.

DEPUIS que j'ai fort imprudemment écrit un livre pour démontrer que Soviétiques et Américains font la paire, certaines personnes semblent me prendre pour un spécialiste des relations Est-Ouest, et il n'est pas rare qu'on essaie de me faire dire ce qui se passera au cours des entretiens Krouchtchev-Eisenhower.

Même si je le savais, je suis trop discret pour révéler des secrets d'Etat de cette importance. Krouchtchev apprendra-t-il à jouer au golf ? Eisenhower boira-t-il de la vodka ? Trop de choses, on le comprend, dépendent des réponses à ces questions pour qu'on puisse les divulguer à la légère.

Il n'y a que l'accessoire dont on puisse parler librement. Je veux dire les conversations politiques. C'est, de toute évidence, ce qui aura le moins d'importance au cours de ces contacts personnels. Tout le monde en effet sait ce que les deux chefs d'Etat ont à se dire. Traduit en russe et en américain, cela peut se résumer par une seule phrase : « Moi, je veux bien, malheureusement il y a mes alliés... »

AH ! ces alliés ! Je suis bien certain qu'au point où ils en sont, la Maison Blanche et le Kremlin les donneraient pour pas cher à qui voudrait les prendre. Je me demande même si par une subtile manœuvre, chacun n'essaie pas de refiler les siens à l'autre. Si Krouchtchev arrivait à accrocher Mao Tsé-Toung à la queue du Pentagone et si Eisenhower parvenait à piquer le général de Gaulle sur la plus haute tour du Kremlin, il faut avouer que ce serait bien joué.

Ce serait peut-être aussi préférable pour notre sécurité. Je crains que s'ils ne parviennent à un accord, nos gens ne finissent par regarder leurs alliés proliférants du regard qu'ont les propriétaires de chattes trop prolifiques et ne se disent : « Combien en noie-t-on ? »

C'est qu'ils en sont bien capables.

ROBERT ESCARPIT.

A L'U.N.R., UNE SOLUTION CHABAN ?

● Le conflit entre MM. Chaban-Delmas et Delbecque paraissant dans une impasse, les deux grandes tendances de l'U.N.R. définissent activement leur tactique — en vue des prochaines assises nationales — afin d'accéder aux leviers de commande.

Un outsider, M. Misoffe, serait candidat au secrétariat général. Mais M. Misoffe n'accepterait ce poste que si M. Soustelle, avec lequel il est en liaison, accédait à la présidence du parti. Déjà, en 1958, M. Soustelle brigua ce poste que les dirigeants de l'U.N.R. renoncèrent à créer à la demande du général de Gaulle.

Celui-ci, qui reste hostile à toute promotion de M. Soustelle, ferait jouer la règle de l'incompatibilité entre les fonctions de ministre et celles de leader U.N.R. Mais l'Elysée n'est pas sûr que M. Soustelle ne préférerait pas alors quitter le gouvernement.

Aussi, a-t-on mis en route « l'opération Chaban-Delmas ». Celui-ci a obtenu que les assises se tiennent non pas à Cannes — au Palais du Festival — comme il avait d'abord été prévu, mais à Bordeaux.

Les amis de M. Chaban-Delmas, si le danger Soustelle se précise, vont le pousser à la présidence. On estimerait (en se référant au « précédent Herriot » chez les radicaux) qu'il n'y a pas incompatibilité entre la présidence de l'Assemblée et celle d'un parti.

UN PETIT CALCUL INSTRUCTIF

● La « Revue du Patronat français » écrit : « Un salarié qui gagnait 350.000 francs en 1954 payait 13.000 francs d'impôts. En 1959, pour avoir le même pouvoir d'achat, il doit en gagner 455.000 et paye 28.750 francs d'impôts. C'est-à-dire que les impôts ont augmenté de 121 % alors que le franc n'a été dévalué que de 30 %. »

Ces chiffres indiquent donc que les impôts sur le revenu, pour les salariés, ont plus que doublé en cinq ans.

LA LIGUE ARABE N'EST PLUS « EGYPTIENNE »

● Notre correspondant à Casablanca vient d'assister à la réunion de la Ligue Arabe. Au terme des travaux, il a noté les points suivants :

● Chaque Etat arabe reprend à son compte le désir d'une nouvelle charte de la Ligue arabe qui ne mettrait plus l'organisation à la merci d'une tentative de leadership (égyptien ou autre).

Mohammed V notamment, dans son discours d'ouverture — prononcé par le Prince Moulay Hassan — a demandé une conférence « au sommet » de tous les chefs des Etats arabes afin de reconsidérer les principes de la Ligue. Il a également souligné combien la situation actuelle et la participation de l'Afrique du Nord bouleversaient de fond en comble la conception « égyptienne » de l'indépendance arabe.

● A la question : Quelle serait la réaction de la Ligue arabe devant la réalisation éventuelle d'un ensemble franco-maghrébin, M. Kéramé, premier ministre du Liban et président de l'actuelle session, a répondu : « Un tel ensemble est inconcevable. Il ne peut y avoir association ou fédération qu'à l'intérieur du monde arabe. On peut conclure des traités avec d'autres pays mais, l'ensemble à construire, c'est la reconstitution de la communauté arabe ».

● La force du monde arabe sur le Maghreb vient de la guerre d'Algérie. Les huit points de la clause de l'ordre du jour consacrée à l'Algérie constituent une sorte de mobilisation des budgets, des forces morales et des disponibilités militaires de chacun des pays.

IKE ET SON COPAIN DE GUERRE

● Le Président Eisenhower, lors de sa visite à Paris, s'est montré à l'égard du général de Gaulle cordial et familier, le prenant par le bras, lui faisant des clins d'œil à table, etc., comme pouvait l'être un homme du même âge que son interlocuteur, un peu plus gradé dans l'armée, également chef d'Etat dans le civil, et direct comme un Américain de surcroît.

Commentaire d'un ministre : « C'est la première personne qui ait traité le général de Gaulle comme un être humain... et il en avait besoin ! »

LA VRAIE LUTTE CONTRE LES HAUSSES

● La politique de rigueur de M. Pinay a des effets bénéfiques dans le domaine de la distribution.

Pour « tenir » les prix de détail, qui tendent constamment (dans l'alimentation surtout) à augmenter plus vite que les prix de gros, le gouvernement a en effet recours à deux méthodes :

1° Le blocage des marges bénéficiaires des détaillants, voire leur fixation en valeur absolue. Cette méthode a empêché ou atténué jusqu'ici des hausses injustifiées sur les eaux minérales, sur certains légumes, sur le pain, sur les produits de papeterie, etc. Son efficacité est toutefois nécessairement limitée.

2° La seconde méthode, plus vigoureuse, consiste à encourager les « circuits courts ». Appliquée par certains grands magasins et Edouard Leclerc et ses disciples (qui achètent directement au producteur et vendent aux consommateurs avec une marge souvent inférieure à la marge de gros habituelle) cette méthode a un effet psychologique et éducatif considérable.

Les raisins, par exemple, qui coûtent 125 francs au prix de gros (180 à 220 francs au détail), sont vendus 100 francs le kilo par de grands magasins, sans préjudice pour le producteur.

Leclerc vend la douzaine d'œufs (achetée 145 francs au producteur) au prix de 175 francs, alors que le prix de gros habituel est de 183 francs et le prix de détail courant de 296 francs. La livre de beurre d'Isigny pasteurisé vaut 395 francs chez Leclerc, 410 francs chez le grossiste et 460 francs chez le détaillant ordinaire. Leclerc commence également de vendre du poisson (60 % moins cher que chez les détaillants) et du textile (30 à 50 % de rabais).

Outre les consommateurs, les producteurs agricoles et industriels, souvent en proie à des problèmes de débouchés, reconnaissent dans les commerces à circuit court, implantés actuellement dans une soixantaine de localités, leurs meilleurs alliés.

Le gouvernement (plus précisément M. Fontanet, secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie) se déclare résolu, pour permettre l'extension des nouvelles formules commerciales, à proscrire la pratique des prix minimums imposés. Pour ce faire, il lui faudra toutefois heurter de front quelques-uns des plus puissants oligopoles français (biscuiteries, conserveries, etc.). Il ne s'y est pas encore risqué jusqu'ici.

POLEMIQUE ENTRE LA PIRA ET LE VATICAN

● Au cours de deux interviews (l'une donnée à la « Pravda » le 26 août, l'autre vient de paraître dans l'hebdomadaire catholique italien « Orizzonti ») M[e] Giorgio La Pira, député démocrate-chrétien et ancien maire de Florence, affirmait — à la suite d'un voyage en U.R.S.S. — que le sentiment religieux était extrêmement développé en Union Soviétique.

Dans son interview à la « Pravda », à la question : « Vous avez séjourné non seulement à Moscou mais à Léningrad et Kiev, où vous avez rencontré des représentants de l'Eglise orthodoxe et de nombreux fidèles. Est-ce que vous partagez l'opinion répandue dans la presse italienne et alléguant que l'Eglise et

— Le clou du Salon de l'Autodétermination !

les croyants sont persécutés en Union Soviétique ? », M. La Pira a répondu : « Tout ce que j'ai vu prouve que la liberté religieuse règne dans votre pays ».

Cette déclaration vient de provoquer un éditorial très désagréable de l' « Osservatore Romano », organe officiel du Vatican, qui conteste les affirmations du « moine laïque » florentin, leader des catholiques de gauche italiens.

« ESPRIT » : LA DEMOCRATIE EST A DECOUVRIR

● Développant l'enquête de « L'Express » sur la démocratie, la revue « Esprit » (pour son numéro de septembre) a adressé un questionnaire à une trentaine de dirigeants politiques, syndicaux et intellectuels.

Ils répondent :

— Pierre Le Brun, secrétaire de la C.G.T. : « Depuis le 13 mai, les Français vivent encore en démocratie en ce sens que l'essentiel de leurs libertés quotidiennes est sauvegardé, mais ils ne vivent plus en démocratie en ce sens que leurs moyens institutionnels d'agir sur les affaires publiques se sont considérablement amenuisés... et que dans leur majorité ils s'en accommodent. »

— Edouard Depreux, secrétaire général du P.S.A.: « La démocratie française ne pourra se renouveler qu'en s'élargissant du plan purement politique au plan économique et social ».

— Pierre Mendès-France : « Pour que les Français redeviennent des citoyens, il faut qu'ils le souhaitent, bien sûr. On comprend leur apathie actuelle après quinze ans de déceptions continuelles. Et cependant je suis convaincu qu'ils exigeront le retour à la démocratie si on sait leur en présenter clairement les principes, les buts, les exigences, la portée révolutionnaire et constructive... C'est pourquoi il est essentiel de lutter contre vent et marée pour que soit restauré l'élément principal (et presque spécifique) de la démocratie : cet élément, c'est la vérité, c'est l'information. Aucune démocratie n'est possible dans le mensonge ».

— Hubert Beuve-Mery, directeur du journal « Le Monde » : « Il faut qu'un terme soit mis promptement à la guerre d'Algérie, que les masses ouvrières plus profondément incorporées à la nation aient davantage accès au pouvoir économique et au pouvoir politique, que l'armée, de nouveau soumise à l'autorité civile, se confonde avec la nation en armes pour sa défense, que les Français en général se montrent à la fois moins cocardiers et plus profondément civiques, moins revendicateurs quand il s'agit de leurs intérêts immédiats et moins atones quand il s'agit de leur avenir collectif ».

Le directeur d' « Esprit », J.-M. Domenach, conclut de l'enquête : la démocratie est redevenue une idée neuve.

POURQUOI LE « SPIEGEL » A ETE SAISI

● Le dernier numéro du grand hebdomadaire allemand « Der Spiegel » a été saisi à son arrivée en France. Il publiait un long article d'un certain Si Mustapha qui déclare diriger depuis 1957 une organisation destinée à aider les soldats de la Légion étrangère française à déserter.

Selon les chiffres allégués par « Der Spiegel », cette organisation, en étroit contact avec le F.L.N., aurait facilité la désertion de nombreux légionnaires qui combattaient en Algérie.

Toujours selon l'hebdomadaire allemand, la plupart des pays encouragent par tous les moyens le retour de leurs nationaux. La République Fédérale se charge des frais de rapatriement alors que l'organisation dont Si Mustapha se prétend le chef les avance aux ressortissants de l'Allemagne de l'Est (d'où viennent de nombreux légionnaires).

La Suisse, où existe une loi contre la Légion étrangère, est le pays le plus hostile. Les autorités ont protesté à plusieurs reprises auprès de l'ambassade de France contre le recrutement de futurs légionnaires en territoire helvétique.

LA FETE COMMUNISTE DE MEUDON

● La « Fête de « L'Humanité » qui s'est déroulée sur les terrasses de Meudon samedi et dimanche derniers a connu un succès inattendu.

Les reporters de « L'Huma » parlent de plus d'un demi-million de visiteurs et avancent le chiffre de 350 à 400.000 pour le seul dimanche après-midi. Ces chiffres sont invérifiables. Mais l'embouteillage, dimanche après-midi, était tel qu'on ne pouvait plus accéder, même à pied, au centre de la fête. Celle-ci occupait un espace de 2 km de long sur 400 mètres de large.

La S.N.C.F. a enregistré pour la seule journée de dimanche 100.000 départs pour Meudon de la gare Montparnasse (le record était jusqu'ici détenu par Saint-Lazare avec 55.000 départs dans une journée). Il faut y ajouter les trains spéciaux de la ligne des Invalides et surtout la navette d'autobus établie du Pont de Sèvres et de la Mairie d'Issy.

Deux caractéristiques ont été notées :

1° Le succès de cette fête a été sensiblement supérieur à celui des années précédentes.

2° Le public était aussi beaucoup plus composite quant à l'âge et à l'origine sociale.

(Suite de la page 3.)

même ordre à peu près que celles inscrites au budget des grands pays étrangers.

— Les pays étrangers préparent une guerre thermo-nucléaire, alors que nous faisons une guerre coloniale à coups de fusils.

— Certes. Mais ça, c'est de la politique. En ce moment, nous parlons de la tolérabilité de la guerre d'Algérie — aujourd'hui — pour l'économie française. Celle-ci la « tolère » sans difficultés. D'ailleurs, dites-vous bien qu'il est fondamentalement faux qu'une crise économique — et nous n'en sommes pas là — puisse amener la fin d'une guerre quelconque. C'est ordinairement le contraire qui se produit. En période d'expansion, il est besoin de consommateurs, de main-d'œuvre... Il est besoin de paix. En période de récession, une guerre peut être la bienvenue, afin de maintenir à tout prix les apparences de santé économique.

— Ainsi, les prix augmentent, les Français sont obligés de consommer moins, exportent plus. La monnaie est solide. Quant à la guerre d'Algérie, anachronique, elle ne nous coûte pas plus cher que la constitution d'une armée moderne.

— C'est cela.

— Tout va bien ?

— Ça marche.

— Est-ce que ça ne marche pas à condition que les Français, affectés par cette baisse de leur pouvoir d'achat, se tiennent tranquilles ?

— On ne voit pas de troubles sociaux poindre au proche horizon. Les syndicats avaient affaire en mai-juin à des troupes démobilisées et celles-ci n'ont pas été reprises en main pendant les vacances. En outre, les vacances ont épuisé les économies de millions de salariés et les ménagères n'ont guère envie que les maris descendent dans la rue.

— Les salaires augmenteront-ils ?

— Guère. Le S.M.I.G. sera revalorisé de 2 à 3 % prochainement et la masse des salaires suivra probablement.

— Donc, pour le gouvernement, rien à craindre du côté des syndicats ?

— Pour une fois, je veux bien donner une appréciation politique et vous répondre : rien à craindre dans l'atmosphère de démobilisation politique actuelle et de division syndicale.

Vous les augmenterez ?

M. Y... possède une grosse affaire de torréfaction de café. Voici les brûleurs qui brassent des centaines de kilos de grains ; voici les tamis ; voici les laques dont on enrobe le café torréfié, afin de lui donner un aspect luisant : voici les machines qui pèsent, empaquettent, scellent. Voici les réserves ; des sacs de café vert sur lesquels on lit : Cameroun, Parana, Guyane...

— Tout est mécanisé, dit M. Y...

Il y a l'odeur chaude — que j'aime — et dont mes vêtements tout à l'heure seront imprégnés.

— Ça va, lui dis-je ?

— Oui. Je ne sais pas ce qui se passe dans les autres secteurs, mais chez nous — et plus généralement dans l'alimentation — ça va. Vous savez... quoi qu'il arrive, les gens mangent et boivent et l'alimentation est un des secteurs qui « en prend » le moins en cas de crise. Les cafés de luxe n'ont pas bougé. Peut-être enregistrons-nous de 3 à 5 % de baisse par rapport à l'année dernière sur la vente des cafés courants. Ça n'est pas grave.

— Vous craignez des revendications de salaires ?

— Non... Mes ouvriers sont sages.

— Vous les augmenterez ?

— Je ne peux pas. Si ça reprend très bien, je donnerai des primes.

Les affaires vont bien

M. R... est détendu, jeune, bronzé et patron d'une importante affaire de « textiles ». J'arrive avec mon petit arsenal de questions bien disposées dans ma tête. Rentré de Corse (« j'ai fait beaucoup de bateau... ») depuis le 1er septembre, M. R... m'avoue avoir passé de bien meilleures vacances que l'année dernière.

— D'abord le soleil était formidable et ensuite les affaires vont mieux.

Je dis :

— D'abord les affaires vont mieux et ensuite le soleil était formidable.

M. R... rit :

— Si vous voulez. Pourtant, le premier semestre a été le plus mauvais que nous ayons connu depuis la guerre de Corée. Maintenant, la reprise s'amorce bien.

— Pourquoi ? A quoi est-elle due ?

— Divers facteurs : nous sommes une industrie un peu « sauvage ». Mais il y a eu la hausse mondiale des cours de la laine et les gens préfèrent se couvrir *avant* que la répercussion complète sur les prix ne se fasse sentir, plutôt qu'*après*. Ensuite, l'été a été extraordinaire : nous vendions n'importe quoi. Du coup, les détaillants ont fait des affaires, disposent de bonnes trésoreries et achètent des stocks d'hiver. Enfin, depuis la dévaluation, le textile exporte beaucoup plus. Il y a six ans, les exportations constituaient 1/200 de mon chiffre d'affaires contre 20 % aujourd'hui !

— Car sans cela ?

— On peut prévoir — malgré la reprise qui s'annonce — qu'en confection-fabrication, par exemple, nous enregistrerons 20 % de perte sur le chiffre d'affaires de l'année dernière, *en France*. Ceux qui ont fait un effort vers l'exportation, colmatent. Les autres accusent le coup. Mais la reprise redonne espoir...

— Craignez-vous des revendications ouvrières ?

— Non. Plus de licenciements, très peu d'embauche, maintien des horaires avec difficulté : trois facteurs qui stoppent les revendications.

— La guerre d'Algérie a-t-elle des incidences sur le textile ?

— Positives et qui l'ont tiré de plus d'un mauvais pas. Nous recevons des appels d'offre monumentaux : 1.000.000 de capotes, 800.000 gants, 700.000 treillis, etc. Or, une capote est chère et s'use très vite. Une armée, ça gaspille et ça use. Il y a huit jours, le gouvernement a lancé un appel d'offre pour 800.000 vareuses. A quelques milliers de francs la vareuse, faites l'addition.

— Des milliards.

(Charpentier)

UNE BOUCHERIE, RUE DE SEINE
« Au fond, que veulent les gens ? »

— Des milliards.

— Le gouvernement favorise-t-il l'exportation, en votre domaine ?

— Non. Il fait porter ses efforts sur l'industrie lourde. Construire un barrage au Pérou, un métro au Brésil ou vendre 50 locomotives à l'Inde lui rapporte d'énormes paquets de devises pour des investissements de prospection très faibles. Pour exporter 1.000.000 de dollars, il n'hésite pas à engager 5.000 dollars. C'est rentable. Au contraire, pour l'industrie moyenne, les frais sont les mêmes (voyages, études de marchés, etc.), mais les rentrées plus faibles. Si bien que l'Etat a tendance à ne pas nous favoriser. S'il encourageait l'exportation par toute une série de mesures : primes de rendement à l'exportation, services de prospection et de publicité assurés par lui, etc., l'industrie moyenne pourrait tripler ses exportations.

— Et l'Etat ne fait rien ?

— Il existe une assurance-prospection qui couvre 50 % des frais résiduels, mais elle n'est ni assez souple ni assez connue.

Tout tend vers l'Amérique

Imaginez un immense vaisseau. En bas, ça grouille, ça remue, ça travaille, ça bavarde : une activité et un désordre ordonné de fourmilière. En haut, tout en haut, c'est le calme, l'ordre, les couloirs dont les épais tapis étouffent les pas, les murs capitonnés, les bureaux climatisés, les baies qui boivent un ciel dont on ne sait, tant il se déploie — immense — s'il est celui de Paris. L'impression d'être dans le poste de commandement d'un transatlantique. Je suis, en fait, dans les bureaux de la direction générale d'un grand magasin parisien. En face de moi, donc, ce qu'on appelle en argot un « ponte » de l'énorme affaire. En face de moi, un des morceaux du cerveau de l'immense corps. M. W... est solide, trapu et d'accueil direct :

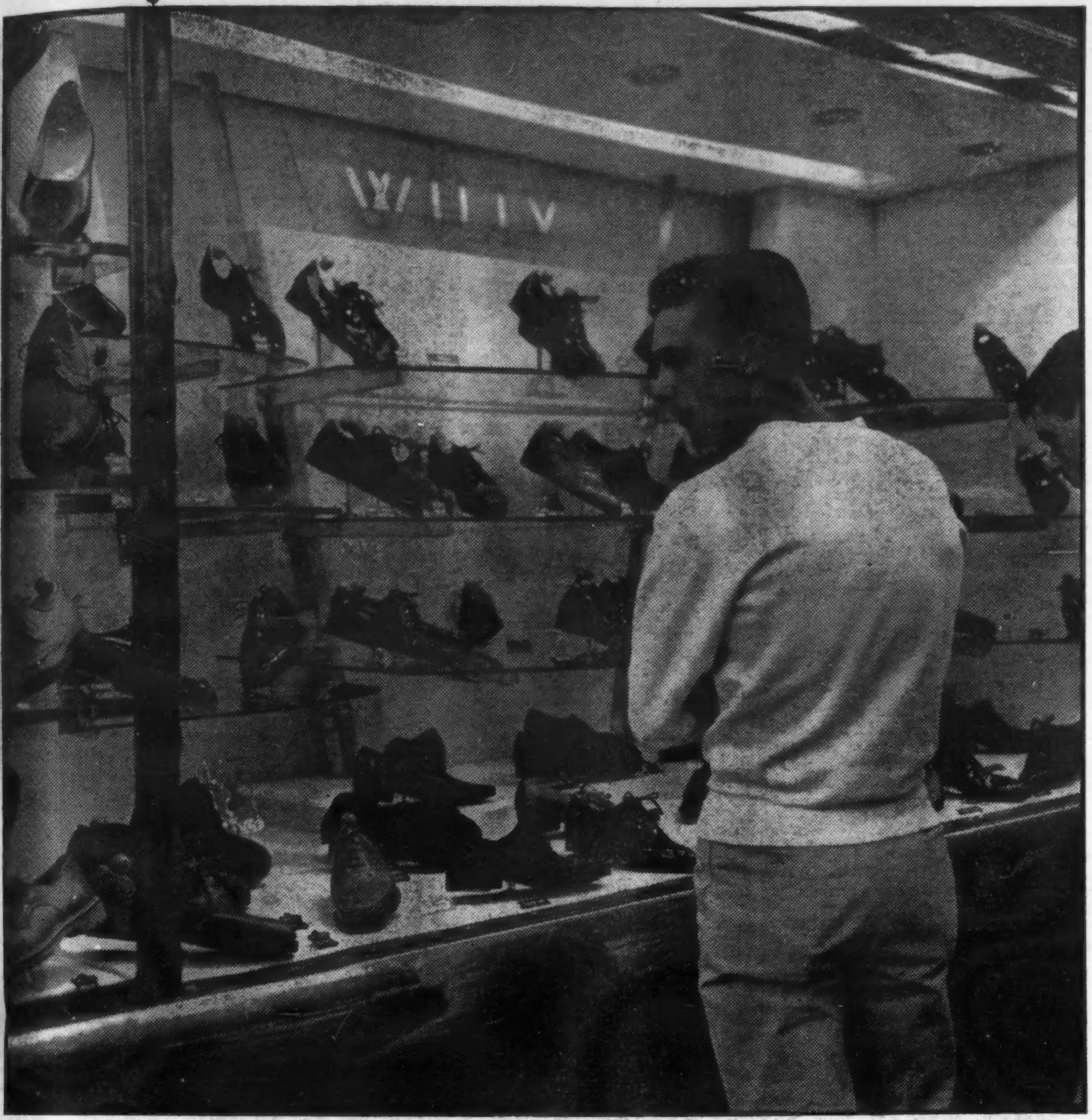
— Moi, monsieur, je n'arrive pas à me désespérer. Depuis 1945, on me parle d'une baisse du pouvoir d'achat et je m'aperçois que les affaires marchent de mieux en mieux. Pourquoi ferais-je des pronostics qui ne seraient pas optimistes ? En septembre, octobre et novembre derniers, nous avons enregistré une certaine récession. En décembre, reprise normale de Noël. Légère chute ensuite, mais nouveau départ jusqu'au 31 juillet. En mai, juin et juillet, montée excellente. Après le 31 juillet, la persistance du beau temps nous a été plutôt défavorable parce que nous manquions de marchandises d'été. Depuis le 1er septembre, c'est de nouveau très bon. Voilà.

M. W... croise ses mains, me regarde bien en face et attend mes questions. Comme je n'en pose pas et médite, il poursuit :

— Voulez-vous mon avis ? Salaires, besoins, mode de vie, tout tend vers l'Amérique. Nous, commerçants, nous, grands magasins surtout, nous sentons ce puissant courant qui entraîne les gens vers un mode de vie différent, cette création des besoins nouveaux qui prolifèrent. Il est faux de dire que le pouvoir d'achat ait baissé depuis 1945 : nous vendons de plus en plus de disques, de réfrigérateurs, de stylos, de skis, de moulins à café électriques ; de plus en plus de nylon, tergal, objets en plastique ; de plus en plus de superfluités. Tenez, vous n'imaginez pas les quantités incroyables de bonnets pointus, en paille, en fibres, en je ne sais quoi, que nous avons vendus cet été. Notre clientèle est surtout féminine et les femmes sont des êtres d'instinct : les nouveautés les éblouissent, les fascinent. Un tablier de cuisine bien agencé, aux couleurs plus vives et qui ne partent pas au lavage, un nouveau nylon, une nouvelle brosse à cheveux plus facile à tenir en main et les voilà fascinées et qui achètent. De la nouveauté, toujours de la nouveauté — comme en Amérique — voilà le secret. Etant donné finalement les faibles amplitudes de hausse — ou de baisse — du pouvoir d'achat, ce qui fait marcher les affaires, eh bien ! c'est la nouveauté. Comme en Amérique.

Je reste silencieux ; j'allume une cigarette française. M. W... continue :

— Les Français ont bigrement



UNE VITRINE, BOULEVARD SAINT-MICHEL
« Il faut être em-pi-ri-que ! »

(Charpentier)

changé depuis la guerre. Leur attitude par rapport à l'argent s'est modifiée. Par rapport à tout. Prenez l'alimentation ; que veulent les gens ? Des produits hygiéniques, bien présentés, rapides à préparer. La masse des Français mange plus vite, mieux et plus proprement. Cette alimentation rapide permet à la femme — même mère de famille — de travailler. D'où double salaire, souvent. D'où meilleure aisance dans le ménage et donc dépenses, création de besoins. Ah ! monsieur, croyez-moi, il faut être empirique, em-pi-ri-que ! Moi, la politique m'intéresse, mais je ne la mélange jamais avec les affaires. Je crois ce que je vois, ce que je touche, ce que je fais.

— Aucun fléchissement dans aucun secteur ?

— Non, les trois secteurs, textile, bazar (c'est-à-dire métal, papier et cuir) et alimentation sont parallèles et marchent fort bien.

— Vous attendez-vous à des revendications du côté salaires ?

— Non... Ça ne bouge pas... Moi, je suis paternaliste. C'est fort décrié, hein ? mais je le suis. Nous donnons des primes, n'augmentons pas le prix des cantines, distribuons des avantages par-ci par-là...

— Vous avez un comité d'entreprise ?

— Oui, ils sont très gentils.

M. Z... est, lui, économiste : je vais le consulter. Je lui rapporte des bribes des conversations que j'ai eues, je lui cite des chiffres... M. Z... me dit :

— Il est vrai : les affaires reprennent et tout semble confirmer que l'économie française, comme d'ailleurs toutes les économies occidentales, est en train de sortir de la récession. Mieux même, il est vraisemblable qu'une rechute n'est pas à craindre qui prendrait les allures d'une crise : la sidérurgie marche à fond du fait de la grève de l'acier américain et quant à l'automobile, elle a prévu une trésorerie très large pour cet hiver ainsi que des possibilités de stockage et d'adaptation d'horaires qui lui permettront d'atteindre 1960 sans danger.

— La guerre d'Algérie ?

— Dans l'immédiat, elle n'est pas de nature à représenter une charge insupportable pour l'économie française ou à provoquer une catastrophe économique. Bien sûr, elle réduit singulièrement la liberté de manœuvre du budget et empêche de se lancer dans les grandes entreprises d'avenir, qui coûtent cher : nous construisons, par exemple, 300.000 logements par an, alors que les Allemands en construisent de 500.000 à 600.000 !

— Mais, m'a dit un financier, moderniser notre armée nous reviendrait aussi cher.

— Peut-être. Mais si nous posions la question : pourquoi au lieu de moderniser notre armée en constituant une « force de frappe » et de grandeur, ne pas moderniser la France ? Autre chose encore : aujourd'hui la guerre d'Algérie n'est qu'un facteur de rigidité de notre économie... Mais dans quelques années ? Prenons deux exemples : le pétrole et le problème de la jeunesse. Et je demande : est-ce que le prolongement du conflit — ou l'issue qu'il trouvera — nous donnera la possibilité d'un approvisionnement privilégié en pétrole saharien ? C'est-à-dire : l'achèterons-nous en francs ou en dollars ? Deuxième exemple : la jeunesse. Vous savez que des millions de jeunes vont arriver, en France, à l'âge de la production. Or l'Algérie « prend » chaque année les jeunes à l'âge où ils entrent dans la production et se qualifient. Pour les futurs ingénieurs, techniciens, etc. — surtout avec le nouveau système des sursis — il en est de même. A long terme et du fait de la guerre d'Algérie, que sera cette jeunesse ? Mais l'élément le plus sûr de la politique de M. Pinay c'est la rentrée des devises à la suite du renouveau de confiance en la monnaie.

— Cette confiance est-elle solide ?

— Supposez que demain ou lors d'une autre session, nous soyons condamnés à l'O.N.U., que l'Armée refuse une solution « gaulliste » du conflit algérien, que... bref mille hypothèses... Vous avez soudain une crise politique : aussitôt la monnaie s'effrite, la confiance s'en va. Et que veut dire votre financier lorsqu'il déclare que c'est en période d'expansion que le conflit algérien peut être le plus proche de la solution ? Il veut dire ceci : les nécessités de l'expansion rendent les industriels, chefs d'entreprise et milieux d'affaires plus sensibles aux risques de dérapage que constitue la guerre d'Algérie pour l'économie ; plus sensibles aux risques politiques de la prolongation du conflit. En cela, il a raison.

Le pouvoir d'achat

— Est-il vrai que le pouvoir d'achat a augmenté ?

— De 1952 à 1957, le pouvoir d'achat réel a augmenté de 30 % à 40 %. De 1957 à Pâques 1959, il a baissé de 8 à 10 %. Depuis Pâques, il s'est soit stabilisé ou a remonté de 1 à 2 %. Mais il faut bien noter — c'est là le revers de la médaille — que toutes ces variations s'appliquent au salaire hebdomadaire, sont liées à un accroissement des horaires épuisant pour le travailleur et ne tiennent compte que du volume des gens qui travaillent. Or, si de 1953 à 1958 les effectifs au travail et la durée de celui-ci ont parallèlement augmenté, de 1958 à aujourd'hui les effectifs ont été sensiblement comprimés et la durée du travail a diminué.

— Croyez-vous à des vagues revendicatives ?

— Ça, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que le gouvernement, lui, les craint et met actuellement en place ses amortisseurs : baisses autoritaires, augmentation de 5 % accordée aux travailleurs de l'Etat, qui menaçaient de faire grève, système d'assurance-chômage complémentaire, projet — qui couve — afin d'amener les organisations patronales et ouvrières à accepter l'idée d'une augmentation annuelle des salaires réels assez haute pour étouffer les mouvements revendicatifs, assez basse pour empêcher l'inflation, etc. Enfin, il y a un problème Pinay. Qui est M. Pinay ? Il est l'homme rêvé pour combattre une récession. Il s'est bien tiré de la récession 1952-1953 et de celle de 1958. Il est le ministre des récessions. Il ne les abrège pas mais il en tire très habilement parti pour améliorer la situation *monétaire* et *financière*. Mais que valent, ensuite, pour redémarrer, son libéralisme dogmatique, sa prudence et sa méfiance face à une économie en expansion ?

— A votre avis ?

— M. Pinay a été l'homme d'*un moment*. Il a bien rempli son rôle. Mais, ministre des récessions, il n'a pas l'esprit que demandent les situations de demain.

JEAN CAU.

La rentrée et les syndicats

Michel Bosquet est allé trouver les salariés et les responsables syndicaux. Il leur a demandé : « Quelle est votre situation à la rentrée, que comptez-vous faire ? Y a-t-il un rendez-vous d'octobre ? » Voici leurs réponses :

« LES gars râlent. Ils ne sont pas contents. Ils se demandent comment ils tiendront le coup. »

A Billancourt, à Nanterre, à Aubervilliers, où plus de 100.000 ouvriers

ont retrouvé la semaine dernière, retour de vacances, leur poste de travail et leurs camarades, la réponse est la même : « *La vie a encore augmenté ; la nourriture d'abord (lait, beurre, fruits, conserves), les fournitures scolaires ensuite, et enfin les chaussures. Comment est-ce qu'on s'en sortira ?* »

Dans les centrales syndicales, les services statistiques compilent les chiffres et, méfiants à l'égard des indices officiels, composent leurs propres budgets-types. Que l'indice des 179 articles (thermomètre officiel du coût de la vie) ait à nouveau dépassé la « cote d'alerte » et doive entraîner une augmentation de 2 % du S.M.I.G. d'ici deux mois n'est pas un critère sérieux pour les syndicats.

L'indice des 179 articles est sujet à diverses manipulations gouvernementales. L'Institut National lui-même (l'I.N.S.E.E.) lui préfère l'indice des 250 articles, et les syndicats le budget-type de la ménagère, compte tenu de sa catégorie sociale. Ce budget-type, où en est-il actuellement ?

— Pour les chiffres complets, me dit un dirigeant syndical, il faudra attendre la fin du mois. Mais je peux déjà vous dire ceci : de juillet 57 à mai 59, les salaires ont pris 13 % de retard sur les prix : nos calculs, ceux de l'I.N.S.E.E. et ceux de l'I.E.O. concordent sur ce point. Si vous prenez octobre de l'année dernière pour base, la baisse du pouvoir d'achat des ouvriers a été de 5 à 6 % en six mois.

« Depuis le mois de mai, bien sûr, les salaires ont bougé. Mais les 2, 3 ou 5 % que nous avons obtenus ici et là ont été largement annulés par les hausses de l'été.

Mécontentement, mais...

— Avant les départs en vacances, on a beaucoup parlé du « rendez-vous d'octobre »...

Le dirigeant syndical, un homme dans la trentaine, « sorti du rang », me lance un sourire amusé :

— Vous avez une drôle d'idée du syndicalisme, dans les journaux, dit-il. Vous nous prenez pour un état-major qui peut lancer ses « troupes » dans la bagarre sur commande. C'est beaucoup plus compliqué que cela.

Et mon interlocuteur énumère trois facteurs qui, en dépit du mécontentement « des gars », entravent l'action syndicale :

— 1° Tout d'abord, les disparités entre secteurs d'activité. Les industries chimiques, la sidérurgie et la construction électrique sont florissantes ; elles « roulent sur l'or » et le syndicat essaiera de leur arracher des augmentations. Mais son action pourra difficilement prendre un caractère massif et général. A côté de secteurs prospères, d'autres, en effet, « battent de l'aile » : c'est le cas notamment des chantiers navals, de l'aéronautique, de la construction de matériel agricole, de certaines industries d'équipement. Là, les trésoreries sont souvent à l'étroit, les commandes en recul, les marges bénéficiaires très comprimées. Une action revendicative soutenue risquerait de précipiter des licenciements, voire parfois des fermetures.

« 2° Le second frein à l'activité syndicale est d'ordre psychologique : le patronat, encouragé par le gouvernement, proclame d'avance son inflexibilité. Certains employeurs avertissent gentiment leur personnel en ces termes :

« Je ne demanderais pas mieux que de vous augmenter, mais M. Pinay et mes collègues s'y opposent. Alors, pas la peine d'insister, vous perdriez votre temps ».

« Le gouvernement, en effet, pose pour condition à l'augmentation des salaires que celle-ci n'entraîne aucune augmentation des prix, et le contrôle des prix y veille. Tout industriel, d'autre part, est soumis aux pressions de ses collègues du syndicat patronal. Ce syndicat groupe des entreprises florissantes et d'autres qui sont marginales. Les patrons « pauvres » font de leur mieux pour empêcher les patrons « riches » d'accorder des augmentations que les premiers ne pourraient supporter.

« Conséquence : la politique salariale d'une branche d'industrie tend à s'aligner sur celle des entreprises les moins rentables. A titre de compensation, les entreprises florissantes accordent à leur personnel des primes (primes de fin d'année, de vacances, de productivité). Ces primes sont variables : elles ne peuvent faire l'objet d'aucun contrat entre la fédération syndicale et la branche d'industrie. Leur effet est de créer un « esprit maison ». Elles morcellent l'unité syndicale et la cohésion des ouvriers d'une même profession.

Le gouvernement est habile

« 3° Avec beaucoup de souplesse, le gouvernement a su empêcher que le mécontentement ouvrier n'atteigne la température d'explosion.

« Aux revendications syndicales, il oppose pour commencer une fin de non-recevoir nette. Il attend ensuite pour voir si la riposte syndicale mord sur les masses. Dans l'affirmative, lorsque les grèves d'avertissement se multiplient et qu'un large mouvement revendicatif risque de se déclencher, le gouvernement prend les devants en cédant quelques pouces de terrain : ceux qui réclamaient 12 ou 15 % d'augmentation en obtiennent 3 % ou 5 %, au moment même où, ne s'attendant plus à rien, ils allaient engager l'épreuve de force.

« Cette tactique réussit actuellement, le plus souvent, à couper les militants de la masse, au moment même où ils allaient la prendre en main.

« Avec ce gouvernement, dit le dirigeant syndical, on ne sait jamais où on en est. Il n'y a plus de dialogue, l'Etat ne nous informe ni ne consulte. Il décrète, il octroie. La classe ouvrière ne peut pas se faire entendre. Il lui est difficile d'avoir une volonté raisonnée, puisqu'elle est mise hors circuit.

« L'intéressement... »

« Mais le décret, publié la semaine dernière, sur « l'intéressement des travailleurs à l'entreprise », ne tend-il pas, au contraire, à remettre les ouvriers dans le circuit ?

A des nuances près, tous les dirigeants syndicaux consultés à ce sujet donnent la même réponse :

— La participation des travailleurs aux bénéfices de l'entreprise pourrait être une bonne chose, à trois conditions :

« 1° Que les travailleurs aient un droit de regard non seulement sur le bilan annuel de l'entreprise, mais également sur sa gestion.

« 2° Que le pouvoir des syndicats ouvriers se trouve accru, et non pas réduit, par cette formule.

« 3° Que la répartition des bénéfices au personnel soit contrôlée par les délégués du personnel.

« Or, il suffit de connaître les obstacles innombrables mis par le patronat à l'exercice du droit syndical pour savoir que nous sommes loin du compte. Sur le premier point, les grandes organisations patronales sont unanimes pour affirmer que « l'autorité et la liberté du chef d'entreprise doivent rester intactes ». Les patrons veulent bien nous associer aux résultats de l'exploitation, mais sans nous dire comment ces résultats sont obtenus.

« La formule « d'intéressement », dans ces conditions, devient une arme antisyndicale. On voudra nous demander des préavis de grève ; on voudra créer un « esprit maison » pour saper la cohésion de la classe ouvrière ; on voudra remplacer les négociations sur le niveau et le barème des salaires par l'octroi de gratifications qui ne dépendent que du bon vouloir patronal.

« L'intéressement est une duperie dans un pays où les patrons de choc continuent de tourner tranquillement les droits syndicaux acquis depuis quinze ans. »

Pour illustrer ce propos, deux secrétaires fédéraux m'ont ouvert quelques dossiers, pris parmi des centaines d'autres ; ils concernent des militants sanctionnés ou pénalisés pour activités syndicales. Les noms d'entreprises obscures y voisinent avec ceux de firmes réputées : Radio-technique, Péchiney, Progil, Rhône-Poulenc, Commergnat-Guilliet (Auxerre), Moulin-Légumes (Alençon), etc.

Les affaires de licenciement abusif de délégués syndicaux sont nombreuses, mais ce sont des armes plus subtiles qui sont employées, le plus souvent, contre le syndicalisme ouvrier. A travers des dizaines de documents, trois pratiques reviennent constamment :

1° Une section syndicale s'organise dans un atelier. L'atelier est fermé et le personnel licencié « faute de travail ». Peu après, l'atelier rouvre et aucun des ouvriers précédemment licenciés n'est rembauché.

2° Peu après sa désignation, un responsable syndical est muté à un poste plus pénible, dans un coin isolé de l'usine, où il n'obtient ni promotion ni primes. Les gratifications de fin d'année et les augmentations semestrielles lui sont refusées. La direction attend que l'ouvrier parte de son propre gré. Il lui faut de l'héroïsme pour rester quand il finit par gagner, à travail, qualification et coefficient égaux, 10.000 francs (cas d'un magasinier) et même 20.000 francs (cas d'un dessinateur) de moins, par mois, que ses camarades.

Une variante de cette méthode de « pression psychologique » consiste à faire asticoter le militant syndical par ses supérieurs jusqu'au moment où il explose. Il sera licencié pour faute disciplinaire.

3° La troisième méthode consiste à pénaliser les ouvriers syndiqués à la C.F.T.C. ou à la C.G.T., en faveur des inorganisés ou des membres du « syndicat maison ». Les premiers touchent des primes d'assiduité et des gratifications de fin d'année très inférieures, ou n'en touchent pas du tout.

Dans des entreprises en expansion rapide, les ouvriers organisés sont concentrés dans les ateliers anciens destinés à la fermeture, et on rejoint alors la première pratique citée.

— Peut-être comprenez-vous mieux, maintenant, me dit un secrétaire fédéral, pourquoi nous sommes, dans les conditions actuelles, contre une formule d'intéressement qui remplace par des primes annuelles, soustraites à tout contrôle ouvrier sérieux, et d'ailleurs aléatoires, l'élévation des barèmes de salaires selon le coût de la vie.

« Nous ne marchons pas quand, par le biais de l'intéressement, le gouvernement et le patronat prétendent subordonner nos exigences légitimes à la réussite d'une politique à l'élaboration de laquelle nous n'avons, à aucun moment, été associés.

Et la réussite Pinay ?

— Vous ne croyez pas à la réussite de la politique Pinay ?

— Techniquement, financièrement parlant, n'importe quelle politique peut réussir, répond le secrétaire fédéral. Mais à quel prix pour les hommes, les salariés, les consommateurs ? Ce que nous ne croyons pas, c'est que les travailleurs puissent obtenir une amélioration substantielle tant que dure la politique actuelle, tant que dure la guerre d'Algérie. Nous l'expliquons inlassablement aux gars, et ils le comprennent de mieux en mieux.

— Quoi ? Que la guerre d'Algérie est à l'origine de la détérioration de leur pouvoir d'achat ?

— Nous ne sommes pas si simplistes, répond le syndicaliste, et les gars ne sont pas si bêtes. La guerre d'Algérie, selon nous, est la cause *indirecte* de toutes nos difficultés, et c'est ce que nous expliquons.

« Politiquement, d'abord, car tout se tient. A cause de la guerre, l'Armée et les colons d'Algérie ont acquis une influence prépondérante sur le gouvernement. La guerre d'Algérie crée en France un climat moral de résignation, de mépris de la vie humaine et des libertés démocratiques. Ces libertés ne sont pas encore supprimées, mais chacun sent qu'elles ne tiennent qu'à un fil. Le gouvernement a les moyens de suspendre, du jour au lendemain, le droit de réunion, de parole, de presse, de grève. Il peut décréter ou octroyer sans rendre de comptes à personne. Le pouvoir de négociation des syndicats s'en trouve fortement réduit, les masses populaires perdent confiance en leur pouvoir, l'influence et le poids politique des organisations ouvrières diminuent. A cause de la guerre d'Algérie, les conditions politiques à l'exercice efficace du syndicalisme cessent d'être réunies. Nous devons lutter pour les rétablir.

« Il y a en outre le poids économique de la guerre. Une amélioration réelle et continue du niveau de vie ouvrier exige des investissements massifs que l'Etat sera incapable d'effectuer tant qu'il traînera le boulet de la guerre.

Le fait nouveau

— Ne pensez-vous pas que, la guerre terminée, la France devra dépenser pour la défense « atlantique » et pour le développement de l'Algérie autant que pour les opérations militaires ?

— C'est un argument qui ne tient pas debout, répond le secrétaire fédéral. De la guerre d'Algérie, il faut voir non seulement le coût quantitatif, mais aussi le coût qualitatif. Nous avons actuellement 500.000 soldats en Algérie et 27 mois de service militaire. Vous ne prétendez tout de même pas que, sans la guerre, ces 500.000 gars feraient 27 mois en Allemagne, quand la durée du service militaire est de 18 mois pour les Anglais et les Allemands, de 12 mois pour les Belges ?

« Là où, en Algérie, nous devons fournir des unités pleines, nous pourrons nous contenter, pour remplir nos obligations « atlantiques », de divisions cadres avec 30 ou 50 % de leurs effectifs seulement. L'économie française y gagnerait plusieurs centaines de milliers de travailleurs productifs. Gain net pour l'économie française : 300 milliards au moins.

« Quant au développement économique de l'Algérie, la France devra y contribuer, c'est d'accord. Mais même si elle lui consacrait autant de milliards qu'à la « pacification » (ce qui ne sera sûrement pas le cas), vous ne trouvez pas qu'il y a une différence entre chaque milliard consacré au matériel de guerre et à l'entretien des soldats, et chaque milliard dépensé pour le matériel d'équipement et les travaux publics ?

« Les militants me comprennent très bien quand je leur dis : l'argent de la guerre fait tourner les arsenaux et les fabriques d'uniformes ; leur développement ne profite à personne. L'argent dépensé pour aider le peuple algérien à construire son pays, fera tourner et croître les industries d'équipement et ça nous profitera à tous parce que l'équipement est la clé de l'expansion et du mieux-être.

« Le fait nouveau, conclut le responsable syndical, c'est que les gars ne nous disent plus : « On se fiche de la politique, c'est les salaires qui nous intéressent ! » Aujourd'hui, quand les métallos, les postiers ou les cheminots revendiquent, ils se rendent compte que tout se tient, que les salaires dépendent de la nature du pouvoir politique, de son orientation, du climat social général, que tout cela est conditionné par ce qui se passe en Algérie et que seul un changement radical de la politique générale du pays permettra de satisfaire leurs besoins humains de manière durable. »

MICHEL BOSQUET.

Les bijoux de la chance

Les bijoux ne sont-ils pas le symbole et l'évocation même de la richesse ? C'est pour cette raison, sans doute, que la Loterie Nationale a choisi, pour illustrer ses billets de la 33e tranche, une précieuse parure d'émeraudes créée par les Joailliers Van Cleef et Arpels.

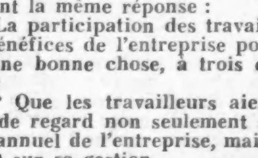
A qui les émeraudes porteront-elles chance ?

Communiqué.

classement continu visible suspendu

CVS

Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours



plus de 30 % d'économie dans les temps de recherche de vos dossiers

PARIS-3e. Téléph. : TURbigo 84-35

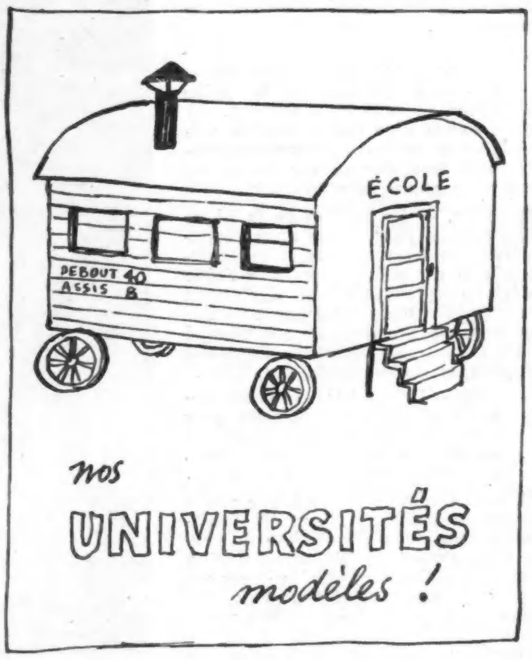
Vins d'Alsace

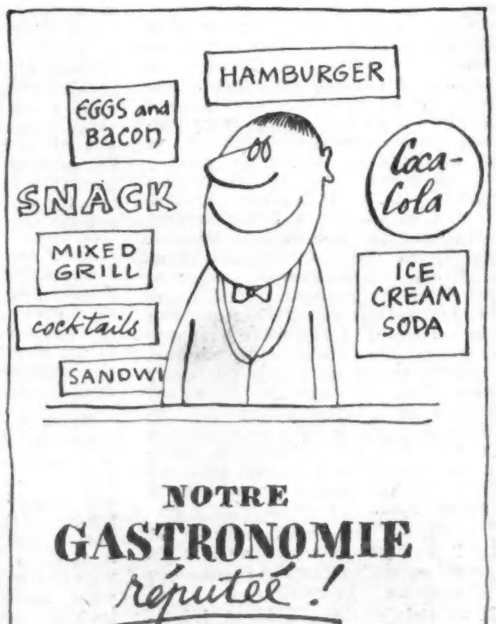
GEYL et BASTIAN

VENDENHEIM (BAS-RHIN)

SINÉRÂLE

Siné est de mauvaise humeur. Pressenti par le Comité Français de Propagande Touristique pour une campagne d'affiches, il lui a remis ces quelques projets...





ALGÉRIE

Conversation avec les nationalistes

Quelle peut être la réaction des combattants algériens à l'initiative attendue du général de Gaulle ? Jean Daniel a rencontré, à Casablanca, leurs représentants et il vient d'avoir avec eux une conversation approfondie.

L'initiative française pourra-t-elle conduire, dans un bref délai, à un cessez-le-feu en Algérie ?

La position des représentants des combattants algériens, après le voyage du général de Gaulle, est un élément d'information important à connaître pour apprécier comment la situation peut évoluer.

Avec la double préoccupation de faire son métier — qui est d'informer — et d'examiner inlassablement quelles sont les chances d'un rétablissement de la paix, Jean Daniel a interrogé cette semaine à Casablanca les leaders nationalistes algériens. Il en a retiré l'impression, nous a-t-il câblé, que certains gestes, certains engagements précis, *accompagnant « l'initiative » du chef de l'Etat, pourraient triompher des intransigeances qui demeurent. Voici d'ailleurs la conversation.*

QUESTION. — La motion sévère et intransigeante de la Ligue arabe en faveur du G.P.R.A. (1) coïncide avec des initiatives prêtées au général de Gaulle et l'opinion française va conclure à un raidissement de votre part...

RÉPONSE. — La motion de la Ligue arabe est, en effet, pour nous réconfortante, en ce sens que, non seulement, elle est précise quant à l'aide matérielle et morale qui doit nous être apportée, mais aussi parce qu'elle constitue un avertissement à l'égard de l'O.T.A.N., des membres du pacte européen et, notamment, des U.S.A.

Q. — Précisément, c'est au moment où les U.S.A. passent pour cautionner une politique française en Algérie que l'on dit libérale, que cet avertissement est formulé...

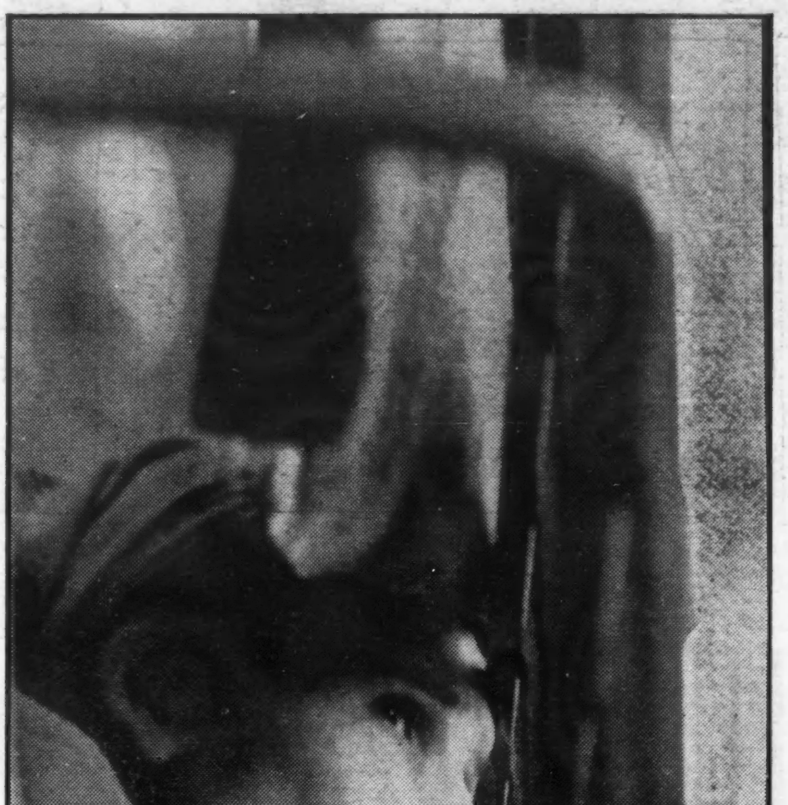
R. — La session de la Ligue arabe n'a pas eu à délibérer sur des intentions supposées, qu'il s'agisse de projets français ou de l'éventualité d'un soutien américain. Pour le moment, nous ne savons rien. Nous avons fait simplement un rapport sur l'état actuel de la guerre d'Algérie. C'est sur ce rapport que les décisions de tous les Etats membres de la Ligue arabe ont été prises.

C'est pourquoi on ne peut parler de « raidissement ». Vous savez, nos objectifs ont toujours été les mêmes ; quant à nos méthodes, elles se sont adaptées. Lorsque, très tôt, nous nous sommes aperçus qu'il n'y avait rien à espérer et, particulièrement, que l'évolution du peuple français était loin d'être rapide en ce qui nous concerne, nous avons décidé d'une part de faire la guerre et, d'autre part, de n'avoir qu'une diplomatie internationale. Dans les pays arabes, africains, asiatiques, à Pékin comme à Washington, comme à Moscou, nous avons fait un travail dont les fruits commencent seulement à inquiéter les Français. C'est pourquoi nous voyons aujourd'hui que l'on parle à Paris d' « initiative » et que l'on engage une bataille diplomatique. Ce que M. Debré ne paraît pas avoir obtenu avec ses menaces à l'égard des alliés de la France qui se rapprochaient de nous, le général de Gaulle veut l'obtenir (et l'obtiendra peut-être, nous ne l'excluons pas, pour un laps de temps court), grâce à cette « initiative »...

Q. — Que vous importe, si l' « initiative » que vous jugez n'être que diplomatique permet de conduire à la paix ?...

R. — Cela est bien évident. L'intérêt du peuple algérien prend pour nous le pas sur n'importe quel souci de prestige. Nous voulons la paix par l'indépendance ; si nous pouvons réaliser ces deux buts avec le général de Gaulle, nous n'y voyons aucun inconvénient, au contraire. Mais le fait que l' « initiative » a lieu avant une session de l'O.N.U., où notre victoire était certaine, avant un isolement diplomatique qui menaçait la France, ce fait nous conduit à la vigilance.

Il est vrai qu'on nous dit bien d'autres choses. Des visiteurs sont arrivés depuis quelques semaines à Tunis et ailleurs, et ils nous ont expliqué que le général de Gaulle voulait la paix en Algérie et que, très sincèrement, il désirait une association entre la France et l'Algérie, association qui serait le libre vœu des deux pays. On nous a dit que la diplomatie dont il usait était moins destinée à nous « avoir » qu'à amadouer son armée. On nous a demandé de lui laisser le temps et la manière de trouver l'itinéraire qui mène à la paix tout en évitant une guerre civile...



UNE ALGÉRIENNE, CITÉ MAHIEDDINE
« Et si ce geste pouvait conduire à la paix ? »

(Palmer)

Nous aurions beaucoup de choses à répondre à tout cela. Nous pourrions vous rétorquer que le général de Gaulle a une singulière manière de désirer la paix, en préconisant la pacification, sachant ce que cette pacification représente de façon précise, locale, sur le terrain...

Mais enfin, puisqu'il s'agit d'une conversation à bâtons rompus, que tout cela ne saurait engager le G.P.R.A., lequel ne prendra de position que lorsqu'il sera en face d'un texte précis, je peux faire devant vous la part la plus belle au général de Gaulle. A tout ce que l'on m'a dit, et que vous me répétez aussi, je réponds : c'est peut-être vrai. Disons que les choses sont comme cela et que le général de Gaulle voit loin, qu'il accepte l'idée de l'indépendance future de tous les Etats africains et de l'Algérie, de l'émancipation des peuples et qu'il ne veuille pas s'y opposer...

L'Armée a admis

Q. — Je vous interromps pour vous dire qu'en Algérie d'où je viens, le crédit du général de Gaulle est considérable auprès des masses musulmanes...

R. — Oui, je sais, on ne fait que le répéter. Mais, d'une part, c'est loin d'être entièrement juste. D'autre part, le crédit qui lui reste dépend de deux choses. La première, c'est que le peuple algérien a longtemps cru que de Gaulle était l'homme de la paix, c'est-à-dire, pour lui, l'homme de la négociation avec le gouvernement algérien. Le mythe « de Gaulle » ne dure que pour autant que le nom du chef de l'Etat français est lié à la *négociation.* Car l'homme de la rue, en Algérie, sait pertinemment que la paix passe par nous. D'un autre côté, vous pouvez bien deviner pourquoi, sur place, les musulmans s'intéressent à de Gaulle : c'est parce qu'il est tellement haï par les « ultras », que lorsqu'un paysan musulman entend de la bouche d'un colon ou d'un officier des injures à l'adresse du général de Gaulle, il est bien forcé de conclure que ce général doit être différent des autres.

Revenons donc à ce que nous disions tout à l'heure. Admettons donc que le général de Gaulle veuille tout ce que l'on dit qu'il veut. Où cela nous mène-t-il ? Cette argumentation ne concerne en tout et pour tout qu'un homme, qu'une seule personnalité, dont on nous dit, au surplus, qu'elle a contre elle des oppositions déchaînées.

Q. — Les choses ont changé : l'Armée a parfaitement admis le droit des Algériens à l'autodétermination, quand de Gaulle le lui a exposé...

R. — Parce que, pour le moment, on lui a donné l' « os » de la pacification. De toute façon, cela ne change rien... On voudrait obtenir de notre peuple qu'il s'en remette au général de Gaulle de ses destinées. Car, vous avez remarqué, dès qu'on ne parle plus du F.L.N., alors on fait entrevoir l'autonomie, l'indépendance, la prospérité économique, tous les mirages. A tout cela, une seule condition : c'est que nous disparaissions. A Constantine, le général de Gaulle était même allé jusqu'à nous offrir d'importantes responsabilités ! A l'époque, certains d'entre vous ont trouvé cela très « généreux », très « libéral ». On fait une croix sur la révolution algérienne, tout rentre dans l'ordre, et on attend les décisions du grand général, à la condition, en plus, qu'il puisse appliquer ces décisions.

Alors, je pose une question très simple : puisqu'il est question de ne rien nous refuser, d'accepter notre autonomie, de nous mener éventuellement à l'indépendance, en tout cas de respecter les désirs du peuple algérien, puisqu'en somme, vous nous apprenez soudain que vous avez les mêmes objectifs que nous, pourquoi vouloir à tout prix notre écrasement militaire, notre disparition politique, notre isolement diplomatique ? En un mot : quels sont désormais vos buts de guerre contre nous ? Vous voyez que je me place dans l'hypothèse d'une sincérité absolue de l'Etat français. Alors, comment comprendre que, pour réaliser les mêmes buts, on veuille, en refusant la *négociation,* faire continuer la guerre ?

Conditions des élections

Q. — En se plaçant dans cette même perspective, on peut dire que les buts de guerre du général de Gaulle sont devenus l'établissement des conditions parfaites d'un suffrage universel complètement libre. Il ne vous reconnaît pas de représentativité tant que le peuple algérien ne s'est pas prononcé. Il vous avait donné l'occasion, paraît-il, de vous présenter aux dernières élections. Il vous a invités le 28 octobre 1958 à venir discuter avec lui du « cessez-le-feu », étant implicitement entendu que vous auriez pu discuter aussi des conditions des élections...

R. — Cette dernière invitation était humiliante, et tout le monde le sait bien. Le général de Gaulle, si soucieux de ménager sa propre armée, a entendu humilier les héros de l'armée de la Libération algérienne... De toute façon, parlons du présent. Aujourd'hui, il y a un gouvernement provisoire de la République algérienne, ce gouvernement est membre de la Ligue arabe, il est reconnu par un grand nombre d'Etats souverains, il est dépositaire de l'honneur des combattants et du peuple algérien au même titre que le gouvernement provisoire de la République française était à Londres dépositaire de l'honneur des petites formations de la France libre et du peuple dont on disait, à l'époque, que la majorité était pétainiste. En patriote, le général de Gaulle a été intransigeant : il a voulu qu'on passe par lui. Nous sommes aussi patriotes que le général de Gaulle.

Q. — Il y avait un Etat français, une République, dont le général de Gaulle entendait assurer la continuité sous l'occupation. Pour avoir la même attitude, il aurait fallu que votre G.P.R.A. existât en exil de 1830 à 1954. On peut dire, sans injustice, qu'en plus d'un siècle, bien des choses ont changé et qu'en tout cas une nouvelle « nature des choses » a des impératifs particuliers qui peuvent rendre nécessaire une consultation électorale du peuple algérien. D'ailleurs, puisque vous vous dites sûrs du résultat, pourquoi la craindre ?

R. — Je ne vous répéterai pas, à vous, l'horreur qu'inspirent au peuple algérien les élections quand la France s'y mêle. Notre révolution est, en partie, née de là. Le général de Gaulle lui-même, en déclarant notre droit à l'autodétermination, bien qu'il y ait eu des élections, avoue, à la face du monde, que ces élections n'ont pas exprimé les désirs du peuple. Après cinq ans de guerre, sous l'occupation militaire française, avec les méthodes de l'action psychologique, les pressions, la terreur, etc., vous croyez que nous pouvons accepter des élections ?

Q. — Et s'il y a des garanties internationales ?...

R. — C'est un faux problème. Les

(1) Gouvernement provisoire de la République algérienne, organe dirigeant du F.L.N.

LE PORT ET LA VILLE D'ALGER, VUS DES TAGARINS
« Si vous êtes sûrs du résultat, pourquoi le craindre ? »

(Palmer)

garanties internationales ne doivent pas être données pour vérifier que la France procède à des élections libres, alors que la terreur a précédé. Un référendum ou des élections ne peuvent avoir lieu qu'après que chaque individu en Algérie n'ait plus rien à craindre de personne, n'ait pas subi l'intoxication de la terreur, il faut une longue paix et une longue préparation. Or, on en revient toujours au même problème : pour faire la paix, il faut la faire avec ceux qui se battent, c'est-à-dire nous, nous qui représentons purement et uniquement le peuple algérien. Pour faire la paix, il faut nous rencontrer ; nous avons dit, et nous répétons que nous sommes prêts à un dialogue sans ordre du jour, sans préparation. Nous voulons ce dialogue en pays neutre. On nous répond que c'est impossible parce que ce serait consacrer notre représentativité et notre représentativité exclusive. Pour notre part, nous savons ce qu'il en est, nous savons bien que nous pouvons attendre tranquillement la sanction populaire de cette représentativité incontestée. Mais, puisque l'on nous parle d'autres tendances qui existeraient, de nationalistes qui ne seraient pas F.L.N., de musulmans qui auraient « choisi la France », etc., qui vous empêche, vous, d'attendre la sanction populaire ?

Les arrière-pensées

Q. — Si l'on ne discute qu'avec vous des conditions de l'autodétermination, vous devenez le seul partenaire ; les différentes tendances sauraient que la France considère qu'il n'y a que vous (le F.L.N.) et elle...

R. — On peut avoir une discussion sur tout cela. C'est même l'objet de la réunion préparatoire. Qu'est-ce que la France peut perdre dans un tel dialogue ? Beaucoup moins que nous, en tout cas. Nous ne pouvons pas venir à Paris avant une telle réunion, non pas parce qu'elle consacrera une représentativité dont, pour notre part, nous sommes sûrs (vous croyez que cette guerre de cinq ans aurait été possible sans le soutien total et héroïque du peuple entier ?), mais parce que nous avons le devoir absolu de préciser un certain nombre de points qui sont essentiels, notamment vis-à-vis de nos combattants, avant de faire ce geste plein de conséquences que constitue un voyage à Paris. Et puis, si vraiment il n'y avait que cette question de forme, vous croyez sincèrement que le général de Gaulle n'aurait pas trouvé un moyen — ou ne trouverait pas un moyen — pour que l'accord puisse se faire ?

Q. — Si l'on veut aller au fond des choses, il y a évidemment d'autres préoccupations. Il se peut que le Président de la République française n'ait pu faire accepter l'autodétermination qu'en préconisant la pacification. Il se peut qu'il ait besoin de deux étapes assez longues. Mais, en vérité, je ne crois pas que sa diplomatie n'ait pour objectif que la réduction de l'opposition de l'Armée. En tant que chef de l'Etat français, il a le devoir d'user d'une diplomatie qui vise la réduction de ce qu'il croit être vos intransigeances, même s'il les comprend. Il peut très bien se dire qu'il a hérité d'une situation qui vous a rendus intraitables, que les solutions qui lui paraissaient si faciles quand il était à Colombey-les-Deux-Eglises, sont devenues particulièrement complexes non seulement du fait du 13 Mai, auquel il est lié, mais aussi du fait de votre propre évolution. Etant donné ce que représente l'Algérie, il ne peut pas concevoir d'indépendance pure et simple, et il paraît avoir la conviction qu'avec des transformations économiques considérables, on pourrait panser les plaies de la guerre, faire disparaître les passions et donner aux Algériens comme aux Français l'envie de fonder une libre association, dont, grâce au Sahara, les voisins profiteraient. On ne peut pas dire que vous soyez prêts à tout cela, pour parler honnêtement. Les nécessités de votre diplomatie de guerre, et peut-être aussi la naissance d'élites révolutionnaires qui croient que la rupture avec la France engendrera la renaissance, tout cela s'oppose aux projets d'association. Je crois que toutes ces arrière-pensées jouent un plus grand rôle que les arguments officiellement avancés.

R. — Croyez-vous que la continuation de la guerre nous fera évoluer dans le sens de l'association ? La guerre continuera, et nous nous éloignerons de plus en plus de la France; la situation internationale a ses hauts et ses bas : supposons que les alliés de la France, après avoir été un moment tentés de nous aider, reviennent à une position plus favorable à la politique française, cela ne saurait durer très longtemps. Ils reviendront très vite vers nous parce que notre existence internationale est définitivement assise. Ce n'est pas vers nous seuls que seront forcés de revenir ceux qui songeraient à nous lâcher, c'est vers toutes les nations arabes, toutes les nations africaines, et bientôt les nations asiatiques : vous n'avez qu'à voir l'attitude de l'Inde et du Japon dans les coulisses de la Ligue arabe. Si une chose est difficile maintenant, elle le sera encore davantage plus tard. Et elle est plus difficile maintenant qu'elle ne l'était il y a trois ans, à l'époque de certains pourparlers. Mais pour revenir aux craintes que vous avez exprimées, je ne nie pas qu'elles sont réelles. Il y a même une jeunesse chez nous qui pense que, plus la guerre dure, plus notre peuple se trempe une âme révolutionnaire, et moins nous aurons besoin de faire une libération en deux étapes (nationale, d'abord, économique ensuite).

« Eprouvez-nous »

Q. — Est-ce alors dans cette perspective que s'inscrit le meurtre du sénateur Benabylès ?

R. — Pas du tout. Nous n'avons donné aucun ordre concernant les élus, au contraire. Je ne sais rien sur le détail de ce meurtre. Nous couvrons naturellement les frères F.L.N. qui en sont les auteurs, mais jusqu'à plus ample informé, je peux vous dire que ce n'est pas en tant qu'élu ni pour ses positions politiques qu'il a été tué. Il doit s'agir d'une affaire particulière et d'une situation particulière que j'ignore.

Malgré tout ce que je vous ai dit plus haut, si certains se résignent à la guerre, et si, de ce fait, nous ne sommes pas prêts à des compromis suspects, nous sommes extrêmement pressés d'en finir avec une guerre qui coûte si cher au peuple algérien. C'est pourquoi nous disons à tous les hommes de bonne volonté qui ont des doutes sur notre maturité et sur notre aptitude à comprendre les réalités et les étapes : « Pourquoi n'essayez-vous pas d'abord de nous éprouver ? »

Q. — Cette « épreuve » conduirait-elle à révéler que vous êtes prêts — contre le vœu des partisans de l'unité arabe — à concevoir une association étroite avec la France ? Que vous considérez l'Algérie comme devant avoir un destin spécifique où l'ancienneté de la présence française et la diversité des races font de toutes les minorités des Algériens « à part entière » ? Qu'enfin vous êtes conscients du prodigieux avenir qui pourrait s'ouvrir avec une paix « sans vainqueurs ni vaincus » et qui ne rende pas traîtres à vos yeux tous ceux des vôtres qui ont choisi d'être contre vous ?

R. — Il y a très longtemps que nous réfléchissons à toutes les questions que vous venez d'évoquer ; je ne puis que vous répéter encore une fois : sur tous ces points éprouvez-nous.

Q. — Quelles étapes seriez-vous prêts à accepter par exemple ?

R. — La notion d'étape dépend elle-même des *garanties* que nous pourrons avoir, des certitudes que nous obtiendrons sur la réalisation de nos objectifs. Vous devinez bien que je ne peux rien vous dire de ce qui serait précisément l'enjeu même d'une éventuelle négociation. Mais tout ce que nous répétons inlassablement, c'est qu'à partir du moment où le dialogue sera amorcé, il y aura des surprises.

En effet, c'est surtout l'idée de *garanties* qui est essentielle. Si vous me demandez ce que représente exactement le G.P.R.A. pour le peuple algérien, je vous répondrai que plus que n'importe quoi d'autre il représente la garantie de son honneur et de sa liberté. Le G.P.R.A. et son armée constituent les seuls vrais garants contre une nouvelle duperie. C'est grâce à eux, et à eux seuls, que le gouvernement français se voit aujourd'hui contraint d'offrir tant de choses aux Algériens. Chacun d'entre nous en est persuadé et chacun s'opposera à ce qu'une tentative quelconque, même ornée de la diplomatie la plus habile pour réduire notre gouvernement et

→

La Camargue
13, rue du Petit-Pont (5e)
ODE. 80-71
SON CADRE · SES STEACKS AU BARBECUE · SES SAVOUREUSES ET TYPIQUES SPECIALITES CONSTAMMENT RENOUVELEES
Ouvert seulement pour le dîner et le souper de 20 h à 2 h. du matin. Fermé le lundi.
Il est prudent de réserver

pour atteindre notre armée, puisse réussir d'une façon quelconque.

Je sais bien qu'on veut nous faire dire — maintenant qu'on nous propose l'autodétermination — que nous tenons davantage à l'entité juridique du G.P.R.A. qu'à la liberté qui est offerte au peuple algérien de se prononcer.

Ce que nous disons, c'est que nous avons davantage confiance dans le G.P.R.A. pour réaliser peu que dans le gouvernement français pour réaliser beaucoup. De toute façon, notre contrat avec le peuple algérien, c'est d'être toujours là, présents, soit pour combattre, soit pour surveiller que les promesses soient tenues.

Q. — Comme la négociation directe et immédiate paraît impossible, est-ce donc la continuation de la guerre ? Ne voulez-vous pas tenir compte du pas que le général de Gaulle a fait franchir à l'Armée ?

R. — Nous attendons qu'un texte précis définisse ce qu'on appelle la fameuse initiative et, en particulier, s'exprime sur cette notion de garanties dont je parlais tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, nous ne savons rien que par des voies indirectes et non officielles. Nous ne voyons aucun acte destiné à nous impressionner favorablement, comme le serait par exemple la libération de nos frères ministres internés à l'île d'Aix.

Si l'esprit de la proposition est celui que nous craignons, à savoir une invitation à faire cesser le feu sur la simple confiance accordée aux discours du général de Gaulle, alors, oui, c'est la guerre qui continue. Si des actes précis, des garanties nouvelles, au contraire, indiquaient un esprit nouveau, nous sommes ouverts au dialogue...

COMMUNAUTÉ

Le nouveau pari

Cette semaine, autour du général de Gaulle, se sont réunis à Paris les leaders de l'Afrique noire. Pour la première fois, ils doivent « s'engager » avec la France dans une politique algérienne. Ils jouent leur avenir et ils le savent.

« *Au fond, voyez-vous, il s'agit de savoir si sur le plan international et aux yeux de notre opinion publique, nous allons pouvoir être des « gaullistes de gauche.* »

C'est un leader africain qui s'est exprimé ainsi devant moi à la veille du Conseil exécutif de la Communauté qui réunit cette semaine au Palais de l'Elysée premiers ministres africains et ministres français chargés des affaires communes, autour du général de Gaulle.

Avant l'initiative algérienne du Président de la République, chacun a conscience en Afrique qu'il s'agit dans l'histoire de l'ensemble français d'un tournant particulièrement redoutable.

Pourquoi ? Les membres africains du Conseil exécutif ont beau n'avoir aucun pouvoir juridique — puisque seul le président de la Communauté détient officiellement tous les pouvoirs — la nature de leurs obligations dans leurs territoires les contraint aujourd'hui à se comporter en face du problème algérien en hommes d'Etat « à part entière ». Pour la première fois, ils vont avoir à confronter les exigences de leur propre évolution, leurs options et, somme toute, il faut le dire, une véritable politique « étrangère » qui se développe au moins sur l'aire africaine.

Or, le fait est là, brutal, il a frappé la plupart des observateurs français et étrangers : depuis quelques mois les thèmes classiques du monde « afro-asiatique » ont pénétré avec une force singulière dans toute l'Afrique noire et particulièrement en Afrique française.

(Agip)

M. Houphouet-Boigny
La caution africaine...

(Agip)

M. Modibo Keita
...quitte ou double

Le relais d'Accra

Tant qu'il s'agissait de la propagande du Caire et des efforts du panarabisme, les Noirs se sont instinctivement méfiés. Mais depuis que les radios d'Accra, au Ghana, et de Conakry, en Guinée, ont relayé, avec des objectifs propres, les émissions égyptiennes, les progrès ont été spectaculaires : le succès des thèses algériennes il y a quelques semaines à la conférence de Monrovia vient d'abord de leur soutien par l'opinion publique, sur la base de la solidarité « anticolonialiste ». C'est ce qu'ont prouvé les grèves et les manifestations de rues.

De la même manière, les missions syndicales ou politiques, les conférences culturelles ou techniques, les échanges se sont multipliés et ont rapproché le monde noir de l'Afrique du Nord arabe. Mieux, c'est le monde noir qui, à la faveur de l'évolution politique et de l'indépendance, va maintenant à l'Afrique du Nord. Les nouveaux accords économiques entre le Maroc et la Guinée et le voyage du président sénégalais, M. Mamadou Dia, en sont les derniers signes. L'afro-asiatisme s'étend à l'Afrique française.

Certes, ce développement de la sensibilité africaine aux problèmes propres du tiers monde, et plus particulièrement à la guerre algérienne, a des racines plus anciennes. Des poètes africains ont dénoncé, il y a déjà plusieurs années, l'utilisation des troupes africaines, « les dogues noirs de l'empire », en Algérie. Et le grand congrès qui réunissait en 1957 le Rassemblement démocratique africain (R.D.A.), alors au sommet de sa puissance, avait adopté une motion « lançant un pressant appel au gouvernement français pour traiter avec les représentants authentiques du peuple algérien, en vue de mettre fin à cette guerre fratricide et de bâtir ensemble une vaste communauté de peuples garantissant le respect de la personnalité algérienne ».

Mais à vrai dire ces initiatives n'allèrent jamais très loin. Les leaders africains étaient d'abord préoccupés par leur propre évolution et ils ne tenaient nullement à accroître la méfiance des dirigeants français en s'engageant trop avant sur l'affaire algérienne dont ils profitaient indirectement : l'Algérie prouvait dans le drame l'échec de toute politique qui refuse systématiquement des réformes.

Une caution africaine

Cette période est aujourd'hui révolue. D'abord du fait de la nouvelle Constitution de la V^e^ République. Bien que celle-ci soit floue et que la nature exacte de la Communauté ne soit nullement définie, les dirigeants africains et les populations de leurs républiques ne sont plus des « sujets » d'un ordre colonial français. Leur participation à l'ensemble français est, au moins sur le papier, volontaire ; les textes prévoient une procédure d'accession à l'indépendance.

Les hommes d'Etat africains sont ainsi moralement liés à toute la politique française au niveau du Conseil exécutif de la Communauté : le général de Gaulle a bien montré qu'il l'entendait ainsi en exposant, au cours des récentes réunions, la position française sur le problème de Berlin et les intentions atomiques de la France. Il en est de même maintenant pour l'Algérie, ouvertement, à l'instigation du général de Gaulle. En un mot, cela revient à dire que le Président de la République française cherche officiellement une véritable caution africaine pour sa politique en Algérie.

Il faut que cette politique soit « nouvelle » pour entraîner l'adhésion des hommes d'Etat africains. Tous se sont déclarés récemment partisans de la « paix en Algérie ». Et en premier lieu le plus « engagé » d'entre eux, M. Moktar Ould Dadah, chef du gouvernement mauritanien, qui préside aux destinées d'un pays à 80 % arabe et 100 % musulman. Les hommes qui ont joué la Communauté ne peuvent laisser à leur opposition ou aux partisans de l'indépendance immédiate à la manière guinéenne, le monopole de la solidarité avec les Algériens en lutte. Puis, ils se rendent compte chaque jour que la guerre paralyse les possibilités d'aide économique et technique de la France au moment même où elle leur donne une « mauvaise conscience » internationale. Malgré la confiance qu'ils manifestent dans les intentions libérales à leur égard du général de Gaulle, plusieurs leaders africains se demandent déjà si ce « coup de dés » ne comporte pas des risques graves pour l'évolution même de la Communauté, où l'Algérie, selon une déclaration déjà ancienne du Président de la République, doit avoir une « place de choix ».

Le nouvel « écran »

Ce sujet brûlant — fédération ou confédération — devait être l'objet essentiel de la rencontre de cette semaine. Les intentions algériennes du général de Gaulle ont contribué à le rejeter dans l'ombre, mais aussi, et surtout, les résultats du Congrès que le R.D.A. de M. Houphouët-Boigny vient de tenir la semaine dernière à Abidjan. Des rumeurs persistantes prêtaient au chef d'Etat de la Côte-d'Ivoire l'intention de « déclarer la guerre » au Mali (Sénégal-Soudan), de mettre en demeure la France de choisir ses véritables amis, etc. Il n'en a heureusement rien été. Seuls, M. Janot et le Secrétariat général de la Communauté ont été ouvertement pris à partie : le congrès leur a reproché d'être, après Dakar, un « écran » entre les Etats et le Président de la Communauté. Les motions finales du congrès, en retrait sur les propres thèses du leader ivoirien, demandent seulement la mise sur pied d'un « *ensemble multinational intercontinental* », sans faire état ouvertement de fédération, au moment où certains de ses amis du Conseil de l'Entente parlaient, eux aussi, d'indépendance.

Mais là réapparaît l'hypothèque algérienne : si l'autodétermination de l'Algérie doit s'exercer dans le cadre de la Communauté, nous disent les leaders africains, ne va-t-on pas, par là même, être tenté à Paris de figer son évolution ? Bref, de rendre impossible à brève échéance la constitution de cet ensemble français d'Etats indépendants qu'appellent à la fois l'indépendance du Togo et du Cameroun et les intentions officielles des dirigeants du Mali ? La question se pose d'autant plus qu'au gouvernement, les partisans d'une « rigidité » politique au sud du Sahara sont, autour du président du Conseil, les tenants les plus fermes de « l'Algérie française ».

« Quitte ou double »

De toute façon, l'enjeu de la partie engagée à l'Elysée, sur la Communauté, est considérable. Le même homme politique africain cité au début de cet article ajoute : « *On a l'impression que de Gaulle va jouer quitte ou double. Si nous pouvons l'aider à ramener réellement la paix en Algérie, c'est pour la France le point de départ d'une très grande politique dans tout le monde sous-développé. Notre bénéfice moral sera considérable en Afrique et dans le monde. Mais s'il nous utilise seulement pour une partie diplomatique, pour gagner quelques mois ou un vote à l'O.N.U., alors ce sera tragique. Ou nous serons balayés, ou nous devrons quitter dans le drame la Communauté.* »

Les hommes politiques africains pourront en effet difficilement « attendre », comme les gaullistes de gauche, dans le déchirement ou l'angoisse. Ils ont des responsabilités de gouvernants. Dans le jeu serré qu'ils ont engagé en face des forces qui animent aujourd'hui l'Afrique, la poursuite de la guerre d'Algérie, s'ils apportent à la France leur caution, les mettrait purement et simplement au ban du tiers monde. Sekou Touré, lui, doit se rendre officiellement à Washington le 26 octobre et doit prendre la parole aux Nations Unies où l'on attend également une relance de l'affaire camerounaise. Ainsi, la partie que va jouer le général de Gaulle, en septembre et octobre, sur l'Algérie, met cette fois en cause toute la Communauté. Il ne la jouera certainement pas à la légère.

CLAUDE KRIEF

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● **Enquêté** sur le marché du travail féminin et dressé à cette occasion la liste des secteurs de l'économie qui offrent des débouchés intéressants aux jeunes gens et aux jeunes filles parvenus à « l'heure du choix ».

(Voir page II.)

● **Etudié** le problème de la robe noire qu'il faut avoir, mais pour la porter où ? quand ? comment ?

(Voir page IV.)

● **Appris** tout ce qu'il était possible de savoir sur les ouvre-boites. Qu'ils soient aimantés, à chainette, à « papillon » ou à écrou.

(Voir page VII.)

● **Décidé** de procéder à de grands nettoyages d'automne. Pour ses lectrices qui auraient pris la même (sage) décision, Mme Express a interrogé des spécialistes de la remise en état des moquettes, parquets, couvre-lits, etc.

(Voir page IV.)

● **Interrogé** le commissaire général du « Salon de la Radio et de la Télévision » au Parc des Expositions de la porte de Versailles (du 10 au 21 septembre) ; aucune grande innovation technique, mais des attractions amusantes pour tous les téléspectateurs chevronnés (ou futurs).

(Voir page VIII.)

● **Gâché** trois œufs et 125 francs en essayant un petit appareil théoriquement destiné à séparer le jaune d'œuf du blanc, que l'on vend en ce moment dans les grands magasins. Ne vous laissez pas séduire.

● **Apprécié** l'humour du maroquinier qui met en vente un porte-monnaie conçu spécialement pour la période de transition « franc léger-franc lourd ». De forme longue et plate, il se compose de deux compartiments qui s'ouvrent et se ferment séparément : on peut donc mettre dans l'un les nouveaux francs et dans l'autre les anciens. Un emplacement est également prévu pour les billets (se fait en box, porc, lézard et croco, teintes classiques et même or ou argent). Il faut malheureusement commencer par avoir 4.500 francs (premier prix) à sortir de son vieux porte-monnaie pour en acheter un neuf. (Porte-monnaie « NF », Lancel, 8, place de l'Opéra.)

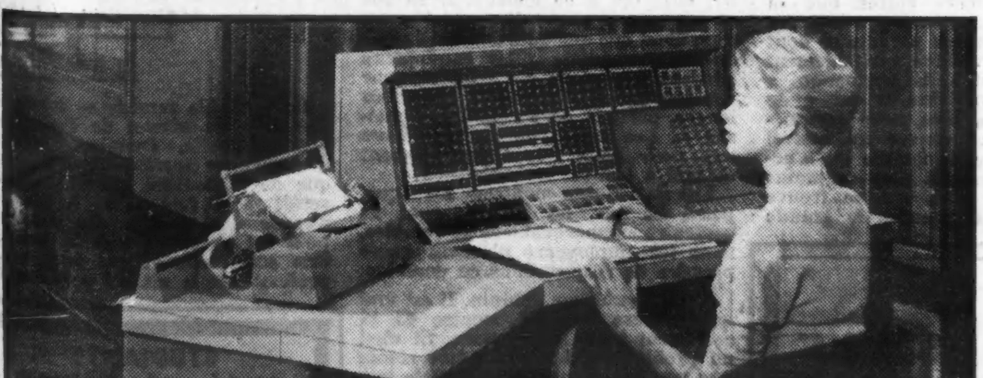
● **Trouvé** une peinture prête à l'emploi, spéciale pour plafond. Cette peinture permet, si le plafond est simplement sale, sans fentes ni écailles, de le repeindre parfaitement blanc, après un simple dépoussiérage, et sans que le lessivage préalable soit nécessaire. (Truc, 420 fr. la boîte de un kilo. Samaritaine.)

(Dambier)

UNE TUNIQUE NOIRE : *Où ? Quand ? Comment ?* (Chanel.)

● **Remarqué** au rayon « Electricité » d'un grand magasin, des bouchons de caoutchouc munis d'une tige filetée, permettant d'équiper facilement en lampes des bougeoirs, des vases ou tout autre objet, la mode en ce domaine étant au plus inattendu. (De 385 à 1.600 francs selon le diamètre. Samaritaine.)

● **Préparé** un soufflé au homard en peu de temps et avec un minimum de travail... et de dépenses, en utilisant les soufflés préfabriqués vendus en sachet. Le sachet contient tous les ingrédients nécessaires (à part les œufs, évidemment). Il suffit d'ajouter de l'eau, les blancs battus en neige, et de mettre au four. La cuisson reste délicate, mais l'avantage de ces préparations est de mettre à la portée d'une cuisinière très moyenne des plats dont la préparation restait jusqu'à présent l'apanage des « grands cuisiniers ». (Existe au homard, au fromage, au chocolat, praliné. « La Morvandelle » : 180 fr. dans les épiceries.)



(I.B.M.)

UN MÉTIER D'AVENIR : *Lequel ? Pour qui ?*

● **Applaudi** l'initiative d'une maison de couture qui se charge non seulement des retouches, réparations et transformations des vêtements féminins, mais aussi de la confection de cols et de manchettes amovibles, et du nettoyage des vêtements qui lui sont confiés. Idéal pour les surmenées... ou les négligentes. (Station-Service de la Couture, 19, rue de Miromesnil. ANJ. 21-71.)

● **Rappelé** à un contribuable distrait que la date limite pour le paiement de la moitié du solde de ses impôts n'est pas la même pour tout le monde. Pour les uns, le 15 septembre. Pour les autres, le 15 octobre. Pour tous, totalité exigible avant le 15 novembre.

A ce propos, Mme Express rappelle à ses lectrices dans l'embarras au sujet d'un problème fiscal, administratif, militaire, scolaire ou autre, qu'elles peuvent obtenir des renseignements très précis au Centre interministériel de Renseignements administratifs : BAL. 84-00.

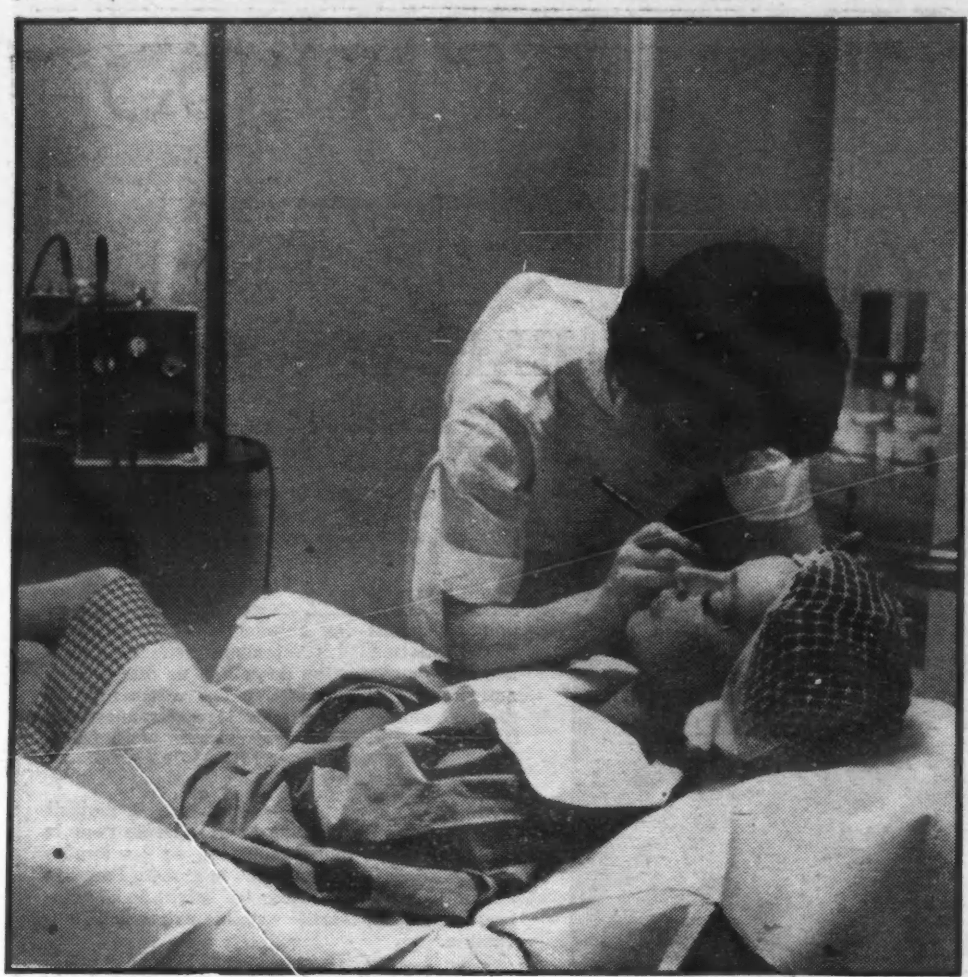
● **Rapporté** d'Italie une idée qui, si elle était adoptée par les restaurateurs français, rendrait très grand service à leurs clientes. Il s'agit d'un simple crochet fixé au bord des tables et qui permet d'accrocher son sac à main au lieu d'être condamnée à le garder sur les genoux ou à le piétiner pendant toute la durée du repas.

(Charpentier)

UNE BOITE DE CONSERVE : *Avec quoi l'ouvrir ?*

● **Conservé** des pieds impeccables pendant toutes ses vacances au bord de la mer, tout en marchant beaucoup pieds nus, grâce à un nouveau produit qui élimine les peaux mortes et adoucit l'épiderme. Cette crème fluide, blanche, qui a en outre une odeur agréable, fera économiser de nombreuses séances de pédicure à celles dont les pieds ne demandent que des soins courants. Elle peut être aussi employée pour polir les coudes, les genoux et dégager les ongles des mains des petites peaux superflues. (Pritty, 570 francs le flacon, en pharmacie.)

● **Reçu** les bas aux nouvelles couleurs « mode d'hiver » : noir et mordoré. Les premiers sont vraiment noirs... Les seconds (plutôt marron que mordorés à notre avis) sont assez jolis et tout à fait portables. A une condition : attendre d'avoir de nouveau les jambes blanches si l'on est encore bronzée, faute de quoi les bas sombres deviennent terreux.



(S. Larrain-Magnum)

L'ESTHÉTICIENNE
Un métier qui ne s'apprend pas en six semaines.

(I. Mörath-Magnum)

LA DESSINATRICE
Il ne suffit pas d'être douée.

TRAVAIL

L'heure du choix

● ***Pas de place pour les dactylos sans sténo. Mais des débouchés pour tous les « qualifiés », garçons ou filles.***

SI certains hommes craignent de voir les femmes venir encombrer le marché de la main-d'œuvre, qu'ils se rassurent : le péril féminin n'existe pas. C'est du moins la conclusion qui s'impose après lecture du rapport que le Bureau d'études économiques et sociales de la C.G.T.-F.O. vient de publier sous le titre : « La main-d'œuvre féminine en France ».

Une femme pour deux hommes

Première mise au point : les femmes ne sont pas « de plus en plus nombreuses à occuper un emploi ». La proportion de femmes mariées au travail (au reste l'une des plus fortes, sinon la plus forte d'Europe) n'a pas varié depuis 1906 ! Elle est de une femme pour deux hommes. Deux raisons à cette stabilité :

— d'une part, la diminution de la main-d'œuvre juvénile et âgée (conséquence heureuse des lois sur le travail des enfants, de la prolongation de la scolarité et de l'institution des retraites) ;

— d'autre part, l'entrée dans la vie économique des jeunes filles appartenant à la classe dite « bourgeoise ».

C'est cette dernière raison qui explique pourquoi, si l'effectif total des femmes qui travaillent n'a pas bougé, en revanche les emplois qu'elles occupent ne sont pas tout à fait les mêmes.

En 1906, 6,7 % seulement des femmes actives avaient une profession libérale ou travaillaient dans des services publics. En 1946, la proportion était montée à 17,6 %.

Autre évolution : on fait de moins en moins de différences entre les professions « féminines » et celles qui, jusqu'à une époque récente, constituaient les fiefs des hommes. Un exemple : le personnel féminin de l'industrie chimique et du caoutchouc est passé de 63.000 en 1936 à 90.000 en 1954. Il représente aujourd'hui 30 % de l'ensemble des travailleurs de cette industrie.

Mais sur le plan des salaires, bien que la loi impose le principe de l'égalité, les statistiques officielles au 1er janvier 1958 accusaient une différence de 8 % au détriment des femmes. Dans la région parisienne, par exemple, un ouvrier qualifié de l'industrie textile gagnait 231 fr. 90 l'heure. Dans la même industrie, une ouvrière qualifiée n'avait droit qu'à 199 fr. 50.

Le textile n'est pas un cas isolé. Presque partout, il y a inégalité de fait, essentiellement parce que les femmes acceptent des conditions que leurs collègues masculins refuseraient. Une femme est souvent obligée de tenir compte de facteurs autres que sa valeur professionnelle. Il y a la jeune fille qui vit chez ses parents et dont le salaire ne constitue véritablement qu'un « appoint », la femme qui a dépassé la quarantaine et qui, à de rares exceptions près, aura énormément de mal à trouver un nouvel emploi ; la mère de famille qui s'accommode de l'emploi plus ou moins bien rémunéré, mais qui se trouve près de chez elle ; enfin, la grande majorité des femmes connaissent très mal leurs droits et n'ont pas conscience de l'injustice qu'elles subissent. Les syndicalistes femmes sont rares.

Elles auraient d'ailleurs beaucoup de mal à se défendre, car sur le marché du travail il existe un fort excédent de main-d'œuvre féminine. Au 1er novembre 1957, par exemple, parmi les offres d'emplois, 37 % s'adressaient à des hommes et seulement 16 % à des femmes. Les métiers où les femmes sont le plus en surnombre sont les suivants :

— emplois de bureau : une offre d'emploi pour dix demandes ;
— emplois de commerce : une offre d'emploi pour six demandes ;
— emplois de manutention : une offre d'emploi pour dix demandes.

Les reproches des employeurs

Mais si la situation d'ensemble des femmes qui travaillent est assez précaire, ce n'est pas seulement parce qu'elles ne sont pas suffisamment « syndiquées ». On leur fait essentiellement trois graves reproches :

● La brièveté de leur vie professionnelle. Un grand nombre de femmes abandonnent leur métier au moment de leur mariage et surtout à la naissance du premier enfant (c'est le cas de 60 % des pharmaciennes !). Or, elles ont à ce moment-là 25 ans en moyenne, c'est-à-dire qu'elles ne travaillent que quelques années. Conséquence immédiate : les employeurs hésitent à engager des femmes pour des postes qui demandent une assez longue période de formation « maison ». Les rares femmes ingénieurs ont, pour cette raison, énormément de mal à trouver une situation.

Les statistiques montrent bien que, passé 25 ans, les femmes sont au contraire remarquablement stables, mais les employeurs n'aiment guère prendre de risques dans ce domaine.

● L'absentéisme féminin. Il est vrai qu'il s'élève à 63 %, contre 43 % seulement pour les hommes. Et c'est un problème qui ne peut être résolu que par une organisation sociale très évoluée : le jour où les mères de famille pourront faire garder ou soigner leurs enfants sans aucune difficulté, elles ne s'absenteront plus du bureau ou de l'atelier. Mais nous n'en sommes pas là.

● Enfin, le reproche le plus fondé est sans doute celui du manque général de qualification. En 1950, 82 % des femmes avaient un salaire inférieur à 250.000 francs, alors que 57 % seulement des hommes étaient dans ce cas. 1 % des femmes gagnaient plus de 500.000 francs, contre 7 % des hommes. A la même époque, la Régie Renault comptait 0 % d'ouvrières qualifiées contre 19 % d'ouvriers qualifiés et 25 % de tout le personnel féminin avaient la « qualification » de manœuvre ! Même parmi les fonctionnaires qui comptent tant de femmes, celles-ci ne sont « titulaires » qu'à raison de 35,5 % seulement.

Etant donc peu qualifiées, les femmes occupent les emplois subalternes et gravissent péniblement les échelons professionnels. On compte pourtant plus d'un quart de filles dans les centres d'apprentissage. Mais l'éventail des métiers qui leur sont enseignés n'est ni assez ouvert, ni conçu en fonction des besoins de l'économie moderne.

Chaque année, 1.000 candidates se présentent au C.A.P. couture pour environ 300 places disponibles dans les maisons de couture et chez les artisanes. En revanche, on comptait l'an dernier 199 filles contre 83.802 garçons dans les centres d'apprentissage enseignant la mécanique et l'électricité, alors que les branches correspondantes de l'industrie n'emploient pas moins de 18 % d'ouvrières !

Autrement dit, les filles reçoivent en assez grand nombre une formation professionnelle, mais cette formation est tellement inadaptée qu'elle les laisse désarmées devant la vie.

Un seul remède : la qualification

Le véritable remède se trouve évidemment au niveau de l'orientation professionnelle. Donner l'idée aux filles qu'elles peuvent faire autre chose que de la couture ou du secrétariat serait déjà fort utile, à condition d'avoir des centres d'apprentissage pour les recevoir, que la qualification soit réelle et que la formation professionnelle ait été complète. On

Pour la femme
UNE SITUATION IDÉALE
en France comme à l'étranger, grâce à des méthodes de classe et à un ensemble exceptionnel de professeurs, médecins et spécialistes de l'Esthétique
●
ÉCOLE INTERNATIONALE D'ESTHÉTIQUE
JEANNE GATINEAU
116, boulevard Haussmann - PARIS (8e) - LAB. 00-95

ETUDIANTS
avant la reprise des cours de faculté, commencez l'étude de la
STENOTYPIE
Elle vous sera une grande aide dans votre carrière.
INSTITUT GRANDJEAN
15, rue Soufflot - ODE. 46-72

(M. Riboud-Magnum.)

L'ouvrière
Trop de couturières, pas assez de « bobineuses ».

(S. Larrain-Magnum)

La vendeuse
Une offre d'emploi pour six demandes.

…nt encore dans l'embarras trop d'esthéticiennes formées en six semaines, de traductrices improvisées, de dactylos sans sténo, de coiffeuses sans brevet professionnel, de public-relations amateurs, de commerçantes sans notions comptables, de dessinatrices sans diplôme, de licenciées en droit sans spécialité. Particulièrement chez les jeunes filles, on se nourrit trop souvent d'à-peu-près.

Rappelons qu'une préparation efficace à la vie professionnelle demande de deux à quatre ans à partir du niveau B.E.P.C. (parfois bac) pour les techniciens et de quatre à sept ans à partir du niveau bac pour les cadres supérieurs.

Voici, d'après le rapport général de la Commission de la main-d'œuvre du Commissariat général au Plan, les prévisions d'emploi pour 1961 concernant l'ensemble du marché du travail :

● Médecine : Il y aurait plutôt mauvaise répartition que saturation vraie.

● Chirurgie dentaire : Situation semblable à celle de la médecine.

● Pharmacie : On manque surtout de pharmaciens de recherche ou de laboratoire, on manque également de préparateurs qualifiés.

● Les infirmiers, infirmières : Sont toujours en nombre insuffisant.

● Assistantes sociales : Dans les prochaines années, le remplacement du personnel atteint par la limite d'âge augmentera les besoins actuels.

● Carrières juridiques : Sont en pleine transformation. Devraient en principe bénéficier de l'expansion générale.

● Publicité : Réclame du personnel qualifié.

● Comptabilité : Se développe, mais l'état actuel des prévisions ne permet pas encore de dire dans quel sens exact se fera l'évolution.

● Banques : Le personnel de bureau tend à diminuer, du fait de l'automatisation. Mais le développement des services d'exploitation compense à peu près cette diminution.

● Industries pharmaceutiques et chimiques de base : On manque d'aides-physiciens, d'aides-biochimistes, de techniciens (chimie, physique, analyses biochimiques).

● Industrie des plastiques : Se développe sans cesse.

● Imprimerie, arts graphiques : Absorbent chaque année de nombreux techniciens qualifiés.

● Batiment, travaux publics : Les métiers de gros œuvre sont toujours déficitaires. Emploi de plus en plus fréquent de techniciens qualifiés.

● Transports : Les effectifs de la S.N.C.F., de la R.A.T.P., de la navigation intérieure sont relativement stables. A noter dans la marine marchande des besoins d'officiers (officiers mécaniciens en particulier).

L'aviation demande des ouvriers qualifiés et des employés, principalement des agents techniques et ingénieurs (en moindre quantité).

● Télécommunications : Les P.T.T. sont de gros demandeurs (les effectifs doivent augmenter de 66.000 personnes entre 1954 et 1961).

● Commerce : Ce sont les secteurs alimentaires qui stagnent le plus. Les fournitures industrielles, la quincaillerie, la droguerie sont en expansion.

● Electricité : Baisse considérable du nombre des ouvriers spécialisés qualifiés. Hausse importante des effectifs nécessaires parmi les agents techniques, techniciens moyens et ingénieurs.

● Carburants : De nombreux postes à pourvoir dans les secteurs recherche et production. Le nombre des ingénieurs qui était de 500 en 1950 devrait être en 61 de 2.400.

● Energie atomique : Le Commissariat à l'énergie atomique employait 6.000 personnes en 56 et en emploiera 9.000 en 61 (augmentation portant presque uniquement sur le nombre des cadres, ingénieurs et techniciens).

● La sidérurgie, les industries mécaniques et électriques, les industries chimiques manquent et manqueront pendant longtemps d'ingénieurs, de techniciens, de contremaîtres. Dans l'automobile, l'aéronautique, le matériel électro-domestique, les effectifs sont moins déficitaires, mais comme à l'habitude les techniciens sont toujours recherchés.

● Agriculture : Il y a encore trop de bras dans l'agriculture, mais des éléments aptes à assimiler les techniques modernes demeureront recherchés.

● Administration : Les effectifs demeurent très stables, seuls la Recherche et l'enseignement ont des besoins importants de personnel.

Madame Express tient à la disposition de ses lecteurs la liste des organismes ou des institutions où ils pourront s'adresser s'ils désirent se préparer à l'une ou l'autre de ces professions.

MODE

Où, quand, comment ?

● *Le soir est noir. Mais quel soir et quel noir ?*

AVEC une robe noire, toute femme de plus de 25 ans est assurée d'être correcte après six heures du soir.

Cette règle d'or du « savoir s'habiller », toutes les Françaises la connaissent. Car la robe noire est une spécialité française, au même titre que le champagne et le parfum, et c'est pour satisfaire aux désirs de leur clientèle particulière qu'en dépit de la débauche de couleurs à laquelle on assiste depuis quelques saisons, les couturiers présentent imperturbablement dans leurs collections une série de robes noires qui sont, pour le soir, les vraies robes de Paris.

Mais quel soir ? Et quel noir ?

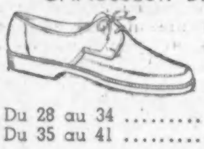
Il n'y a malheureusement pas de robe universelle. Alors, si vous comptez acheter ou renouveler cette saison la robe noire de votre garde-robe, tenez bien compte des trois points suivants :

Où la porterez-vous ? Quand la porterez-vous ? Comment la porterez-vous ?

1) S'il vous faut une robe que vous ne mettrez jamais avant 6 heures, mais qui doit pouvoir en-

→

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIERES DU SECRETARIAT
MEDICAL (secrétaire et assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
◆
40, r. de Liége, PARIS-8e
Téléphone : EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe
RENTREE 1er OCTOBRE

Maralex
CHAUSSEUR DES JEUNES

a sélectionné ce modèle pour la RENTREE DES CLASSES
Du 28 au 34 .... 2.990 francs
Du 35 au 41 .... 3.600 francs
85 *bis, avenue de Wagram* - *PARIS*
WAG. 93-93

L'ESTHÉTIQUE et le VISAGISME
vous offrent d'intéressants débouchés
jean d'Estrées
professe lui-même à ses cours et vous enseigne ses secrets
Renseignez-vous : Centre d'Oxygéno-Relaxation 14, Faubourg-Saint-Honoré (8e). ANJ. 99-77 Inscriptions limitées, début des cours du jour : 15 septembre. Nombreuses situations à la sortie de l'école. Cours accélérés du soir.

Cours de Perfectionnement pour Fonctionnaires, Chefs d'Entreprises et Cadres supérieurs
1° COURS NORMAUX en fin de journée et PAR CORRESPONDANCE
Section sociale : organisation du travail, etc.
Section économique : comptabilité et droit des affaires, etc.
Section internationale : marché commun, U.R.S.S., Israël, Pays sous-développés, etc.
Section relations publiques : psychologie sociale, moyens audiovisuels, enquêtes, etc.
2° COURS SPECIAUX
pour auditeurs seulement et par petits groupes
Cours de langues : anglais, allemand, russe, chinois
Fiscalité et droit des affaires (méthode des cas).
Administration des entreprises (méthode des cas).
Pour tous renseignements, s'adresser au Collège Libre des Sciences Sociales et Economiques, 184, boulevard Saint-Germain (VIe).

suite vous servir pour un dîner simple, chez des amis ou au restaurant, pour une sortie du genre théâtre, pour danser, pour une réunion d'avant dîner ou pour un dîner habillé, bref si vous voulez « une » robe habillée qui doit couvrir toutes vos sorties du soir, vous porterez avec plaisir une robe :

— ras de cou ou très discrètement décolletée ;

— sans manches ;

— en mousseline, en crêpe ou en étamine de laine ;

— à jupe large si vous dansez souvent.

Les bras nus l'habilleront suffisamment, même si vous vous trouvez à côté de femmes décolletées. Le ras de cou la rendra simple, même si vous vous trouvez auprès de femmes en tailleur ou en manches longues.

Le modèle de Dior, en mousseline, jupes volantées de dentelle, que nous avons choisi de photographier pour illustrer ce « numéro » de robe, est exactement ce dont vous pouvez vous inspirer. (*Photo* 1.)

2) Si vos dîners ne sont jamais très « habillés », mais que vous ne puissiez tout de même pas y aller en chandail ou en jersey, si vous avez parfois des sorties d'après-midi ou si vous avez par ailleurs une robe très habillée, vous utiliserez avec plaisir une robe :

— en fin lainage ;

— à jupe droite ;

— à manches trois quarts ;

— ras de cou, éclairée par un collier.

Le modèle de Cardin, en lainage fin, très souple, que nous avons choisi de photographier pour illustrer ce « numéro », est parfait. (*Photo* 2.)

Numéro identique : le tailleur de velours noir. Mais ne cédez pas à ses sortilèges si vous dansez souvent. Avec la veste, c'est disgracieux et trop chaud. Sans la veste, c'est misérable.

3) Si vous cherchez une robe que vous ne porterez jamais avant 8 heures du soir et si toutes vos sorties sont franchement « habillées », vous porterez avec plaisir un fourreau à épaulettes.

A jupe large, attention : elle serait nettement plus habillée.

— En lainage, en crêpe ou en grosse soie.

Cette année, le taffetas bouillonné triomphe. C'est un tissu qui ne « prête » pas, qui lâche aux coutures et qui est très difficile à travailler dans les modèles ajustés. Mais c'est joli. Regardez le modèle de Dior que nous avons photographié. (*Photo* 3.)

4) Si vous voulez une robe nettement « habillée », mais que vous ne puissiez ou ne vouliez vous décolleter, vous porterez avec plaisir :

— le fourreau de velours de soie noir ;

— la robe large de taffetas.

Le taffetas est plus jeune, mais très dur au visage. Le velours noir plus limité (importable passé mars) et plus fragile d'entretien, mais très flatteur.

5) Si vous sortez surtout pour dîner chez des amis, attention aux jupes très étroites et très courtes. Vous passerez votre soirée à tirer dessus et à vous sentir inconfortable et malheureuse.

En tout cas, asseyez-vous devant une glace avant d'acheter. Et vous verrez...

6) Si vous aimez le style très sophistiqué, essayez le fourreau de lainage ou de velours, très décolleté et à manches longues. Les couturiers en présentent beaucoup. C'est malheureusement un numéro presque introuvable en confection.

7) Si vous tenez à montrer que vous avez commandé une robe cette année, vous avez le choix entre :

a) La tunique, dont nous présentons le prototype de l'année, réalisé par Chanel, sur notre couverture.

C'est parfaitement élégant... mais assez ingrat en noir. Si vous vous trouvez parmi d'autres femmes aux bras nus, ou en robes de velours, vous vous sentirez, selon votre âge, veuve ou orpheline.

b) Le corsage à manches gonflées dont nous vous présentons deux prototypes, réalisés par Nina Ricci : l'un en lainage, décolleté dans le dos, l'autre en faille. (*Photo* 4.) Mais pensez au manteau que vous enfilerez sur ces manches.

8) Quelle que soit votre robe noire, vous en modifierez nettement le « porté » par les accessoires.

Vous déshabillerez votre robe par :

— une ceinture de cuir, si elle a une ceinture ;

— des bijoux d'or, vrai ou faux, ou de couleur ;

— des accessoires écaille ou marron glacé.

Vous l'habillerez par :

— une ceinture de daim ou de taffetas ;

— des accessoires blancs ;

— des perles — abondantes — et des diamants — discrets.

9) Si le noir ne vous va vraiment pas, essayez le bleu nuit, c'est-à-dire le bleu marine presque noir (plusieurs couturiers le lancent cette année) avec des accessoires blancs ou vert cru.

10) Enfin, si le soleil brille près de chez vous, si vous êtes encore hâlée, si vous n'avez pas envie de noir, n'achetez pas pour autant de la couleur, attendez que le ciel soit gris et que votre teint soit clair. Ce jour-là, c'est de noir que vous aurez envie.

Madeleine RICCY

56, rue de Rennes - LIT. 83-50

Soldes

avant transformations

ROBES - MANTEAUX - TISSUS, etc.

Pour la chasse

PORTEZ UNE CHEMISE EN JERSEY DE SARTEL-SCOTT

safino

FABRIQUE DE SOUTIEN - GORGE ET LINGERIE

LEJABY

à BELLEGARDE (Ain)

Tél. : 2-68

Bureaux et Dépôts :

9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS

ANJ : 45-33.

1. - SI VOUS SORTEZ BEAUCOUP

MAISON

Le fond du problème

● ***Des adresses et des prix pour s'attaquer aux grands nettoyages.***

LA première effervescence du retour est passée. Les valises vidées, leur contenu rangé (tant bien que mal). La maîtresse de maison a bonne conscience ; tout est « en ordre ».

L'impression est peut-être rassurante, mais elle est éphémère. Le nettoyage superficiel a en effet une fâcheuse conséquence : il met en évidence la nécessité d'un nettoyage plus approfondi. Passée à l'aspirateur, la moquette montre ses taches et le parquet, balayé, dissimule mal son teint sombre. Les livres « reclassés » laissent sur le mur et l'étagère des marques qui remettent en question la propreté du mur tout entier. Enfin, le canapé ou la petite chaise, privés de la housse, du coussin ou de la valise dissimulatrice, avouent soudain leurs cernes.

Tout cela appelle irrésistiblement l'essence, l'alcali, la paille de fer ou l'éponge. En un mot, les « grands nettoyages ».

Parmi les travaux indispensables, certains peuvent être faits avec les « moyens du bord » et sans aide. Il suffit d'un peu de courage et de temps.

D'autres, en revanche, gagnent nettement à être confiés à des spécialistes.

Pour les premiers, chaque femme a ses méthodes et évolue en terrain sûr. Pour les seconds, au contraire, beaucoup de questions se posent : quels travaux peut-on faire à domicile, quels sont ceux qu'il faut donner au-dehors ? A qui s'adresser ? Et surtout : à quelles dépenses faut-il s'attendre ?

Nous avons posé toutes ces questions aux spécialistes. Voici leurs réponses :

Les parquets

Il arrive toujours un moment où les

2. - SI VOUS SORTEZ TOT

(Dambier.)

3. - SI VOUS SORTEZ TARD

devis peut leur être demandé. Une adresse : *Grançon*, POR. 79-32.

Les vitres

Le nettoyage des vitres par les spécialistes, très couramment pratiqué à l'étranger, est encore à déconseiller en France. En effet, le simple fait de déranger une entreprise coûte très cher et elle ne se dérange généralement que pour les bâtiments administratifs comportant un nombre important de fenêtres.

La seule solution serait peut-être de réussir à grouper plusieurs locataires d'un même immeuble, afin d'amortir le déplacement du « laveur de vitres ».

Toutes les entreprises générales de nettoyage se chargent de ce travail. Elles procèdent par *abonnements*. Le nettoyage de chaque fenêtre revient très approximativement à 350 francs.

Les tapis

Il est possible de faire nettoyer à domicile :

- La moquette (400 à 450 fr. le m2 suivant la surface totale).
- Les tapis ordinaires, s'ils ne sont pas trop encrassés.

En revanche, les tapis à point noué ne peuvent être nettoyés sur place, les entreprises viennent les chercher à domicile. Elles exécutent également le nettoyage des tapis d'Orient. L'opération revient à 750 fr. environ le m2, plus l'assurance.

Des maisons spécialisées se chargent de ces différents travaux. L'une d'elles a mis au point par ailleurs un procédé « d'antimitage définitif ». Le produit imprègne les fibres et résiste à un grand nombre de nettoyages. L'antimitage définitif coûte 400 à 450 fr. le m2 pour les tapis, 500 fr. pour les savonneries. (Le même procédé peut être appliqué aux tissus d'ameublement et aux manteaux de fourrure. Prix moyen pour un manteau à poil ras : 4.500 fr. ; pour un manteau à poil long : 7.000 fr. (*Propria, 57, rue Lefort, Paris* (18e). ORN. 39-76.)

Les sièges et tissus

Tous les sièges peuvent être nettoyés à domicile. Les prix minima sont les suivants : 4.500 fr. pour un canapé deux places, 7.000 fr. pour un canapé trois places, 2.500 à 3.500 fr. pour un fauteuil et 600 fr. pour une chaise.

Les dessus de lit sont pris à domicile, mais nettoyés à l'extérieur. Il faut compter environ 2.000 fr. pour un dessus de lit de deux personnes et 1.600 fr. pour un dessus de lit simple. Pour les doubles rideaux, la formule est la même et le prix varie de 300 à 400 fr. le m2 suivant qu'il s'agit de rideaux simples, doublés ou molletonnés.

Les entreprises sont les mêmes que pour le nettoyage des tapis.

Une adresse : *Paris-Net, 18, rue Duphot*. OPE. 42-48. (Cette maison consent une remise de 5 % aux lecteurs de Madame Express.)

La literie

Il existe différentes façons de faire nettoyer un matelas.

(*Suite en page VII.*)

[...]nt une remise en
[...] dépense engagée
[...] un entretien mini-
[...] longs mois.
[...]bois, plusieurs solu-
[...]ager :

[...]E-ENCAUSTIQUAGE ».

[...] plus simple. Quand
[...]ulièrement (c'est-à-
[...]rquets ne sont pas
[...]vient à 60 ou 70 fr.
[...]as plus « graves »,
[...] à des tarifs allant
[...]e m2.

[...]E » ou « remise à
blanc » n'est
[...]s les quatre ou cinq
[...]ois complètement à
[...]ne sa teinte claire.
[...]st à conseiller plus
[...]aux personnes qui
[...]s un appartement
[...]nt à 350 fr. environ

[...]ICATION » présente
sur les
[...]édés un gros avan-
[...]se ensuite de tout
[...]t quatre ans envi-
[...]restent clairs et bril-

lants. Mais elle coûte cher : 900 fr. le m2.

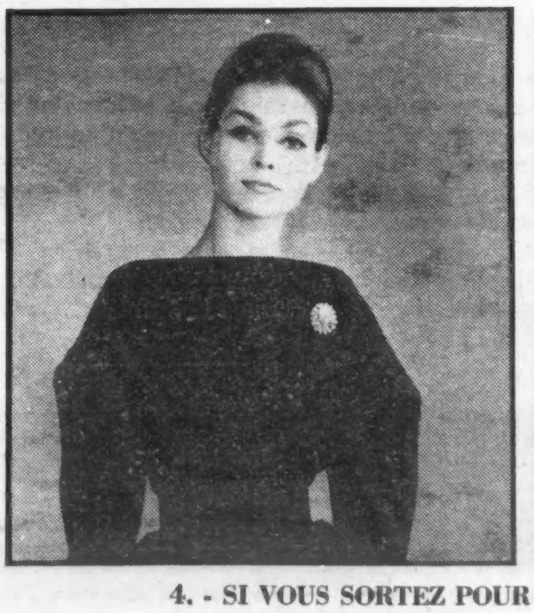
Ces trois opérations sont faites par toutes les entreprises de nettoyage. Une adresse : *Aigle Azur*, DOR. 39-72. Il suffit de téléphoner à l'une d'elles pour prendre rendez-vous. Un spécialiste est alors envoyé pour établir un devis (pour éviter les mauvaises surprises). Les travaux sont ensuite effectués très rapidement.

Les murs

Quand un mur peint n'est plus très propre, toute tentative de nettoyage localisé entraîne des catastrophes. Mieux vaut alors ne rien toucher ou procéder à un lessivage complet.

- LE « LESSIVAGE en conservation des fonds », ou lessivage d'entretien, est la meilleure formule : il revient à 120 ou 130 fr. le m2 pour la peinture laquée. Un peu moins cher pour la peinture mate. Il peut se faire soit à la lessive, soit à la pierre ponce (ce dernier procédé a un avantage : il nettoie « en profondeur » et fait disparaître les rayures laissées par le frottement des meubles).

La plupart des peintres en bâtiment acceptent de faire ces lessivages. Un



(Dambier.)

4. - SI VOUS SORTEZ POUR MONTRER VOTRE ROBE

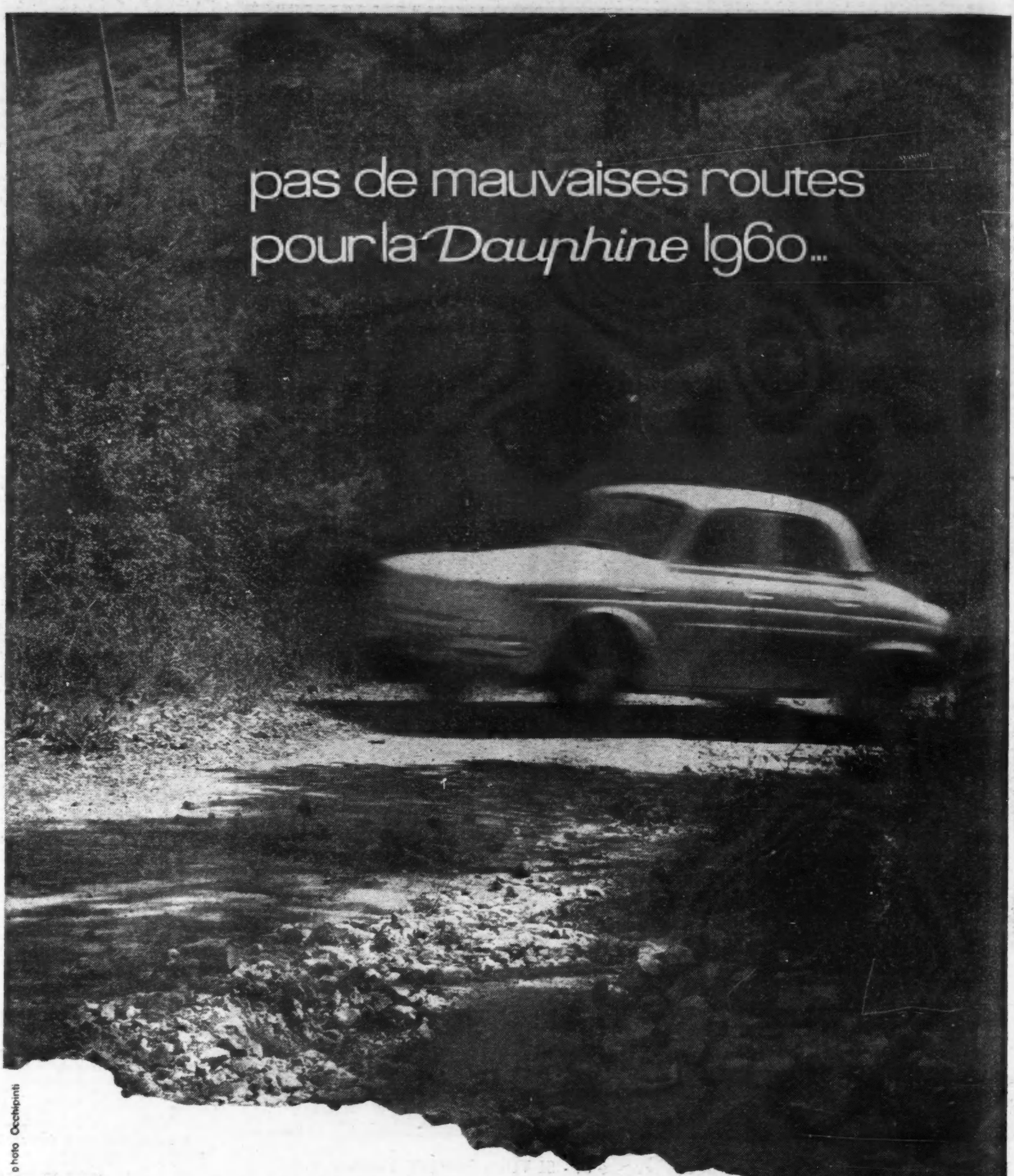
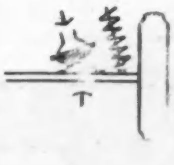


photo Occhipinti

Près de Nice, la petite route qui va de Sainte Agnès au col de la Banquette constitue un rude banc d'essai pour la suspension d'une voiture. Elle grimpe dur, elle tourne ; le sol est plein de trous et couvert de pierraille. Notre Dauphine à suspension Aérostable a brillamment franchi cette pénible épreuve, avalant en douceur toutes les inégalités de la route. Demain, vous prendrez la route (toutes les routes) en vitesse, en douceur, en sécurité, c'est-à-dire en Aérostable.



simples, increvables
et n'exigeant aucun entretien particulier
les coussins pneumatiques Aérostable
ajoutent à la sécurité de la formule
amortisseur télescopique + ressort hélicoidal
l'élasticité douillette d'un matelas d'air
à la pression atmosphérique
véritable régulateur anti-choc et anti-tangage

vous aussi, essayez-la !

Dauphine à suspension **AEROSTABLE** brevet Grégoire

RENAULT

Et pour 1960, la Dauphine vous offre une série d'améliorations de détails qui vous enchanteront.

(*Suite de la page V.*)

— On peut le démonter et procéder d'une part au cardage de la laine ou du crin (2.000 à 2.500 fr.), d'autre part au lavage de la toile (450 à 500 francs).

Les tapissiers et litiers se chargent de cette opération, certains la font en une journée.

— Quand le matelas n'a pas besoin d'une réfection totale, mais seulement d'un nettoyage, les services d'épuration le passent à la vapeur (1.000 fr. le matelas d'une personne, 1.200 fr. le matelas de deux personnes).

Les oreillers et traversins peuvent être nettoyés de la même façon (300 à 400 fr. le traversin, 300 fr. l'oreiller).

Il existe plusieurs « épurateurs » à Paris. Une adresse : *Ruby, 1-ter, rue Chanez*. JAS. 06-42.

— Enfin, les oreillers, traversins ou matelas peuvent être confiés à des teinturiers spécialisés, mais le procédé employé revient beaucoup plus cher. Il faut compter en effet 10.000 francs pour un matelas de deux personnes et 6.000 francs pour un matelas d'une personne. Une adresse : *Délachenet, 7, rue de Bassano*. KLE. 04-46.

Le dépoussiérage général

Les murs, corniches, meubles, etc., peuvent être « dépoussiérés » par des entreprises de nettoyage. Mais cette opération nécessite un déplacement d'appareils qui entraîne des frais assez importants. Elle est donc à déconseiller pour les locaux privés.

Dans tous les cas, l'entreprise de nettoyage consultée fournira des indications précises sur l'envergure des travaux nécessaires en tenant compte des problèmes particuliers à chaque appartement.

Le nettoyage par ouvriers spécialisés constitue quelquefois une mise de fonds assez importante, mais souvent indispensable et presque toujours vite amortie.

RECETTES

● CORDON BLEU

Poulet chasseur...

— 1 (ou 2) jeune poulet. — 50 gr. de beurre. — 3 cuillerées à bouche d'huile. — 3 verres de vin blanc. — 200 gr. de champignons. — 3 cuillerées de purée de tomate (1 seulement si vous vous servez d'extrait). — 1 cuillerée à café de fécule. — 4 échalotes. — Persil, sel, poivre, poivre de Cayenne.

— Préparation : 10 minutes.

— Cuisson : de 40 à 50 minutes.

Vous découpez le poulet et vous faites sauter les morceaux dans le beurre et l'huile, avec sel et poivre. Dès qu'ils ont pris couleur, vous ajoutez le vin blanc, puis les champignons hachés avec les échalotes et le persil, et la purée de tomate.

Vous laissez cuire à feu modéré et plus ou moins longtemps, selon la taille du poulet, puis vous retirez les morceaux que vous tenez au chaud. Vous délayez la fécule dans un peu d'eau ou de bouillon que vous jetez dans la sauce en tournant bien.

Vérifiez l'assaisonnement qui doit être assez relevé. Laissez quelques minutes sur le feu et versez très chaud sur le poulet.

● CORDON BLANC

...et omelette du même nom

— 5 œufs. — 1 (ou plusieurs) foie de volaille. — 3 échalotes. — 150 gr. de champignons. — 1 verre de madère. — 50 gr. de beurre. — Persil, estragon.

— Préparation : 10 minutes.

— Cuisson : environ 20 minutes.

Vous faites frire dans la poêle et dans le beurre, à petit feu, les échalotes émincées, le foie coupé en petits morceaux, les champignons, persil et l'estragon hachés. Vous versez dessus le madère et vous laissez cuire doucement.

D'autre part, vous faites une omelette (n'oubliez pas de mettre un peu d'eau dans vos œufs pour la rendre plus légère).

Versez le hachis dans la passoire et recueillez son jus dans un bol. Puis étendez-le sur l'omelette dès qu'elle sera à point. Repliez celle-ci et arrosez-la avec le jus bien chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

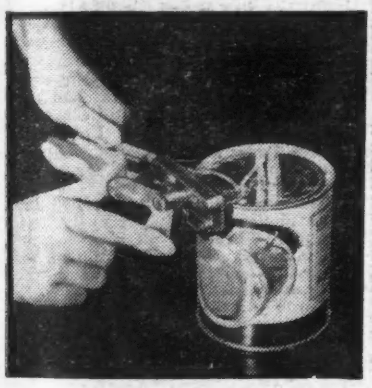
INVENTIONS

Le casse-tête des ouvre-boîtes

● *Vingt lauréats au Concours Lépine. Mais les conserveurs cherchent encore le Sésame idéal.*

DU 5 au 20 septembre, c'est la fête des petits inventeurs : le 50e Concours Lépine à la Foire européenne de Strasbourg. Là sont exposés leurs travaux et leurs rêves de l'année.

Quatre cents inventions nouvelles — farfelues, comme l'étaient le chausse-pied à distance pour obèses ou la guitare gonflable pour naufragé mélomane, triomphales comme le furent en 1909 l'hélice à pas variable ou, en 1937, le premier cœur artificiel — vont prendre leur essor, fabriquer des milliardaires et montrer à tous que le génie français, pas mort et familier de la grandeur, réside aussi dans les petites choses, comme le grille-marrons électrique, les mots croisés pour aveugles, l'extracteur de bouchons ou le mireur-calibreur portatif...



1er PRIX : A PAPILLON
Une coupe régulière.

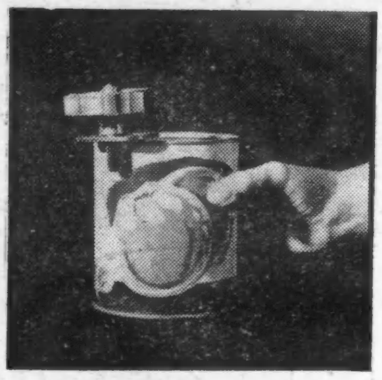
Le Sésame du XXe siècle

Mais le « clou » du Lépine 1959 est sans aucun doute le concours organisé par les Industries de la Conserve. Vingt lauréats, 500.000 fr. de prix, 250 participants, ménagères, petits rentiers, ingénieurs... lancés depuis des mois à la recherche de l'ouvre-boîtes idéal, clé de notre civilisation industrielle qui, pour les transporter et les vendre, met sous coffres-forts de fer-blanc ses haricots verts, son caviar, sa bière ou ses sauces à l'italienne...

2e PRIX : A CLAPET
Maniement sans effort.

Ce besoin d'un ouvre-boîtes idéal se fait durement sentir. Environ un milliard et demi de fois cette année, les Français ont engagé la lutte contre une boîte de conserves ! Ils ont brandi le Sésame magique, vendu par un camelot au bagout si persuasif que les boîtes bâillaient déjà à l'entendre. Comment l'imiter ? Un milliard et demi de fois, cette année, les Français l'ont cherché : la manivelle a débrayé, le poinçon s'est affaissé sous leurs efforts, le couvercle a ondulé, les aspérités du métal ont égratigné, blessé, obstrué, interdit de sortir entière la sardine ou intact le pâté. Le bœuf en daube est devenu bouillie, les fruits en sauce confiture...

3e PRIX : A ÉCROU
Avec masselotte.



4e PRIX : EN HAMEÇON
Le couvercle ne remonte pas.

5e PRIX : A CHAINETTE
Pour desserrer les bocaux.

La vente des conserves augmente... « Il nous faut l'ouvre-boîtes idéal », ont décidé les conserveurs. « Appelons-en aux petits inventeurs ! »

Voici les gagnants, pour la première fois photographiés.

En vérité, si l'ouvre-boîtes traditionnel a été amélioré, aucune révolution majeure n'est perceptible. L'ouvre-boîtes idéal reste à mettre au point. La fortune vous attend si, profitant des longues soirées du prochain hiver, vous réalisez le prototype de l'instrument parfait qui manque encore au XXe siècle...

La fiche de l'ouvre-boîtes idéal

L'instrument parfait doit être :

● UNIVERSEL : convenant à toutes les formes de boîtes, perforant les jus de fruits, ouvrant les boîtes à sardines, décapsulant les bouteilles.

● MANIABLE : il doit être accessible aux non-polytechniciens, demeurer sur la boîte du début à la fin de l'opération, être d'un entraînement approprié à tous les systèmes musculaires (de l'hercule à la femme-fleur !).

● SA COUPE : doit être nette, sans bavure, propre et correcte, ne déformant pas le couvercle qui appuie alors sur le contenu de la boîte, ne doit pas produire de la limaille d'acier ou d'étain, mauvaise au goût comme pour la santé, doit être régulière pour la sortie du contenu, doit être sans danger, d'où l'abandon du « système à couteau qui monte », transformant le couvercle en barbelé.

(Charpentier)

6e PRIX : A COUTEAU
Maniement à distance.

● SA LONGÉVITÉ : instrument de cuisine, bon marché, il ne doit pas rouiller, ni s'encrasser, ni surtout posséder des points faibles comme un ressort.

● SON ACCESSIBILITÉ : doit permettre un nettoyage aisé.

● SON USAGE : ne doit pas être interdit aux gauchers !

Vous qui désirez conserver le souvenir du lumineux visage que vous avez en ce moment, après vos vacances au soleil...

Adressez-vous au spécialiste du portrait d'art

STUDIO TRONCHET
5, rue Tronchet
ANJ. 42-07

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of taxe

MARIE-MARTINE
8, rue de Sèvres - BAB. 18-44
Collection Automne-Hiver

Au-dessus d'AIX-LES-BAINS
à PUGNY-CHATENOD
LA CHATAIGNERAIE
Ecole secondaire de Jeunes Filles
Enseignement du 1er cycle
Inscriptions pour la rentrée de septembre

A voir, écouter, lire, savoir...

● télévision

Jeudi 10 septembre, à 20 h 35 : « Tic-Tac-Dou », nouvelle version de « Télé-Match », émission de Pierre Bellemare, réalisée par Alexandre Tarta.

Vendredi 11 septembre, à 20 h 35 : « Le Théâtre de la Cité à Villeurbanne », reportage en direct sur la Compagnie Roger Planchon, réalisé par Claude Dagues.

Samedi 12 septembre, à 22 h 05 : Alfred Hitchcock présente « A cheval ».

Dimanche 13 septembre, à 20 h 50 : « Isabelle et le Pélican », pièce de Marcel Franck, adaptée par Jacques Chabannes, avec Gisèle Casadesus, Evelyne Gabrielli, Robert Murzeau, Léo Campion, etc.

Dimanche 13 septembre, à 22 h 20 : « Le Cabinet de l'amateur » : « Seurat, les dimanches parisiens », l'œuvre du peintre et ses principales sources d'inspiration. Musique d'accompagnement d'Erik Satie. Réalisation : Jean-Marie Drot.

Lundi 14 septembre, à 20 h 35 : « Show Claude Bessy-Gene Kelly », Claude Bessy présentera elle-même aux téléspectateurs français la grande émission télévisée de Gene Kelly à laquelle elle participa aux Etats-Unis.

Mercredi 16 septembre, à 21 h 10 : « L'envers du décor », l'actualité théâtrale parisienne présentée par Paul-Louis Mignon, Max Favalelli et Lise Elina. Réalisateur : François Gir.

● occasions

Je propose

— Une armoire lingère Régence, 220 × 130, 44 cm de profondeur, deux fauteuils « confortable » recouverts velours beige, excellent état, un canapé Restauration trois places, bois clair, à recouvrir. Tél. entre 16 h. et 19 h. BAL. 51-17.

● salon

Le 21e Salon de la Radio et de la Télévision s'est ouvert ce jeudi 10, à 10 heures du matin, dans le « hall monumental » du Parc des Expositions à la Porte de Versailles. Jusqu'au 21 septembre, 150 exposants présenteront leurs réalisations dans des stands qui occupent une surface de 3.000 m2. Aucune révolution technique cette année, mais :

— La gamme complète des téléviseurs — du plus grand au plus petit (portatif) — (372.000 téléviseurs ont été fabriqués en France en 1958).

— Tous les « radiorécepteurs » — avec modulation de fréquence, à transistors, etc. — (1.522.000 radiorécepteurs fabriqués en 1958, dont 355.000 postes portatifs et 110.000 postes auto).

— Les électrophones, chaînes de haute fidélité et de stéréophonie.

— Les magnétophones et dictaphones.

Et surtout des attractions :

— Musée de la radio.

— Stand de la télécommande avec des petits bateaux téléguidés évoluant sur un bassin de 9 m de côté ainsi que des voitures, réductions au 1/10 de véhicules normaux, manœuvrant autour de ce bassin.

— Interviews téévisées (du public), forme perfectionnée de « télé-miroir ». Le « cobaye » est interviewé et peut se voir parler sur le récepteur de contrôle. Quatre studios consacrés aux spectacles publics : studio de télévision (850 places), auditorium (600 places), studio de radio, auditorium de stéréophonie et de modulation de fréquence.

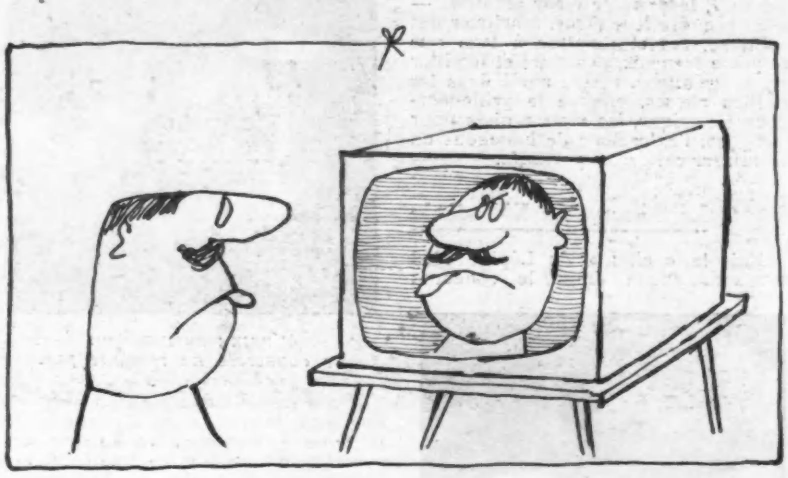
— Enregistrements quotidiens et publics de grandes émissions de radio et de télévision. Des vedettes de variétés (Guy Béart, Georges Ulmer, Joséphine Baker, etc.), des concerts de jazz, du catch, du théâtre (le premier acte de la pièce de Michel de Saint-Pierre et Pierre de Calan : « Les Ecrivains » et le premier acte du « Mariage de Figaro » par les comédiens-français) et des concerts classiques avec l'Orchestre Radio-Symphonique, l'Orchestre Radio-Lyrique et la maîtrise de la R.T.F.

— Pour la première fois, le Salon de la Radio et de la Télévision est jumelé avec « La Semaine du Cuir » qui se déroule également Porte de Versailles. Le billet d'entrée du Salon donne droit aux deux visites.

— *Prix des entrées* : 150 fr. jusqu'à 14 heures et 250 fr. de 14 heures à 20 heures. Les portes sont fermées à partir de 19 heures. Demi-tarif pour les enfants de moins de 16 ans (accompagnés par leurs parents).

— Gratuité pour les étudiants... et pour les étrangers sur simple présentation de leur passeport...

● siné-sélection



● cinéma

Les Liaisons dangereuses : de l'agréable camelote.. un bon Vardim du reste (*voir la critique de Bernard Frank p.* 31). (*Marivaux, Colisée.*)

La Nuit des espions : une étrange nuit entre deux espions, Elle et Lui. Un film de Robert Hossein. Insatisfaisant, mais non sans intérêt. (*Madeleine, Mercury.*)

Les yeux du témoin : ceux d'une petite fille de onze ans, Hayley Mills, comédienne-née qui n'est pas encore une cabotine. (*Biarritz.*)

Julie la Rousse : un petit rien, agréable grâce à Daniel Gélin et Pascale Petit. (*Impérial, Royal-Haussmann.*)

Yang Kwei Fei : un des derniers films de Mizoguchi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : Nuit et Brouillard, un implacable témoignage d'Alain Resnais. (*Studio de l'Etoile.*)

Hiroshima, mon amour : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V.*)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

Les 400 Coups : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Raimu.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde racontée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Sèvres-Ciné, Champerret, Chézy.*)

Les tricheurs : surboums et Jaguar: Carné décrit le mal du siècle. (*Hollywood.*)

Les Fraises sauvages : l'histoire d'une solitude ; du pur Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Plaza.*)

Moi un Noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des Noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Ciné Panthéon.*)

Le beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Boul'Mich'.*)

Le Septième Sceau : pourquoi sommes-nous sur terre ? Qu'est-ce que la vie et la mort ? A ces éternelles questions, Ingmar Bergman tente de répondre par la bouche d'un chevalier du moyen âge. (*Studio République.*)

Mort d'un cycliste : le meilleur film de Bardem. L'Espagne contemporaine à travers une histoire d'amour. (*Champollion.*)

Les Rendez-Vous du diable : dans le cratère des volcans comme si vous y étiez. (*Picardy, Monge, Danton, Palace.*)

Ivan le Terrible : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*Agriculteurs.*)

Sept ans de réflexion : Marilyn chérie. (*Les Reflets.*)

De l'or en barres - Tueurs de dames : Alec Guinness et humour anglais. (*Celtic, Studio 43.*)

Drole de drame : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Globe.*)

Les Inconnus dans la maison : les débuts de Clouzot. (*Lux.*)

Pépé le Moko : le premier triomphe de Jean Gabin dans sa période « dur ». (*Texas.*)

● échanges de lycées

Les futurs lycéens affectés à un établissement trop éloigné de leur domicile n'ont plus que quelques jours pour essayer de « permuter ».

Voici une nouvelle liste de candidats « échangistes ». Elle fait suite à celle que Madame Express a publiée précédemment pour essayer de dépanner les parents embarrassés.

∴

Mlle Malapert, 51, rue du Rocher, Car. 39-60, affectée en 6e classique (allemand) à l'annexe du lycée Jules-Ferry, rue de la Jonquière. Lycée désiré : lycée Racine, 20, rue du Rocher, ou collège Octave-Gréart.

Mlle Nivoix, 112, bd Malesherbes, Wag. 44-47, affectée en 6e classique (anglais) au lycée Jules-Ferry, annexe de la rue de la Jonquière. Lycée désiré : Racine ou collège Octave-Gréart.

Mlle Flis, 44, avenue des Ternes, affectée en 6e classique au lycée Honoré-de-Balzac, 2, avenue de la Porte de Clichy. Lycée désiré : La Folie St-James, 34, avenue de Madrid, à Neuilly, ou Jules-Ferry, 77, bd de Clichy.

Mlle Gies, 53, rue La Fayette, affectée en 6e classique (anglais) à l'annexe du lycée Jules-Ferry, rue de la Jonquière. Lycée désiré : Lamartine, 121, rue du Faubourg-Poissonnière.

Mlle Weill, 6 *bis*, rue Bachaumont, Lou. 13-16, affectée en 6e classique (anglais), annexe du lycée Lamartine, quai de Valmy. Lycée désiré : Racine, 20, rue du Rocher, ou Lamartine, 121, rue du Faubourg-Poissonnière.

Mlle Ribas, 4, rue Lecomte-de-Nouy, affectée en 6e moderne à l'annexe du lycée Claude-Bernard, rue Gustave-Delory, à Boulogne-sur-Seine. Lycée désiré : Jean-de-La-Fontaine, 1, place de la Porte Molitor.

M. Delfau, 80, rue Laugier, Eto. 01-02, affecté en 6e classique (allemand) au lycée Carnot, 145, bd Malesherbes. Lycée désiré : Montaigne, 17, rue Auguste-Comte.

Mlle Laborde, 41, rue de Bercy, Dor. 96-65, affectée en 5e moderne (anglais) à l'annexe du lycée Jean-Baptiste-Say, 19, avenue Vincent-d'Indy. Lycée désiré : Paul-Bert, 7, rue Huyghens ou Claude-Monet, 1, rue du Docteur-Magnan.

M. Garnung, 5, place Falret, à Vanves, affecté en 6e classique au lycée Claude-Bernard, 1, avenue du Parc-des-Princes. Lycée désiré : Michelet à Issy-les-Moulineaux.

M. Colombes, 231, rue St-Honoré, affecté en 2e moderne (anglais-sciences) au lycée Janson-de-Sailly, 106, rue de la Pompe. Lycée désiré : Louis-le-Grand, 123, rue St-Jacques.

Mlle Blanc, 71, rue Lepic, affectée en 6e classique (anglais) au lycée Edgar-Quinet, 63, rue des Martyrs. Lycée désiré : Jules-Ferry, 77, bd de Clichy.

Mlle Cabat, 4, Cité Martignac (111, rue de Grenelle), affectée en 6e classique (anglais) au lycée Camille-Sée, 11, rue L.-Lhermite. Lycée désiré : Victor-Duruy, 22, boulevard des Invalides.

Mlle Laurenty, 21, place Dauphine, Med. 03-54, affectée en 6e classique (anglais) au lycée H.-de-Balzac, 2, avenue de la Porte de Clichy. Lycée désiré : La Folie St-James, 34, avenue de Madrid, à Neuilly, ou La Fontaine, 1, place de la Porte-Molitor.

M. Guy Namuroy, 133, avenue de Neuilly, à Neuilly, affecté en 6e moderne (anglais) au lycée Carnot, 145, bd Malesherbes. Lycée désiré : Pasteur, 21, bd Inkermann, à Neuilly.

M. Lorthois, 1, rue Mignet, affecté en 6e classique (allemand) au lycée Carnot, 145, bd Malesherbes. Lycée désiré : Montaigne, 17, rue Auguste-Comte.

Mlle Kahn, 21, rue du Louvre, Gen. 98-42, affectée en 6e classique (allemand) au lycée Lamartine, annexe Valmy, rue de Valmy. Lycée désiré : Victor-Hugo, 27, rue de Sévigné, ou Lamartine, faubourg Poissonnière.

● expositions

A voir en septembre

Soutine : première exposition donnant une idée d'ensemble du génie d'un peintre désormais classique. (Galerie Charpentier, 76, fg Saint-Honoré, de 10 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures, sauf dimanche matin et lundi, jusqu'au 15 septembre.)

Jacques Villon : 200 gravures du doyen des peintres contemporains. (Bibliothèque Nationale, Galerie Mansard, 58, rue de Richelieu, tous les jours de 10 heures à 17 heures, jusqu'au 20 septembre.)

Chagall : tout l'œuvre du prestigieux imagier du rêve. (Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, jusqu'au 30 septembre.)

Monet : l'éblouissante vision du « Père Monet » dont se réclament les « jeunes turcs » d'aujourd'hui. (Galerie Durand Ruel, 87, avenue de Friedland, de 10 heures à 18 heures. Sauf samedi et dimanche, jusqu'au 30 septembre.)

Collections belges : quelques-uns des chefs-d'œuvre de la peinture française contemporaine achetés par des collectionneurs belges et qu'on a rarement l'occasion de voir. (Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, jusqu'au 18 octobre.)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Nicole Béhar, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Gérard Lauzun, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS

L'ÉCLUSE
Le Cabaret où vont les lecteurs de L'EXPRESS
OUVRE SES VANNES le 15 septembre
15, quai des Grands-Augustins (pl. St-Michel)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
JACQUES VILLON
PEINTRE-GRAVEUR
58 RUE RICHELIEU

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition
CENT TABLEAUX DE SOUTINE

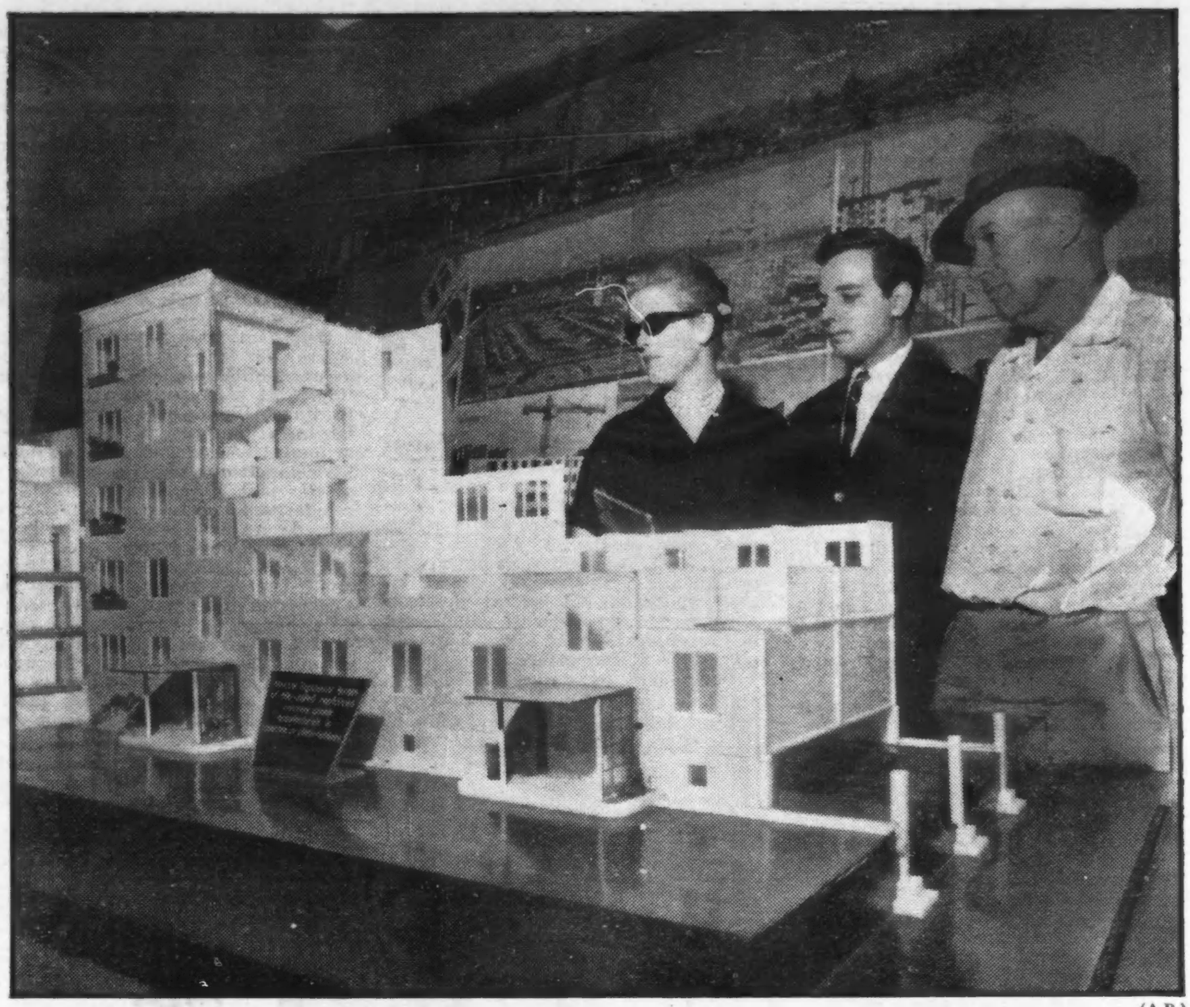
DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland
MONET
Dimanches matin exceptés
Jusqu'au 30 septembre

ÉTATS-UNIS

Le nouveau climat américain

● ***L'Amérique qui rentre de vacances, et que va découvrir M. Krouchtchev, est un pays conservateur en politique, assoiffé de progrès technique, confiant dans sa puissance et qui veut faire des années 60 les plus belles de son histoire.***

(De notre correspondant permanent Sydney G. Cooper.)



A L'EXPOSITION RUSSE DE NEW YORK (1)
Un extraordinaire phénomène d'identification à Ike.
(A.P.)

PENDANT le long week-end (lundi compris) du Labor Day, les grandes villes américaines se sont vidées pour la dernière fois de l'année. Par millions, les citadins se sont rués vers les plages, les lacs, les montagnes, pour goûter une fois encore l'insouciante euphorie des vacances à laquelle la reprise du travail va les arracher pour onze mois.

Lundi soir, le pays tout entier était agité par les convulsions du grand retour. Des millions d'automobiles filaient sur les grandes routes et s'engouffraient dans les banlieues où des embouteillages monstres ramenaient leurs passagers, suant et jurant, à la dure réalité. Le ciel était déchiré par le sifflement des long-courriers à réaction qui ramenaient les vacanciers d'une côte à l'autre. Les trains eux-mêmes — qui deviendront bientôt un moyen de transport périmé, s'il faut en croire les gémissements des compagnies ferroviaires — étaient bourrés de voyageurs dont beaucoup ne monteraient plus dans un wagon avant un an.

La saison de l'oubli

Pour toute une nation riche, puissante, avide de paix, lasse des crises, tournée vers un avenir dont elle attend l'âge d'or, la saison de l'oubli était terminée. Sans doute l'été a-t-il été marqué par des événements importants dont le dégel de la guerre froide n'est pas le moindre. Mais l'opinion américaine n'a jamais pris une claire conscience de ce qui se passait et n'a ouvert aucun débat sur les initiatives de ses hommes d'Etat.

Lorsque M. Krouchtchev atterrira à Washington la semaine prochaine, il trouvera une nation qui se réveille à peine. Mais avec les premières fraîcheurs de l'automne, on peut prévoir une reprise des discussions et la rupture du silence prudent qui a accueilli l'annonce de la visite du Président du Conseil soviétique.

Cette placidité étrange ne s'explique pas seulement par l'effrayante chaleur du mois d'août. Il semble aussi que le pays s'en remette plus totalement que jamais au Président Eisenhower du soin de guider son destin, décidé à le laisser faire sans jamais protester contre ses initiatives. Actuellement, Ike n'est pas seulement au sommet de sa popularité, mais au sommet de son pouvoir, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur. Sa tournée européenne, « cette expédition joyeuse, populaire, bruyante, triomphale, grandiloquente, nostalgique et infiniment humaine », comme l'a décrite l' « Observer » de Londres, est considérée ici comme un événement d'une grande importance psychologique.

La presse américaine a souligné avec un plaisir particulier que la visite du Président avait fait taire tous les Européens qui le décrivaient depuis des mois comme un homme faible, inefficace, plus intéressé par le golf que par la politique. L'Europe a enfin vu le Président comme le voient la plupart des Américains : rayonnant d'une bonne volonté illimitée, animé d'une grande énergie naturelle et profondément soucieux d'assurer la paix du monde. C'est comme cela, après tout, que se voient les Américains eux-mêmes.

Un flair très sûr

Le « Wall Street Journal » pouvait donc conclure ainsi son éditorial :

« En bref, nous estimons que le prétendu déclin du prestige américain au cours des dernières années a été considérablement exagéré. Ce déclin apparent a été en grande partie le résultat des tensions inhérentes à toute coalition formée en temps de paix. Le voyage de M. Eisenhower a certainement démontré de façon éclatante l'estime dans laquelle lui-même et son pays sont tenus en Europe. Il a également démontré — particulièrement aux yeux des Russes — que derrière les tensions qui agitent l'O.T.A.N., il y a toujours l'unité essentielle de l'opposition au communisme. »

Il ne fait aucun doute qu'il existe un phénomène d'identification extraordinaire entre Ike et les citoyens qui l'ont élu — et qui continuent à le préférer à tout autre s'il faut en croire les sondages d'opinion. Certains objecteront que cette sorte d'identification ne remplace pas une véritable autorité, mais il est certain que M. Eisenhower a un flair très sûr pour les mouvements de l'opinion publique, peut-être tout simplement parce qu'il réagit de la même façon qu'elle. C'est là sa force.

Lorsque le 86ᵉ Congrès s'est réuni en janvier dernier, les Démocrates étaient persuadés qu'ils contrôleraient sans difficulté la législature, tant leur majorité était nette. Le souvenir de la récession économique (que le Président n'avait pratiquement rien fait pour enrayer) était encore vivace. D'autre part, la loi interdit à Ike de se présenter une troisième fois à la présidence, ce qui ne pouvait qu'affaiblir une autorité qu'il n'avait jamais choisi d'exercer pleinement.

Le dernier mot

Aujourd'hui, pourtant, à quelques jours de la mise en vacances du Congrès (l'une des raisons de cette clôture précipitée étant que les congressistes veulent éviter à M. Krouchtchev la tentation de prendre la parole à leur tribune), il apparaît que c'est Ike qui a toujours eu le dernier mot depuis le début de l'année. Les Démocrates n'ont presque jamais engagé la bataille — à la grande déception de leurs représentants les plus libéraux — et chaque fois qu'ils l'ont fait, le Président a opposé avec succès son veto à leurs projets de loi.

Ce qui s'est passé la semaine dernière en est un exemple. Comme le savent tous ceux qui l'ont entendu parler, le Président est un farouche partisan de la réduction des dépenses de l'Etat. Il est si bien parvenu à faire partager ce point de vue au public que les Démocrates eux-mêmes ont tout fait pour éviter d'être qualifiés de « dépensiers », comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse. « *Aucun homme politique de quelque importance,* a noté un observateur, *n'a osé prendre le risque d'expliquer au Congrès ou aux électeurs que l'utilisation des fonds gouvernementaux ne constituait pas nécessairement un complot contre les intérêts du pays.* »

L'influence du Président est telle qu'il ne s'est pas trouvé suffisamment de voix la semaine dernière, à la Chambre des Représentants, pour faire échec au veto qu'il avait opposé à un projet de déblocage de 1,2 milliard de dollars (600 milliards de francs) pour des travaux publics. Un seul autre président avait osé, avant lui, mettre son veto à un projet de ce genre, et il avait été battu, les programmes de travaux publics bénéficiant toujours directement aux électeurs de très nombreuses circonscriptions.

Quelques jours plus tard, le Sénat tenta de passer outre à un autre veto présidentiel sur un programme de construction de logements de 1 mil-

→

(1) Devant la maquette d'une « maison résidentielle de Moscou ».

RENTRÉE DES CLASSES

Après les résultats des examens

PROBLEMES

● d'Orientation scolaire
● d'Orientation professionnelle

CONSULTEZ LE

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi - PARIS (6ᵉ)
BAB. 06-41 et EUR. 89-49

EXCLUSIF

Conversation avec KROUTCHEV
et visite en U.R.S.S.
par ANEURIN BEVAN

Dans le prochain numéro de « L'Express »

liard de dollars, dont M. Eisenhower pensait « qu'il allait trop loin ». Là encore, malgré la forte majorité démocrate, il manqua cinq voix.

Une ambiance conservatrice

En revanche, un autre projet de loi d'une bien plus grande importance — économiquement, politiquement et socialement — fut adopté la semaine dernière après que le Président se fut prononcé ouvertement en sa faveur. Il s'agissait de la première modification importante de la législation syndicale effectuée depuis douze ans et elle reflétait l'écœurement du public devant les révélations apportées depuis quelques années par une commission d'enquête du Sénat sur la corruption et le gangstérisme qui sévissent dans certains syndicats. La nouvelle législation vise à réformer les mœurs syndicales en diminuant les pouvoirs des dirigeants et en interdisant le « boycott secondaire » (1). Il est douteux que cette loi se révèle efficace contre les syndicats les plus puissants (comme celui des camionneurs dirigé par Jimmy Hoffa), mais elle est le signe d'un nouvel alignement des forces sociales, une riposte législative à l'intransigeance économique qui empêche la conclusion d'un accord dans l'industrie sidérurgique, paralysée par la grève depuis huit semaines.

Comme l'indique le résultat de ces batailles législatives, une ambiance conservatrice s'est installée dans le pays et le Président Eisenhower en est l'incarnation. Comme la plupart des Américains, il est convaincu que le génie particulier de l'Amérique est de pouvoir se renouveler elle-même et de pouvoir le faire sans violence si seulement on la laisse en paix. Et comme la plupart des Américains, il pense que les vertus et la vigueur de l'Amérique se manifestent d'elles-mêmes à tous ceux qui veulent bien ouvrir les yeux.

La main du Démon

C'est ce qui explique en partie l'invitation faite à M. Krouchtchev, invitation qui a été acceptée par la nation avec une étonnante docilité. Sans doute certains groupes religieux la critiquent-ils violemment. Dans un geste inattendu, le cardinal Spellman a demandé aux 1.500.000 catholiques de l'archidiocèse de New York de participer à une prière d'une heure « pour notre pays bien-aimé » à la veille de l'arrivée de M. Krouchtchev.

D'autres ecclésiastiques catholiques ont exprimé plus ouvertement encore leur condamnation de l'initiative présidentielle.

Les organisations de réfugiés et différents groupes nationaux dont les pays d'origine sont tombés sous la domination soviétique alimentent également la campagne d'opposition. On trouve à leurs côtés, enfin, un certain nombre d'anti-communistes obstinément convaincus que le système soviétique reste une création diabolique et qu'en invitant M. Krouchtchev à Washington, le Président Eisenhower accepte de serrer la main du Démon.

Dans l'ensemble, pourtant, les adversaires de la visite ne constituent qu'une petite minorité de la population. Cela n'est pas surprenant et le Président Eisenhower comprend certainement pourquoi. Il faut une extraordinaire énergie morale pour maintenir longtemps une foi militante — qu'elle soit religieuse, politique ou intellectuelle. Il est plus facile, en fait, de ne maintenir qu'une importante force militaire.

Avec la mort de John Foster Dulles, une certaine intransigeance terrible a disparu des cercles gouvernementaux. Un an et demi plus tôt, déjà, le lancement du Spoutnik I avait ébranlé l'armature rigide des sentiments populaires à l'égard de la Russie. Sans doute le Spoutnik I a-t-il déclenché une vague de panique dans le pays, mais il a aussi humanisé l'Etat soviétique aux yeux de beaucoup d'Américains. Après tout, il s'agissait d'une réalisation technique, beaucoup plus directement compréhensible qu'un système politique. Dans la mesure même où elle effrayait l'Amérique, elle lui rendait la Russie plus proche en en faisant une réalité qui pouvait se comprendre en termes américains.

Une idée rassurante

L'évolution des relations américano-soviétiques au niveau de l'opinion publique n'a fait que renforcer ce point de vue. Chaque touriste qui se rend en Russie, chaque troupe folklorique qui vient se produire aux Etats-Unis, chaque visiteur de l'exposition soviétique de New York, chaque savant qui part pour Moscou contribue à humaniser les relations entre les deux pays. Et l'échange de visites entre MM. Krouchtchev et Eisenhower n'est que le couronnement de ce processus.

Le plus important n'est pas que cet échange ait lieu, mais qu'il soit accueilli par tant d'Américains avec un réel soulagement. Il y a quelques années, la presse était pleine d'articles démontrant le caractère inique du régime soviétique et analysant les différences fondamentales entre un Etat totalitaire et une démocratie. Aujourd'hui, le débat se place sur un terrain plus conventionnel. L'accent est mis sur le familier, non sur l'étrange ; sur les similitudes de comportement politique, non sur les différences radicales ; sur l'aspect évolutif et non révolutionnaire des choses. Et il faudrait un grand effort pour déshumaniser les Russes une nouvelle fois.

On peut voir un corollaire de ce changement d'attitude dans le sentiment populaire selon lequel les Russes deviendraient eux-mêmes un peu conservateurs. On trouve cette idée derrière de nombreux débats actuels et elle est certainement rassurante pour les Américains. Personne, bien sûr, ne la formule explicitement, mais elle est la conclusion logique de beaucoup des analyses qui sont faites aujourd'hui. Dans tout cela, la structure politique de l'Union soviétique retient de moins en moins l'attention.

Les années 60

Peut-être l'opinion est-elle si convaincue des défauts du régime communiste qu'elle n'a plus besoin de les évoquer ? Je crois plutôt qu'il est plus facile aux Américains de parler des systèmes d'éducation, des dernières fusées et du problème de la formation des élites techniques, toutes choses qui leur sont familières. Il n'y a plus que des événements comme « l'invasion » du Laos qui puissent leur faire retrouver le vocabulaire anti-communiste d'autrefois.

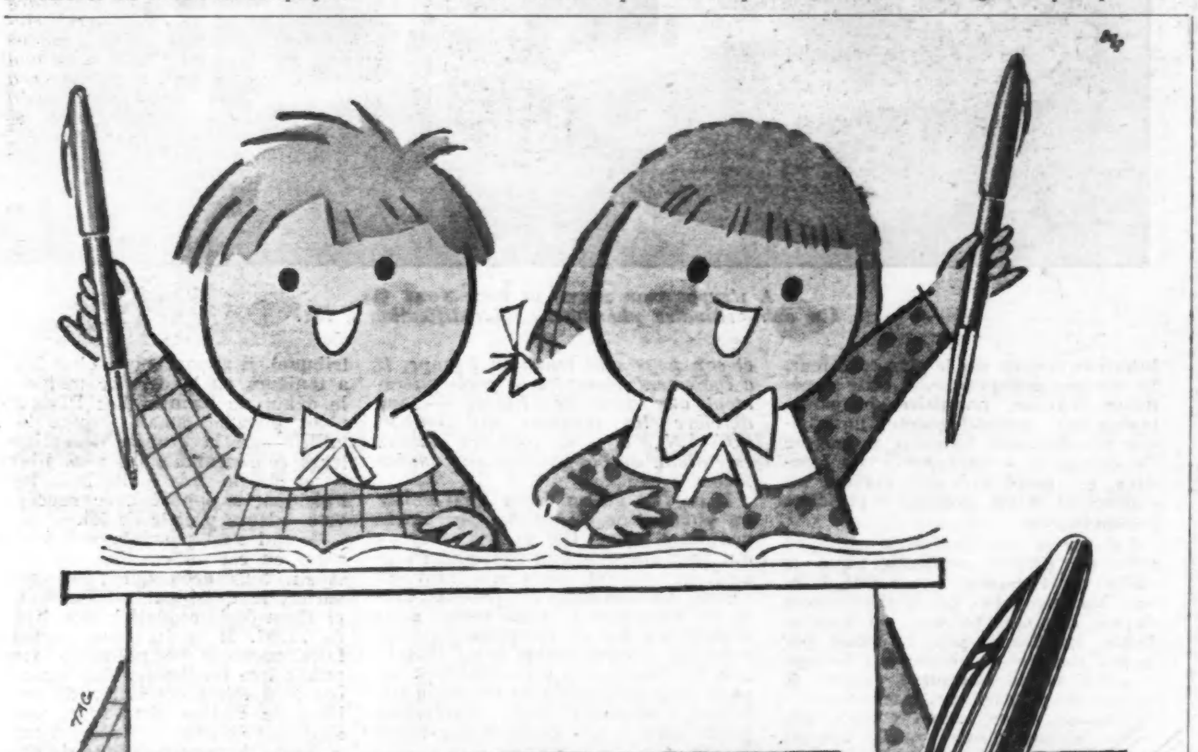
Tous ces signes témoignent d'un changement profond de l'attitude américaine à l'égard de l'U.R.S.S. au cours des dernières années, et il serait surprenant qu'une évolution de ce genre ne se soit pas également produite chez beaucoup de Soviétiques. Le problème reste de savoir si ces transformations psychologiques auront des conséquences sur l'évolution de la guerre froide, et plus particulièrement sur le déroulement des entretiens que M. Krouchtchev aura au cours de sa visite des Etats-Unis.

Le point de vue le plus pessimiste a été exposé par un diplomate de Washington : « Ils ne négocieront pas, bien sûr. Krouchtchev définira sa position, Ike définira la nôtre et ils recommenceront inlassablement. » Peut-être en sera-t-il ainsi. Une chose est certaine, cependant, c'est que l'Amérique est lasse des crises aiguës qui ont empoisonné ces dix dernières années. La décennie qui approche de son terme a été définie par les agents publicitaires et les magazines à grand tirage comme « les fabuleuses années 50 ». Mais beaucoup pensent que la guerre froide a empêché la nation de cueillir tous les fruits de cette période prospère.

Les dix prochaines années ont déjà été nommées : ce seront les « sensationnelles années scientifiques », au cours desquelles le génie technologique de la nation s'épanouira pleinement, permettant de résoudre les innombrables problèmes partiels, délimités, compréhensibles pour l'esprit, dont la multiplicité aura remplacé dans les préoccupations des hommes l'obsession unique et paralysante de la guerre froide. Le but d'Ike, de la nation, c'est de faire en sorte que les Américains puissent jouir en paix des années 60.

SYDNEY G. COOPER.

(1) Pressions exercées sur les fournisseurs et les clients de l'employeur.



LAOS

Une campagne publicitaire

● ***Une crise internationale a soudain éclaté à propos du Laos. Puis elle s'est calmée. Que s'est-il passé et que traduit cette fièvre?***

LUNDI soir, convoqué d'urgence pour examiner la plainte du gouvernement laotien contre une « agression caractérisée du Nord-Vietnam », le Conseil de Sécurité adoptait, par dix voix contre une (celle de l'U.R.S.S.), une motion américaine demandant l'envoi d'une commission d'enquête de l'O.N.U. à la frontière laotienne.

Pendant une semaine, des informations de plus en plus alarmistes étaient arrivées de Vientiane. Les groupes de guérilleros Pathet Lao qui avaient déclenché les hostilités dans la zone frontière au nord de Sam Neua, s'étaient transformés en deux puissantes colonnes qui descendaient vers la ville et s'apprêtaient à l'investir. Des unités vietminh participaient à l'offensive, soutenues par des tirs d'artillerie effectués depuis l'autre côté de la frontière.

Tandis que des renforts étaient envoyés par avion à Sam Neua (dont la chute était annoncée comme imminente), l'état d'urgence était proclamé à Vientiane et le gouvernement laotien réclamait à l'O.N.U. l'envoi immédiat d'une force internationale.

Le destin de l'Asie

De Sam Neua, Joseph Alsop écrivait au « New York Herald Tribune » : « *La tragédie de Dien-Bien-Phu menace de se reproduire dans cette ville à une plus petite échelle, mais avec des conséquences beaucoup plus terribles. Le destin de l'Asie du Sud-Est dépend peut-être de celui de Sam Neua.* »

A l'exception de Joseph Alsop, cependant, les envoyés spéciaux de la presse mondiale qui affluaient au Laos ne trouvaient trace nulle part de l'offensive rebelle. Cherchant des preuves de l'intervention des troupes du Nord-Vietnam, ils apprenaient que « *certains résidents avaient reconnu parmi les rebelles des soldats qu'ils avaient connus pendant la guerre d'Indochine* ».

A Sam Neua même, le calme était complet. Les deux colonnes ennemies que les dépêches avaient annoncées « *aux portes de la ville* » avaient disparu et, jusqu'à 30 kilomètres alentour, les villageois affirmaient n'avoir jamais vu un rebelle ni entendu un coup de feu. Le général Makha, chef de la place, admettait que les forces rebelles n'étaient évaluées qu'à 3.000 hommes environ et que les accrochages n'avaient fait qu'une dizaine de blessés dans les rangs de l'armée royale.

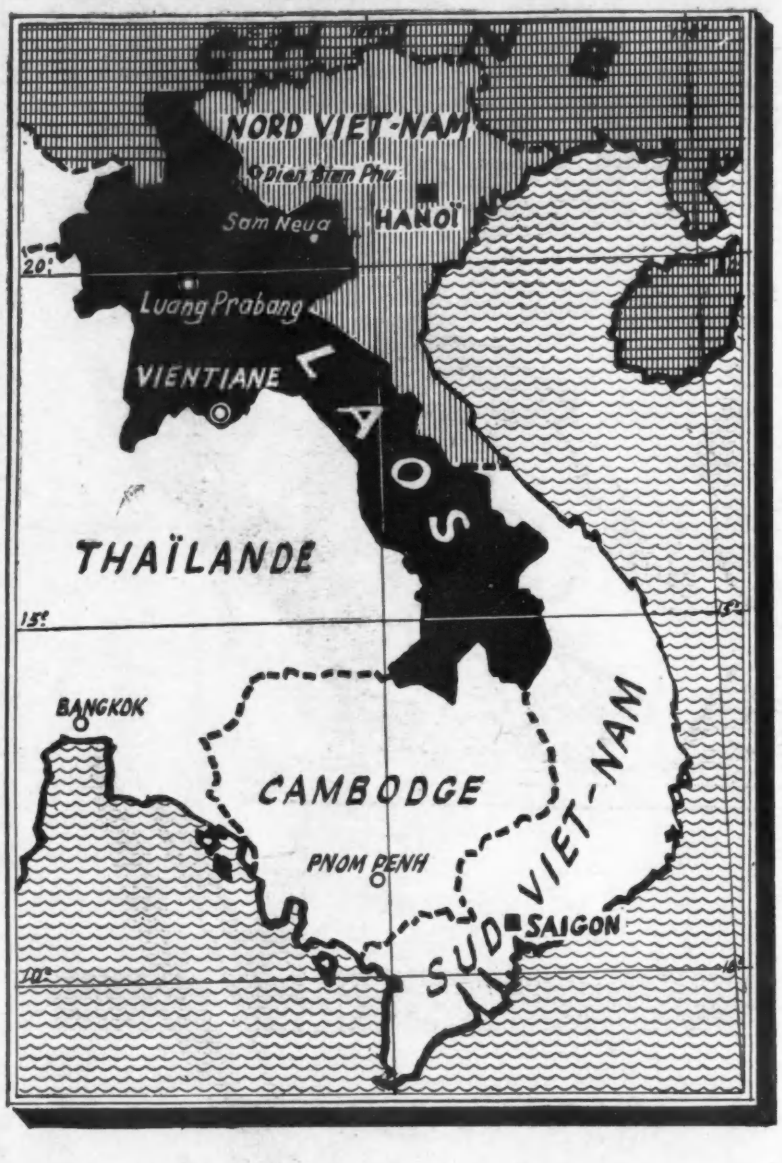
Mardi matin, quelques heures après le vote de l'O.N.U., le gouvernement de Vientiane déclarait lui-même que « *les troupes communistes nord-vietnamiennes avaient été retirées de la province de Sam Neua et que la situation était redevenue calme* ».

Trois étapes

Tout se passait comme si les autorités laotiennes avaient délibérément gonflé des incidents comme il s'en produit depuis plusieurs mois avec les rebelles Pathet Lao pour obtenir, par un chantage au « péril rouge », une augmentation de l'aide américaine et préparer le glissement du Laos dans une coalition militaire avec l'Amérique.

Aux termes des accords de Genève de 1954, la paix devait être rétablie au Laos en trois étapes : cessez-le-feu, regroupement et démobilisation des forces en présence (troupes procommunistes du Pathet Lao et troupes de l'Union française) ; intégration des éléments Pathet Lao dans la communauté nationale. Une commission internationale de contrôle (Inde, Canada, Pologne) était chargée de surveiller l'exécution des accords. La présence permanente de quelques garnisons françaises marquait que le Laos restait « occidental » ; mais il ne devait pas faire partie d'une coalition militaire.

Le cessez-le-feu entra en vigueur aussitôt. Le regroupement eut lieu au



début de 1955, les forces « nationales » étant rassemblées dans le centre et celles du Pathet Lao gagnant les provinces de Phong Saly et de Sam Neua, dans le nord du pays.

L'intégration put être réalisée trois ans plus tard. En novembre 1957, le prince Souvanna Phouma, chef du gouvernement royal, signait un accord avec le Pathet Lao aux termes duquel celui-ci recevait le droit de se constituer en parti politique (le « Front patriotique ») et obtenait deux portefeuilles dans le cabinet ministériel. Avant la ratification de l'accord, le prince Souvanna Phouma s'était rendu à Pékin et à Hanoï pour exprimer aux dirigeants de ces deux pays sa volonté de rester « neutre » et de se conformer aux accords de Genève. Sa mission paraissant alors terminée, la Commission de contrôle tripartite met fin à son mandat.

Le pourrissement

Mais la présence de deux Pathet Lao au gouvernement, même à des postes secondaires, inquiète les Etats-Unis (qui accordent au Laos une aide de plus de 20 milliards de francs par an). Après les élections de mai 1958, où le « Front patriotique » du Pathet Lao remporte 13 sièges sur 21 à pourvoir, Washington entreprend de soutenir activement les éléments les plus anticommunistes et favorise la création d'un « Comité de défense des intérêts nationaux », composé de « jeunes turcs », surtout sensibles aux intérêts personnels que présenterait pour eux le glissement du Laos dans le camp américain.

Le nouveau président du Conseil, M. Phoui Sananikone, forme un cabinet exclusivement « national », place les jeunes du « Comité de défense » aux postes-clefs et se fait donner les pleins pouvoirs pour cinq ans. Au mois de mai dernier, rompant définitivement l'accord conclu avec le Pathet Lao, il interdit le « Front patriotique » et place ses dirigeants en résidence surveillée (ils seront emprisonnés trois mois plus tard).

C'est alors que les éléments du Pathet Lao, rentrés dans la clandestinité, reprennent leurs activités de guérilla dans les provinces du Nord.

Si le gouvernement Sananikone et les « jeunes turcs » ont monté la publicité sur « l'invasion communiste », c'est pour obtenir des Etats-Unis qu'ils s'engagent à les protéger contre un pourrissement intérieur dû à leur impopularité croissante. Les millions de dollars largement distribués par les Américains depuis cinq ans n'ont en effet profité qu'à une poignée de dirigeants et de spéculateurs.

« *Depuis les beaux jours de la débâcle de Tchang Kaï-Chek en Chine,* écrit un correspondant britannique, *jamais tant de dollars n'ont été si honteusement détournés et gaspillés.* »

Dans un rapport publié il y a une semaine par une Commission d'enquête du Congrès, on peut lire que « *sur les deux millions de Laotiens, seuls quelque* 150.000 *marchands des environs de la capitale ont bénéficié de l'aide américaine, ce qui tend à donner créance aux yeux des populations à l'affirmation communiste selon laquelle le gouvernement royal laotien serait corrompu* ».

La difficulté de la position américaine vient aujourd'hui de ce que, comme l'a dit il y a quelques jours le sénateur Mansfield, « *tout l'argent distribué là-bas ne semble pas avoir mis le Laos en état de se défendre lui-même contre le communisme* ». Or, la poussée communiste au Laos, si elle doit se produire, ne sera pas mieux enrayée par l'entrée éventuelle de ce pays dans le pacte de défense du Sud-Est asiatique ou par une augmentation de l'aide militaire américaine.

« *En Europe,* écrit Walter Lippmann, *la coexistence signifie pour l'instant le maintien du « statu quo »... Mais rien de semblable n'est concevable en Asie. Le brasier de la révolution chinoise continue de brûler et les Russes eux-mêmes ne pourraient l'éteindre s'ils le désiraient... Quelques voix se sont élevées aux Etats-Unis pour soutenir que la visite de M. Krouchtchev devrait être décommandée en geste de protestation contre les événements d'Asie. Cela serait stupide. La recherche d'un* modus vivendi *en Europe est nécessaire non seulement parce qu'un tel accord serait bon en soi, mais parce qu'il nous mettrait — et peut-être aussi les Russes — dans une meilleure position pour enrayer l'expansion de la révolution chinoise.* »

Il rase au 4/100 de mm

une grille
«microsouple»
pour raser
au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse
«supercoupe»
pour tailler
pattes,
moustaches
et tous les poils longs...

c'est
le premier rasoir
complet :

rasoir
double-service
THOMSON

Thomson... Rien de mieux !

SYNERGIE

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX !

BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

ENTRETIEN

Les manuscrits de la Mer Morte

● *Après le professeur Dupont-Sommer, plus de mille savants ont scruté le sens des manuscrits de la mer Morte. Le professeur Dupont-Sommer précise ici ses théories.*

Depuis la découverte de la tombe de Toutankhamon aucune trouvaille archéologique n'a autant passionné le monde des amateurs que celle des manuscrits de la mer Morte.

Rappelons brièvement son origine. Des bergers arabes ont découvert en 1949 dans une grotte près de Qumran, en Palestine, des manuscrits bibliques et des textes sacrés, écrits, selon la plupart des chercheurs au cours du premier siècle précédant l'ère chrétienne. Ces découvertes ont ému l'opinion non seulement parce qu'elles contiennent quelques-uns des plus anciens textes bibliques, et que certains écrits jettent une lumière nouvelle sur le milieu où est né le Christ, mais parce qu'ils révéleraient, aux yeux de certains savants, que la doctrine chrétienne plongerait ses racines dans la pensée et la morale d'une secte juive, les esséniens.

Le professeur Dupont-Sommer fut le premier qui avança cette thèse hardie, immédiatement après la découverte des premiers rouleaux. Violemment attaquée, sa théorie est aujourd'hui de moins en moins controversée, même parmi ses adversaires du début.

« L'Express » a déjà consacré à ce sujet divers articles dont un entretien avec le Père Daniélou et M. del Médico dont les opinions sont, sur des points d'ailleurs différents, opposées à celles de M. Dupont-Sommer.

A l'occasion de la publication de son dernier liv. : « Les Ecrits esséniens découverts près de la mer Morte » (Payot) nous avons cru utile d'interroger le professeur Dupont-Sommer, offrant ainsi à nos lecteurs une vue d'ensemble sur toutes les interprétations actuelles des célèbres manuscrits.

Tout ce qui touche aux origines du Christianisme garde un intérêt universel et ne saurait laisser indifférents ni croyants ni agnostiques.

L'Express. — Ceux qui ont déjà suivi tout le bruit fait autour des manuscrits de la mer Morte connaissent bien le début de cet extraordinaire « roman policier ». Ils voudraient bien en savoir la suite. Vous avez dit que les documents n'étaient pas encore tous publiés ; y en a-t-il beaucoup qui ne l'aient pas été ?

A. DUPONT-SOMMER. — Les documents, pour le moment, sont rassemblés et conservés en deux endroits : les uns à l'Université hébraïque de Jérusalem, par conséquent en Israël. Ils ont tous été scientifiquement publiés. Les autres au Musée archéologique palestinien, à Jérusalem encore, mais dans la zone jordanienne. Une équipe d'hébraïsants, sous la direction du R.P. de Vaux, en prépare la publication. La publication entière exigera cinq ans ou plus, assure-t-on; il faut donc s'armer de patience.

Les esséniens

L'Express. — Lorsque votre premier livre fut édité par Adrien-Maisonneuve, il provoqua de nombreux remous chez les catholiques.

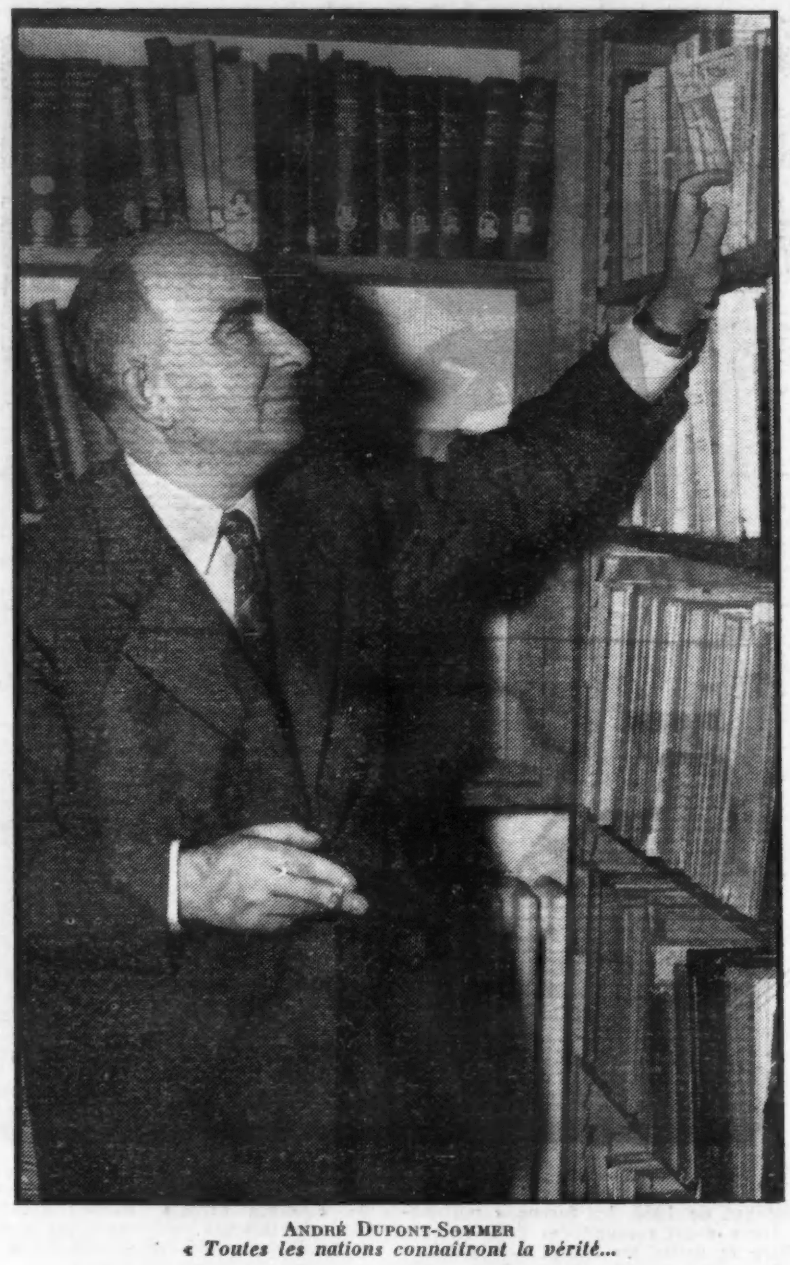
A. DUPONT-SOMMER. — Oui, quelques remous.

L'Express. — J'aimerais bien que vous exposiez votre point de vue à ce sujet, aussi objectivement que possible. Quelle est votre position ? Et quels sont les arguments les plus sérieux, les plus valables, que vous opposent vos contradicteurs ?

A. DUPONT-SOMMER. — Plutôt que de ranimer des querelles maintenant périmées, j'aimerais mieux, pour ma part, montrer comment, en l'espace de quelques années, mes adversaires du début ont été amenés à adopter une très grande part de mes thèses fondamentales. Ce qui les avait inquiétés, c'est que, dès l'origine, en même temps que je soutenais la thèse de l'appartenance essénienne des textes de Qoumrân, j'indiquais que ceux-ci présentaient des affinités étroites avec les écrits chrétiens primitifs. Je me trouvais ainsi réveiller de mauvais souvenirs. Au XVIII[e] siècle, dans les cercles des « philosophes », la thèse de l'origine essénienne du christainisme avait été courante. J'ai rappelé ce passage typique d'une lettre de Frédéric II à d'Alembert : « Jésus était proprement un essénien ; il était imbu de la morale des esséniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon ».

Une telle thèse, difficilement démontrable dans l'état ancien de la documentation, dépourvue en tout cas des nuances et des correctifs nécessaires, n'était point exempte d'intention agressive à l'égard du christianisme. La masse des apologistes et des historiens chrétiens lui opposa, comme il était normal, un barrage très vigoureux. Tout au long du XIX[e] siècle... et

En 1950, en publiant mes « Aperçus préliminaires », où les Esséniens tenaient une si grande place, je ne pouvais pas ne pas me heurter à une certaine mauvaise humeur de la part de quelques-uns ; les vieux réflexes jouèrent immédiatement, quand on crut qu'était mise en cause l' « originalité » du christianisme. J'abordais pourtant le problème en philologue et en historien, simplement désireux de révéler certaines connexions frappantes que j'avais notées entre les documents hébreux récemment découverts et le Nouveau Testament chrétien — et non pas en philosophe défendant quelque thèse que ce soit.



ANDRÉ DUPONT-SOMMER
« Toutes les nations connaîtront la vérité...

L'Express. — Si vos intentions n'étaient pas cela, objectivement le résultat n'a-t-il pas été quand même de mettre en cause l'originalité du christianisme ?

A. DUPONT-SOMMER. — Je n'avais pas, en tant qu'historien, à sacrifier à une préoccupation de ce genre, si respectable qu'elle puisse être ; je devais seulement poursuivre objectivement ma recherche, selon les normes habituelles de la critique historique et philologique. De fait, aujourd'hui, la plupart des auteurs, même ceux qui sont le plus soucieux de sauvegarder l'autorité hors de pair de la religion chrétienne, se sont habitués, à propos des manuscrits de la mer Morte, à se poser le problème des rapports entre l'essénisme et le christianisme. Ce problème s'est imposé à eux avec une telle force qu'ils n'en nient plus le bien-fondé ni la légitimité. Ceci, croyez-moi, représente un progrès considérable. Certes, les réponses apportées à ce problème trahissent encore, pour le moment, une large gamme d'opinions : depuis ceux qui minimisent à outrance l'influence de la secte de Qoumrân sur le christianisme primitif jusqu'à ceux qui auraient tendance à majorer cette influence. Mais le fait général n'est plus contesté ; la recherche, en ce moment, bat son plein dans la ligne même que j'avais tracée.

Jésus et l'Histoire

L'Express. — Je me permets de serrer le problème : où se situent les désaccords importants entre vos thèses et celles du Père Daniélou ? Ou du Père de Vaux ? Ou, pour poser la question sous une autre forme : peut-on dire qu'à partir des découvertes faites et de votre interprétation, Jésus est davantage enraciné dans la réalité historique de son temps ?

A. DUPONT-SOMMER (*après un court instant de réflexion*). — En vertu des documents nouveaux ?

L'Express. — En vertu de ce que vous apportez concernant la réalité historique de son temps, le personnage même de Jésus n'est-il pas davantage « humanisé » ?

A. DUPONT-SOMMER. — Jésus et l'Eglise chrétienne naissante, ai-je écrit dans les « Aperçus préliminaires », vont se trouver plus solidement enracinés dans l'Histoire.

L'Express. — C'est exactement ce que dit le Père Daniélou.

A. DUPONT-SOMMER. — Je ne puis que me réjouir de cet accord.

Le Maître de Justice

L'Express. — Quelque chose a irrité dans vos « Aperçus préliminaires » : c'est l'histoire du Maître de justice. On a pu dire que le Maître de justice était comme une préfiguration de Jésus. Je suppose que c'est autour de cette interprétation du Maître de justice et du rapprochement que vous avez suggéré qu'il y a désaccord. Comment se pose le problème du Maître de justice par rapport à la personnalité du Christ ?

A. DUPONT-SOMMER. — Vous touchez là assurément au point le plus délicat, sur lequel les croyants chrétiens risquent de se montrer particulièrement susceptibles. Les documents de Qoumrân font incontestablement connaître l'existence d'un personnage dont le nom propre ne nous est jamais donné, mais qu'ils appellent généralement le Maître de justice ; le Maître au sens de « celui qui enseigne », si bien qu'on traduit quelquefois le Docteur de justice. Ce personnage fut vénéré comme le grand héros, comme le fondateur de la secte. C'était un prêtre, mais en révolte contre le sacerdoce officiel de Jérusalem, contre les grands-prêtres asmonéens qui lui semblaient soutenir une politique impie.

Il m'est apparu, dès l'étude des premiers textes publiés, que ce Maître de justice avait joué sur le plan politique et religieux un rôle très important, qu'il s'était fait le champion d'une réforme d'une haute spiritualité, que sa personnalité éminente lui assurait une place de choix parmi les plus grandes figures de l'humanité religieuse. J'ai cherché à dégager les traits essentiels de sa carrière. de son œuvre, de sa personnalité. Certains, alors, ont craint que la noble figure du Maître essénien n'éclipsât plus ou moins celle de Jésus le Nazaréen. On a cherché à le supprimer. On a prétendu, par exemple, que le nom de Maître de justice désignait non pas un personnage individuel, mais la série entière des anciens docteurs d'Israël... Puérile échappatoire dont il ne subsiste rien aujourd'hui ! Le Maître de justice est bel et bien un personnage de l'Histoire ; historien, je me suis plu à le faire revivre. Oui, il me doit un peu, je crois, sa survie et sa réhabilitation !

L'Express. — Ou sa résurrection !

A. DUPONT-SOMMER. — Si vous voulez, mais au sens métaphorique ! Je précise que je n'ai jamais affirmé que les documents de Qoumrân mentionnassent sa résurrection. J'ai dit que, selon moi, ces documents attestaient qu'il avait été considéré par ses fidèles non seulement comme le chef et le fondateur de la secte, mais encore comme un Messie — non pas, certes, exactement et entièrement dans le sens qu'a pris plus tard le mot Messie dans le christianisme, mais au sens hébreu du mot qui désigne étymologiquement un « oint » et qui est susceptible de déterminations diverses. J'ai souligné aussi que le Maître de justice avait subi une persécution acharnée, une persécution sanglante, lui et sa secte, de la part des autorités de Jérusalem ; il s'agissait d'un

● CONTRADICTIONS ANGLO-AMERICAINES
● L'AGRICULTURE SOVIETIQUE VERS LE COMMUNISME
● LA VERITE SUR 1939

Dans le numéro 13 (septembre 1959) de
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue théorique des Partis communistes et ouvriers
qui contient également de nombreux autres articles
Le numéro 200 francs - S.P.E.I., 9, boulevard des Italiens, PARIS (2[e]) - C.C.P. 8449-47

La seule revue qui paraît en 19 langues et dont les 22 éditions sont lues dans 76 pays

L'ABBÉ STARKY AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE JÉRUSALEM
...et tous les peuples la gloire. »

parti dissident, d'une opposition dangereuse et, dans la période de crise qui précéda l'invasion des Romains, les autorités juives sévirent avec vigueur. Il m'a même semblé que les textes faisaient allusion à la mort du Maître de justice, à sa mort violente, au cours de la persécution — sans que, toutefois, j'aie cru pouvoir préciser de quelle manière il avait été exécuté. Une telle carrière, un tel destin n'étaient pas, évidemment, sans évoquer dans une certaine mesure l'histoire tragique de Jésus le Nazaréen.

L'Express. — Les documents nouveaux ont-ils confirmé cette façon de se représenter le Maître de justice ?

A. DUPONT-SOMMER. — Il me semble que bien des textes, qui n'étaient pas connus au début, et que l'on connaît maintenant, sont venus confirmer et aussi enrichir cette représentation du Maître de justice, telle que je la discernais à travers les premiers textes. Le document capital, qui n'a été publié qu'assez récemment, est le rouleau des Hymnes. Ce recueil a très probablement pour auteur le Maître de justice lui-même. En un style hautement lyrique et d'une remarquable qualité littéraire, celui-ci nous y livre ses « confessions » mystiques et ses méditations sur son propre destin : tour à tour, il s'y présente comme le suprême révélateur des mystères divins, le prophète à qui Dieu a donné mission d' « annoncer la bonne nouvelle », d' « évangéliser les humbles » — comme le serviteur de Dieu accablé de coups et de maladies, constamment contredit et traqué, qui doit quitter son pays, ses proches, ses amis, qui, même, a été trahi par les siens ; — enfin, comme le chef qui, dans les douleurs, bâtit la Congrégation de la Nouvelle Alliance, « fondée sur le rocher », ainsi qu'il le déclare.

L'opinion de Renan

L'Express. — Cette interprétation est-elle généralement reconnue, ou appelle-t-elle des contestations ?

A. DUPONT-SOMMER. — Il faut un certain temps pour qu'en un tel domaine, les faits, même bien établis, soient reconnus de tous... Le livre des Hymnes apporte des témoignages précieux sur des points qui pouvaient être discutés au commencement des recherches, mais qui ne devraient plus l'être aujourd'hui. On a dit, par exemple, que ce qui oppose le christianisme à l'essénisme, c'est que celui-ci était une secte extrêmement fermée, rigoureusement réservée aux Juifs, tandis que le christianisme est plus ouvert, essentiellement universaliste. Il y a du vrai dans cette remarque ; toutefois, il faut bien admettre qu'un certain universalisme se fait jour dans les hymnes : « Toutes les nations connaîtront ta vérité, déclare le Maître de justice en s'adressant à Dieu, et tous les peuples, ta gloire. Car tu les as fait entrer dans ton Alliance glorieuse auprès de tous les hommes de ton conseil et dans un lot commun avec les Anges de la Face... ». Les « hommes du conseil de Dieu », ce sont les esséniens, les membres de la secte ; Dieu fait entrer auprès d'eux, dans la même Alliance, « toutes les nations et tous les peuples ». Je crois donc qu'on doit conclure de l'ensemble de nos textes, plus fermement encore qu'au début, qu'il existe des analogies frappantes entre le Maître de justice et Jésus.

L'Express. — Cela ne met-il pas en cause la transcendance du Christ ?

A. DUPONT-SOMMER. — Le Père de Vaux, à ma connaissance, ne s'est pas exprimé spécialement sur ce sujet. Le Père Daniélou, qui, en 1951, avait assez rudement attaqué mes thèses, a très vite révisé son attitude. En fait, dans son livre paru en 1957 sous le titre : « Les manuscrits de la mer Morte et les origines du christianisme », il se montre assez réservé en ce qui concerne les analogies entre le Maître de justice et Jésus : comment pourrait-il en être autrement ? Mais, sur tous les autres points où s'impose la comparaison entre la secte juive et le christianisme naissant : institutions, rites, doctrines, idéal mystique et moral, quelles concessions ! Et quel progrès ! Parfois même, le Révérend Père me semble pousser la comparaison plus loin que je ne le ferais moi-même.

L'Express. — Je me rappelle le mot que vous avez cité vous-même, le mot de Renan ; en l'état actuel, croyez-vous qu'on puisse dire : « Le christianisme...

A. DUPONT-SOMMER. — ...est un essénisme qui a largement réussi » ?

L'Express. — Croyez-vous que ce soit une conclusion ?

A. DUPONT-SOMMER. — J'ai cité dans mes « Aperçus préliminaires » cette parole de Renan parce que je voulais illustrer d'une brève citation, à la forme piquante, le long passé de la thèse que je me trouvais ranimer d'une certaine manière... Le christianisme n'est pas un commencement absolu. Il est reconnu de tous, et depuis toujours, qu'il s'enracine dans le judaïsme. Le problème était de savoir où, dans le judaïsme, il s'enracine.

L'Eglise primitive

L'Express. — ...Et à quel point ?

A. DUPONT-SOMMER. — Je cherche à le préciser dans mon récent livre. Mais j'ai bien soin aussi de déclarer que, si l'Eglise naissante a fait à l'essénisme des emprunts nombreux, ces emprunts n'ont jamais été entièrement passifs : les institutions, les rites, les croyances ont subi dans le christianisme une évolution souvent considérable, due à l'initiative et à l'esprit de son fondateur, Jésus le Nazaréen, et aussi aux circonstances de son développement historique. Ainsi, le christianisme n'est pas à proprement parler l'essénisme, même s'il relève initialement de celui-ci.

Je signale même, dans mon ouvrage, plusieurs traits qui, dans le christianisme primitif, semblent indiquer une opposition voulue à certains aspects caractéristiques de l'essénisme classique, tel que permettent de le connaître les documents de Qoumrân. Mais il est bien connu, en histoire des religions, que, quand une secte nouvelle prend naissance, elle se distingue de la secte ancienne d'où elle est sortie par certaines innovations qui sont directement opposées à celle-ci, mais trahissent en même temps son milieu d'origine.

Les fidèles, conformément à ce qu'on leur a appris dans leur enfance, se représentent souvent le christianisme comme une religion toute neuve, qui éclipse d'emblée toutes les autres, qui les dépasse toutes entièrement. Le seul fait de poser le problème de sa genèse, de chercher le milieu où, historiquement, il a puisé au moins une partie de sa sève et de sa substance, risque de les déconcerter, et ils demandent à être rassurés coûte que coûte. Pourtant, bien des théologiens, depuis que la critique historique a fait prévaloir ses droits en ce domaine qui était jadis intangible, se sont habitués à poser et à étudier le problème comme le font les historiens.

Autorité et originalité

Voici, par exemple, un théologien protestant, Krister Stendhal, professeur à l'Université Harvard ; dans un ouvrage paru à New York en 1957, « The Scrolls and the New Testament », il ironise, à propos de la controverse relative à nos manuscrits, sur la préoccupation des chrétiens d'aujourd'hui pour qui le problème capital est « de prouver qu'il y a quelque chose de nouveau dans le christianisme, quelque chose qui ne fut jamais entendu antérieurement », de ces chrétiens qui veulent que « Jésus soit l'inventeur du christianisme, et l'Eglise, la gardienne de son brevet d'invention et de son *copyright* ». Ce théologien explique qu'au contraire, « dans le Nouveau Testament, le souci majeur est diamétralement opposé : c'est de rendre clair que tout est « ancien », en accord avec les attentes des prophètes... ».

Permettez-moi de citer encore ce passage : « Il est difficile de voir comment l'autorité du christianisme pourrait dépendre de son « originalité », c'est-à-dire d'un fait qui fut sans importance au temps où le christianisme émergea hors de la matrice du judaïsme non pas comme un système de pensée, mais comme une Eglise, une communauté. Mais on peut espérer que le christianisme d'aujourd'hui est spirituellement et intellectuellement assez sain pour accepter de nouveau les conditions de sa naissance.

Certes, je laisse à ce théologien la responsabilité de ses paroles. Mais rien ne montre mieux peut-être l'importance des nouvelles trouvailles que le fait qu'elles amènent les croyants eux-mêmes à réfléchir plus profondément sur l'essence et le fondement de leur propre foi.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD
Dr Philippe BAUMGARTNER
L'homme et son âge
Ne pas vieillir, ne pas mourir, rêve éternel des hommes. Le Docteur Baumgartner qui, dans une grande ville d'eaux soigne plus particulièrement les malades que tourmente la douleur, s'est penché, dans un livre qui vient de paraître, sur le drame du vieillissement. Ce qui caractérise la vieillesse malheureuse, c'est la disharmonie qui, avec l'âge, s'établit dans le fonctionnement des différents organes. Il faut que le cœur vieillisse au même rythme que l'estomac, les muscles que les yeux. Le docteur Baumgartner nous explique comment les travaux de la science contemporaine ont tenté d'harmoniser ces vieillissements et comment chacun peut en faire son profit personnel. Il nous montre aussi de quelle manière, comme une sorte de compensation, l'âge peut apporter à l'homme une consolation, d'autres joies qui lui feront profiter heureusement de ses dernières années.
JULLIARD

DISCUSSION

Un grave débat

● *Qui a compris Zazie ? Roland Barthes ou Jean Cau ?*

Roland Barthes écrit, à propos de « Zazie dans le métro », de Raymond Queneau, dans le numéro de septembre de « Critique » :

UN procédé nouveau de dérision qu'on a beaucoup remarqué, c'est cette clausule vigoureuse dont la jeune Zazie affecte gracieusement (c'est-à-dire tyranniquement) la plupart des affirmations proférées par les grandes personnes qui l'entourent (Napoléon mon cul) ; la phrase du perroquet (Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire) appartient à peu près à la même technique du dégonflage ; se conformant aux plus savantes définitions de la logistique, Zazie distingue très bien le langage-objet du méta-langage. Le langage-objet, c'est le langage qui se fonde dans l'action même, qui agit les choses, c'est le premier langage transitif, celui dont on peut parler, mais qui, lui-même, transforme plus qu'il ne parle. C'est exactement dans ce langage-objet que vit Zazie, ce n'est donc jamais lui qu'elle distance ou détruit. Ce que Zazie parle, c'est le contact transitif du réel : Zazie *veut* son coca-cola, son blue-jean, son métro, elle ne parle que l'impératif ou l'optatif, et c'est pour cela que son langage est à l'abri de toute dérision.

Jean Cau, qui a parfaitement compris, n'est pas d'accord. Et il répond :

Que M. Roland Barthes nous pardonne si sa thèse nous paraît pour le moins légère et si nous donnons de la clausule zazique une interprétation différente de la sienne. « *Napoléon mon cul* », selon nous, constitue une donnée pro-thétique du langage zazique bien loin d'en constituer le moment qui le rassemblerait tout entier. Quant à la phrase du perroquet : « *Tu causes, tu causes, etc.* », elle n'a rien à voir avec le langage-objet, n'étant que métastase, en fait, du langage zazique et de ce que Zazie pressent comme son futur mode d'être à la communication. Ainsi donc « *Napoléon mon cul* » *n'est* pas contact transitif du réel, mais expression divergée d'un sans non appréhensible de celui-ci. Ni *Napoléon* ni le *cul* de Zazie ne sont affectés par l'être au monde ; au contraire, ils s'offrent (« *Blue-jeans mon cul...* », « *Innocence mon cul...* ») comme métabole langagière d'une même et monotone vision. Que ce langage soit ainsi à l'abri de toute dérision, nous ne saurions en convenir. Certes, peut-être détone-t-il son « eironeia » (1) en ses limites mêmes, mais il serait faux de présumer qu'il n'est de destruction qu'à l'intérieur « de l'avoir et du plein », celle-ci ne s'exerçant d'abord que sur cela qui tente tyraniquement d'en contester la primitive unité — savoir celle d'un logos total.

Et voilà !...

(1) Au sens grec d'interrogation.

PRIX

Saint John Perse

● *Deux couronnes pour un seul poète.*

LE Grand prix national des Lettres a un palmarès que beaucoup d'autres prix littéraires pourraient lui envier. Il compte, en effet, parmi ses lauréats : Alain, Valery Larbaud, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel, etc. Cette année, sous la présidence de M. Jacques Jaujard, il a couronné le plus grand poète vivant de notre littérature : Saint John Perse. De nombreuses études — les meilleures sont celles de Roger Caillois et de Maurice Saillet — ont paru sur l'art de cet ancien diplomate qui prit une part prépondérante à la direction de la politique étrangère de la France avant guerre en qualité de secrétaire général du Quai d'Orsay.

L'oreille d'un sourd

Saint John Perse n'aime pas donner des interviews et ne s'explique que très rarement sur son art. Il y a trois ans, la revue américaine « Berkeley Review » lui consacrait un numéro spécial. Saint John Perse, tout en refusant de parler de lui-même, a consenti dans une longue lettre à exposer sa conception de la poésie française, en l'opposant au style de la poésie de langue anglaise. Il écrit :

« *Très grande est la méprise du lecteur anglo-saxon devant les longues suites poétiques françaises, qu'il associe d'instinct aux complaisances verbales du mode oratoire, alors que de telles œuvres se refusent instantanément à toute récitation, publique ou privée, et même à toute lecture intime faite à voix haute — fût-ce par l'auteur lui-même et pour lui-même. Contrairement à ce qu'on en peut imaginer, le poème français le plus expansif, ou même le plus emphatique, en apparence, ne serait encore fait que pour l'oreille interne. Au vrai, le travail poétique français le plus exigeant en matière de métrique ne semble bien s'exercer qu'à l'oreille d'un « sourd » — comme celle de Beethoven...* »

SAINT JOHN PERSE
Quatre cents poètes représentant quarante et une nationalités.

Dégel à Knokke-le-Zoute

Lorsque les animateurs de la quatrième Biennale Internationale de Poésie apprirent dimanche matin que Saint John Perse venait d'obtenir le Grand Prix National des Lettres, ils furent consternés, sinon anéantis. Non qu'ils jugeassent ce choix malheureux. Mais ils venaient précisément de faire le même et se trouvaient, en somme, coiffés sur le poteau. Ce résultat était obtenu depuis plusieurs jours, mais pour mieux ménager l'effet de surprise on avait décidé d'attendre jusqu'au dernier moment pour le proclamer !

Malgré cette déconvenue, les organisateurs de la rencontre de Knokke peuvent se congratuler : avoir réuni dans le vaste casino curieusement décoré par le peintre surréaliste Margritte quelque 400 poètes représentant 41 nationalités, plus une cinquantaine de diplomates et une fournée de journalistes est un tour de force. Et si certains grands « ténors » de la poésie française étaient absents (« *les Français sont congressophobes dès qu'il n'est pas question d'aller à Tokyo ou à Rio de Janeiro* », nous faisait malicieusement remarquer le bon poète Jean Follain), les Belges étaient en force et il y avait aussi beaucoup d'Africains et d'Asiatiques mêlés aux Américains et aux Allemands. Mais la grande attraction de cette Biennale fut sans conteste l'arrivée massive des messagers poétiques des pays de l'Est : Russes (flanqués du chargé d'affaires, du premier conseiller et de l'attaché culturel de l'ambassade), Roumains, Polonais, Bulgares, Tchécoslovaques. Les Hongrois seuls manquaient à l'appel.

Sur le thème général « *La poésie et les hommes de demain* », les interventions se succédèrent pendant deux jours. Abordant le sujet sous les angles les plus variés, les Occidentaux ne cachèrent pas leur crainte d'une désaffection possible du citoyen planétaire à l'égard de la poésie. A quoi les représentants des pays de l'Est répondirent avec optimisme qu'ils sauraient modeler ce citoyen de telle façon qu'il reste sensible à une certaine poésie.

Certaines interventions, surtout celle du Polonais Alexandre Wat et celle de Pierre Emmanuel, furent d'une haute tenue. Le premier évoqua le danger d'une aliénation et d'une dépersonnalisation de la poésie. Quant à Pierre Emmanuel, comme pour répondre à l'optimisme de Kirsanov, il dénonça ici les prisons, là les tortures et, dans une péroraison qui fit se dresser toute une salle émue et vibrante, il demanda une fois de plus grâce pour Tibor Déry et les poètes hongrois emprisonnés. A l'issue de ses travaux, le Congrès a adressé à tous les chefs d'Etat un message émettant le vœu que tous les poètes détenus en prison soient rendus à la liberté.

EN LIBRAIRIE

Parmi les premiers livres parus pour la rentrée, ceux-ci retiennent l'attention :

● « JE », par Yves Velan : journal d'un curé de campagne protestant (Seuil).

● « LA CARTE DU TENDRE », par André Bay : l'Amérique entre un homme et une femme (Gallimard).

● « LE DERNIER DES JUSTES », par A. Schwarz-Bart : la vie et la mort des Justes au long des siècles et l'histoire du dernier des Justes : notre contemporain Ernie Lévy (Seuil).

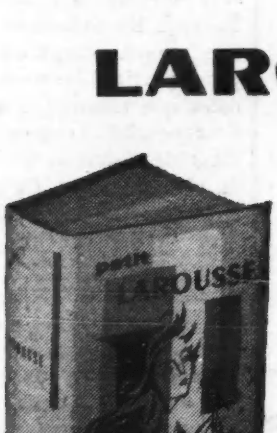
● « CONSTANCE », le tome II des « Jérômiades », par Jérôme Peignot (Seuil).

● « LES DUPES », de Jean Dutourd : l'analyse, en trois nouvelles, de trois dupes (Gallimard).

● « LES BEAUX GESTES », par François Ponthier : un homme, pendant qu'il attend une femme au café de Flore, se remémore sa vie passée (Laffont).

● « L'AFFAIRE D'UNE NUIT » : premier roman d'Alain Moury : une nuit d'amour et de promenades à travers Paris (Laffont).

une révolution chez LAROUSSE
un dictionnaire entièrement nouveau
PRIX DE LANCEMENT
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



RÉPÉTITIONS

« Les séquestrés d'Altona »

● ***Sartre surveille le lancement d'une tragédie, celle des hommes du demi-siècle.***

DANS le silence désert de la salle toute refaite, toute repeinte du théâtre de la Renaissance, Porte Saint-Martin, la voix de Serge Reggiani détone en éclats brefs. Assis dans un fauteuil de velours rouge tout neuf également, un seul spectateur : Sartre. Depuis quinze jours il est là chaque soir, servant activement de lien entre son texte, le metteur en scène François Darbon et les acteurs, surveillant la naissance de sa pièce qui doit être montrée le 19 septembre.

Serge Reggiani, blouson noir (dans la pièce il sera en uniforme allemand), Marie Ollivier, un large visage de chatte blonde, un chandail jeté sur les épaules de sa robe claire, « filent » une nouvelle fois la scène I de l'acte II. Darbon les interrompt, cherchant avec eux la meilleure façon de ne rien perdre d'un texte dense et tragique. Sartre donne de temps à autre des précisions ; voilà ce qui se passe chez Franz, chez Léni.

On vient le prévenir que des journalistes l'attendent. Nous traversons les coulisses où Evelyne Rey, lisse et belle jeune femme, essaye une robe qu'elle portera dans la pièce. Vibrant de cette attention et de cette politesse vraie qui font de lui un homme à part, J.-P. Sartre va s'entretenir quelques instants avec les envoyés de « France-soir », du « Figaro », de « France-Observateur » (Quel est le sujet de votre pièce ? Que pensez-vous de la déclaration qu'a faite sur vous André Malraux ? Sartre : « Un individu privé n'a pas à se défendre contre les calomnies d'un ministre... L'oubli du fait que j'appartenais alors au Front National suffit d'ailleurs à juger de la véracité des phrases d'André Malraux... Je ne polémiquerai pas non plus directement, d'écrivain à écrivain, avec lui... Pas de querelle de Vadius à Trissotin... »).

Les membres de la famille

Sur le plateau, la répétition continue dans la ferveur et le calme. Aucune fièvre. Les répétitions ont commencé le 15 juin, on les a interrompues un mois — selon une nouvelle technique qui permet aux acteurs de souffler — elles viennent de reprendre. A la régie aussi on se sent prêt : cinq actes, trois décors — le salon, la chambre, le bureau — qui se placent les uns dans les autres et dont l'un descend tout entier du plafond, avec son plancher.

Sartre a fini avec les journalistes ; il m'entraîne dehors, à la terrasse du café qui fait face à la Porte Saint-Martin et il s'assied sous son affiche rouge et noire : « Les Séquestrés d'Altona, par Jean-Paul Sartre. »

Qu'il s'agisse d'une pièce, d'un roman ou d'un traité, quand Sartre parle, l'image familière du monde subit une secousse : elle « bouge ». Dans quel sens le déplacement va-t-il cette fois se produire ?

— Est-ce une pièce politique ?

— Non. Pas seulement. J'ai voulu faire le portrait des gens du demi-siècle. Exposer ce qui peut se passer en ce moment dans l'existence et les têtes de ceux qui vivent notre époque. Evidemment la politique a sa place, elle est même tout le temps là.

— Pourquoi avez-vous situé votre action en Allemagne occidentale plutôt qu'en France ?

— Parce qu'il y a eu le fascisme, Hitler, la défaite, et puis l'aide américaine, le nouveau capitalisme. Vous verrez, vous comprendrez... Mais, bien entendu, tout est parfaitement transposable et valable pour la France, tout s'y retrouve, même la guerre d'Algérie...

J.-P. SARTRE AU TRAVAIL (*)
« Le sentiment de l'ambiguïté de notre temps. »

— Cela se passe où, exactement ?

— Dans une famille de grands capitalistes allemands, constructions navales. Ils ont été très riches, ils le sont plus que jamais, mais s'ils gardent toujours la propriété de leurs entreprises, ils sont sur le point d'en perdre le commandement. Tout est là. L'histoire se passe entre cinq personnes, les membres de la famille.

En spirale

— Quand avez-vous fait votre pièce ?

— J'ai mis un an et demi à l'écrire... Je l'ai terminée il y a trois semaines, au mois d'août, pendant l'interruption des répétitions. Il reste encore dix lignes à écrire. Les dernières. Ce fut beaucoup plus difficile que pour « Huis-Clos ».

— Pourquoi vous référez-vous spécialement à « Huis-Clos » ?

— Dans « Huis-Clos », il y avait trois personnes à faire avancer — ici il y en a cinq — et il n'y avait pas d'événements : tout résidait dans le mouvement que se donnaient ces personnes en agissant les unes sur les autres. Ici c'est pareil, mais il y a cinq personnes à faire évoluer au lieu de trois, cinq personnes qui sont tenues les unes par les autres et se commandent mutuellement. Les difficultés sont multipliées. Deux d'entre elles, le père et le fils, communiquent à distance sans se voir. Ce mouvement — qui peut être différent pour chaque pièce, sinusoïdal, en hélicoïde — je le vois ici en spirale. Ça n'a pas été facile à mettre au point. »

Jean-Paul Sartre sourit, comme l'artisan qui rêve une brève seconde à l'infinité des gestes qu'il lui a fallu faire pour achever cet objet tout simple, sachant très bien que le souvenir de son labeur est pour lui seul.

« En plus, j'ai voulu introduire dans « Les Séquestrés » une dimension qui ne se trouvait pas dans « Huis-Clos » : le passé. On parlait du passé dans « Huis-Clos », mais il n'intervenait pas pour modifier le présent. Ici les personnages sont tout le temps commandés, tenus par le passé comme ils le sont les uns par les autres. C'est à cause du passé, du leur, de celui de tous, qu'ils agissent d'une certaine façon. Comme dans la vie réelle.

— Est-ce une pièce pénible ?

— Non, je ne crois pas. Dans « Morts sans Sépulture », j'avais mis une séance de torture qui se passait sur la scène. Durant les répétitions, parce qu'on avait travaillé et discuté pour la mettre au point, on n'était pas parvenu à y croire. Mais le soir de la générale, des femmes se sont évanouies dans la salle. Et souvent, à l'heure de la pièce, aussi longtemps qu'elle a duré, j'étais gêné de penser que je me trouvais dans un café, où ailleurs, tandis qu'il y avait des gens pour souffrir de quelque chose que j'avais préparé moi-même, à leur intention. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de montrer des choses pénibles, grand-guignolesques, au théâtre.

— Quelle émotion particulière entendez-vous donner par « Les Séquestrés » ?

— Le sentiment de l'ambiguïté de notre temps. La morale, la politique, plus rien n'est simple. Il y a cependant des actes inacceptables.

— Depuis que votre pièce est entrée en répétition, la voyez-vous d'un œil différent ?

— Non. Pas encore ; c'est au moment du contact avec le public qu'une pièce change. Quelquefois, même, on ne la reconnaît pas. Ainsi, « Les Mains sales ». Le public, et la critique, en portant leur attention sur un personnage qui, à mon sens, n'était pas le héros de la pièce, en ont fait une pièce anti-communiste...

— Sur quel public comptez-vous ?

— Les places de théâtre sont chères ; cela limite le public à celui qui peut payer.

J.-P. SARTRE DEVANT SON AFFICHE
Encore dix lignes à écrire.

— Pourquoi n'avez-vous pas donné votre pièce au T.N.P., où les places sont moins chères ?

— Je n'aime pas sans réserves le travail du T.N.P., et puis c'est un théâtre subventionné. S'il existait un théâtre sans ingérence gouvernementale, un théâtre vraiment populaire, alors... Mais je suis très content du théâtre de la Renaissance, qui est très grand, très beau.

— Aimez-vous le travail que vous faites actuellement, diriger les acteurs ?

— C'est Darbon, le metteur en scène, qui fait le travail. Moi je me contente d'indiquer l'intention d'une scène et le sens dans lequel je voudrais qu'une phrase soit dite. Darbon cherche alors la « mise en place » qui permettra d'obtenir l'effet que j'ai demandé. Dire « je t'aime » à quinze centimètres de quelqu'un ou à dix mètres, peut donner à la phrase un sens tout autre.

Emouvoir les spectateurs

— Etes-vous content ?

— Oui. Les acteurs ont fait un travail excellent, particulièrement Ledoux et Reggiani, qui ont des rôles très durs. Ledoux, catholique normand, est parvenu à merveille à s'introduire dans la peau d'un puritain allemand.

— Vous appréciez beaucoup Bertolt Brecht. Où vous situez-vous par rapport à lui ?

— Brecht veut montrer des sentiments, des émotions diverses à son public, mais sans que les spectateurs entrent eux-mêmes dans le jeu ; il veut que le public regarde ce qui se passe sur la scène et le comprenne sans le partager. Pour moi, je suis demeuré beaucoup plus près des procédés du théâtre classique : je cherche à ce que le public juge ce qui se passe sur la scène, mais je veux aussi qu'il participe à ce que ressentent les personnages, qu'il soit ému de leur émotion.

« Il faut que nous reparlions de tout cela. J'ai beaucoup de choses à vous dire à propos du théâtre. Nous pourrions faire un « entretien » ?... »

Rendez-vous est pris. Et Sartre se lève pour aller surveiller en maître le lancement quand même un peu périlleux d'une tragédie en forme de spirale.

MADELEINE CHAPSAL.

(*) Au premier plan, Evelyne Rey, et, en blouson noir, Serge Reggiani. Au second plan, de gauche à droite : l'envoyée de « L'Express », Marie Ollivier, Sartre, François Darbon.

EXCLUSIF

Le sens et l'avenir du théâtre
par J.-P. SARTRE

Dans le prochain numéro de « L'Express »

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

STUDIO 43 Faubourg Montmartre
plus fort que « NOBLESSE OBLIGE »
Tueurs de Dames
avec ALEC GUINNESS
V. o. en couleurs

Les 2 derniers chefs-d'œuvre de
S. M. EISENSTEIN en version INTEGRALE
avec Nicolas TCHERKASSOV
Musique de Serge PROKOFIEV
AGRICULTEURS B^d d'Athènes - TRI 96-48
IVAN LE TERRIBLE
CAUMARTIN 17, r. Caumartin 9^e - OPE 81-50
ALEXANDRE NEWSKI

JANINE SOLANE nous communique :
Les 50 classes de danse classique naturelle dirigées par les premières danseuses solistes de sa Compagnie et elle-même à sa Maîtrise de Paris (74, rue N.-D.-des-Champs) seront ouvertes dès le 15 septembre.
Enfants, fillettes, adolescentes, adultes amateurs sont admises, indépendamment des professionnelles (carrière de danseuse-monitrice diplômée).
Notice : ODE. 79-78.

une évocation de
L'AGE D'OR
DU COMIQUE AMÉRICAIN
présentée par
RENÉ CLAIR

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
REPRISE DE
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
par la
Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

PRIX DU MEILLEUR FILM COMIQUE
AU FESTIVAL DE LOCARNO
avec
VITTORIO GASSMAN
RENATO SALVATORI
et
MEMMO CAROTENUTO
MARCELLO MASTROIANNI
et la participation de TOTO
Un film de MARIO MONICELLI
★
BROADWAY v.o

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

FRANÇOIS PÉRIER DANS « GOG ET MAGOG » (Charpentier) — JEAN GABIN DANS « L'AFFAIRE SAINT-FIACRE »
Le triomphe de la sympathie.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Deux jolies mécaniques, l'une un peu faussée, l'autre un peu longuette.***

TANDIS que plus de vingt reprises prolongent la saison passée, la saison nouvelle commence par des rires — de petits rires.

● Gog et Magog

M. Roy Vickers est (avec M. Stanley Ellin dont s'inspire le dernier film de Claude Chabrol) un des meilleurs auteurs contemporains de nouvelles policières. Il excelle à introduire dans la mécanique rigoureuse de l'intrigue un minimum de vraisemblance psychologique. C'est pourquoi il raconte en général la genèse du crime dans l'âme du futur criminel, la parfaite réussite de son plan — et la chute finale, parfois des années plus tard, à cause d'un détail en apparence insignifiant : le « suspense », l'angoisse naissent de la question : « Comment sera-t-il démasqué ? »

C'est d'une de ces nouvelles que MM. Mac Dougall et Allan en anglais, M. Arout en français, ont tiré Gog et Magog » (1). Le thème, celui du sosie ou du jumeau, permet de matérialiser sous nos yeux les deux aspects du personnage, l'innocent et le criminel. La mécanique policière a été quelque peu faussée, je crois, pour maintenir la pièce dans le registre de la comédie gaie et aussi pour donner à M. François Périer l'occasion d'un monologue au public où il déploie son bongarçonnisme.

Le résultat est une petite comédie qui se laisse écouter, avec des gags de vaudeville policier qui font rire, d'autant que M. Teddy Bilis compose une silhouette amusante, que Mme Jacqueline Maillan est une ébouriffante belle-mère acariâtre et fofolle à la fois, que M. François Périer est égal à lui-même : comédien brillant et même un peu roublard, il adore les rôles de pauvre type, simple, humilié, trompé et qui finalement désarme l'adversaire par le sourire et la gentillesse. C'est le triomphe de la sympathie, c'est le sien.

● La Veuve rusée

On joue désormais en spectacle régulier « La Veuve rusée », l'aimable comédie de Goldoni adaptée par Mme Denise Lemaresquier, qui avait été montée il y a plus d'un an au Tertre (2).

A Venise, une jeune veuve hésite entre quatre prétendants de différentes nationalités : l'anglais (flegmatique), le français (léger), l'espagnol (infatué) et l'italien (ombrageux). Comme les quatre jeunes hommes n'ont pas d'autre caractère que leur caractère national et que la jeune veuve est plus coquette que rusée, cela donne une sorte de comédie-ballet dont les différentes figures sont un peu trop symétriques.

C'est une jolie mécanique, une montre enrichie de joyaux : on l'admire, et de temps en temps on trouve le temps long et on regarde l'heure. Le jeu est mené avec beaucoup de charme par Mme Geneviève Brunet et avec beaucoup d'esprit par l'Arlequin, M. François Robert.

● Fleur et Liberté

Dernier souvenir de vacances : à Montalivet, l'une des plus belles plages de la Gironde par l'océan et l'une des plus charmantes par le style de vie encore rustique, le stage de l'U.F.O.L.E.A. (Union française des œuvres laïques d'éducation artistique) s'est terminé par la création de « Fleur et Liberté », de M. Robert Escarpit.

Nous sommes au Mexique, vers la fin de l'expédition française de Napoléon III. Lupe doit être fusillé à l'aube. Mais son ange gardien et son démon familier sont inquiets : Lupe n'a pas agi comme prévu, en ramassant une fleur jetée par une jolie femme, il a fait bifurquer le destin. Vainement, les deux envoyés de l'au-delà l'objurguent, lui donnent la permission spéciale de recommencer cette « séquence », Lupe n'entre ni dans la comédie galante ni dans le drame héroïque. Il faudra l'intervention de Dieu lui-même pour lui donner sa seconde chance — parce que Dieu a besoin de la liberté des hommes : c'est sa fleur à lui, qu'il ne peut se passer de respirer.

De cette méditation ironique sur la liberté, M. Robert Escarpit a tiré trois actes courts, cocasses et lucides : à peine a-t-il abusé ici ou là de cette liberté dangereuse pour le dramaturge, celle de se croire Dieu et de mener les créatures à sa guise. Et la troupe d'amateurs de l'Ufolea (les Compagnons du Jeudi) a fait preuve de beaucoup de talent et d'intelligence.

R. K.

(1) Michodière. Aucun rapport, bien entendu, avec « Gog et Magog », la chronique romancée des Juifs polonais à l'époque de Napoléon par Martin Buber parue il y a quelques mois chez Gallimard.
(2) Théâtre Fontaine.

CINÉMA

Vus pour vous :

● ***Un Maigret mal dessiné et une Anne Frank trop maquillée.***

● L'affaire Saint-Fiacre.

EVIDEMMENT l'on peut voir « L'Affaire Saint-Fiacre » (1). Ce n'est pas si bien arrimé que « Maigret tend un piège », les caractères sont moins bien dessinés, et le récit moins nerveux, mais enfin Maigret sera toujours Maigret, et Gabin toujours Gabin. Un peu moins émouvant cette fois, un peu trop grossi. Un plantigrade las et débonnaire. L'histoire aussi est moins prenante, et les personnages un peu trop sommaires. Simenon dans « L'Affaire Saint-Fiacre » s'est plutôt attaché à la peinture de cette vie de province secrète et renfermée qui couve ses drames sous la cendre. Jean

(1) Paris, Wepler, Pathé.

EXCLUSIF

Chaque semaine la critique de télévision
par FRANÇOIS MAURIAC

A partir du prochain numéro de « L'Express »

Delannoy, réalisateur, bâtit, met en place, noue et dénoue avec un métier sans bavüre. Mais il limite les romans de Simenon à leur trame.

Ici, la chaîne avait malheureusement aussi son importance. « L'Affaire Saint-Fiacre » avec ses petits décors, ses petits personnages bavards, son morceau de bravoure qui réunit tous les suspects autour d'une table pour dîner, serait un très bon film de T.V. Le cinéma est quand même plus exigeant.

M. M.

Le journal d'Anne Frank

« Le journal d'Anne Frank » (2) est un film-fleuve américain de trois heures, strictement copié, en l'affadissant, sur la pièce, laquelle était, elle-même, strictement décalquée, en l'affadissant, sur le livre — moins le regard, le souffle, l'inquiétude, la fièvre de l'adolescente juive de Francfort-sur-le-Main transplantée dans un grenier-ghetto d'Amsterdam et finalement exterminée en camp de concentration. George Stevens nous montre une Anne Frank aux yeux irlandais, maquillée pour le studio, qui « joue » son rôle au lieu de le « vivre ». Tout cela aussi près d'une certaine perfection académique que de l'ennui le plus profond.

Nous avons déjà dit ici, à propos du Festival de Berlin, comment les cinéastes allemands de l'Est avaient, sous le visage pathétique de la vraie petite Anne, évoqué, avec des actualités, rien que des actualités, le ramassage des juifs, les convois blindés vers Dachau, Mauthausen, Auschwitz, les camps de concentration, la mort scientifique ou lente, les tracteurs déblayant à la pelle géante les cadavres désarticulés, la terreur nazie, les hurlements nazis, la férocité nazie, la douleur de toute une race, de tout un continent, frappé de stupeur et partiellement tombé en servitude.

Ce film de montage, ils l'ont baptisé « Journal pour Anne Frank ».

« Le journal d'Anne Frank » ne vous tirera pas une larme, « Le Journal pour Anne Frank » est bouleversant. Qu'attend-on pour le présenter à Paris ?

A. S.

(2) Ermitage.

LAURIERS

Un demi-lion

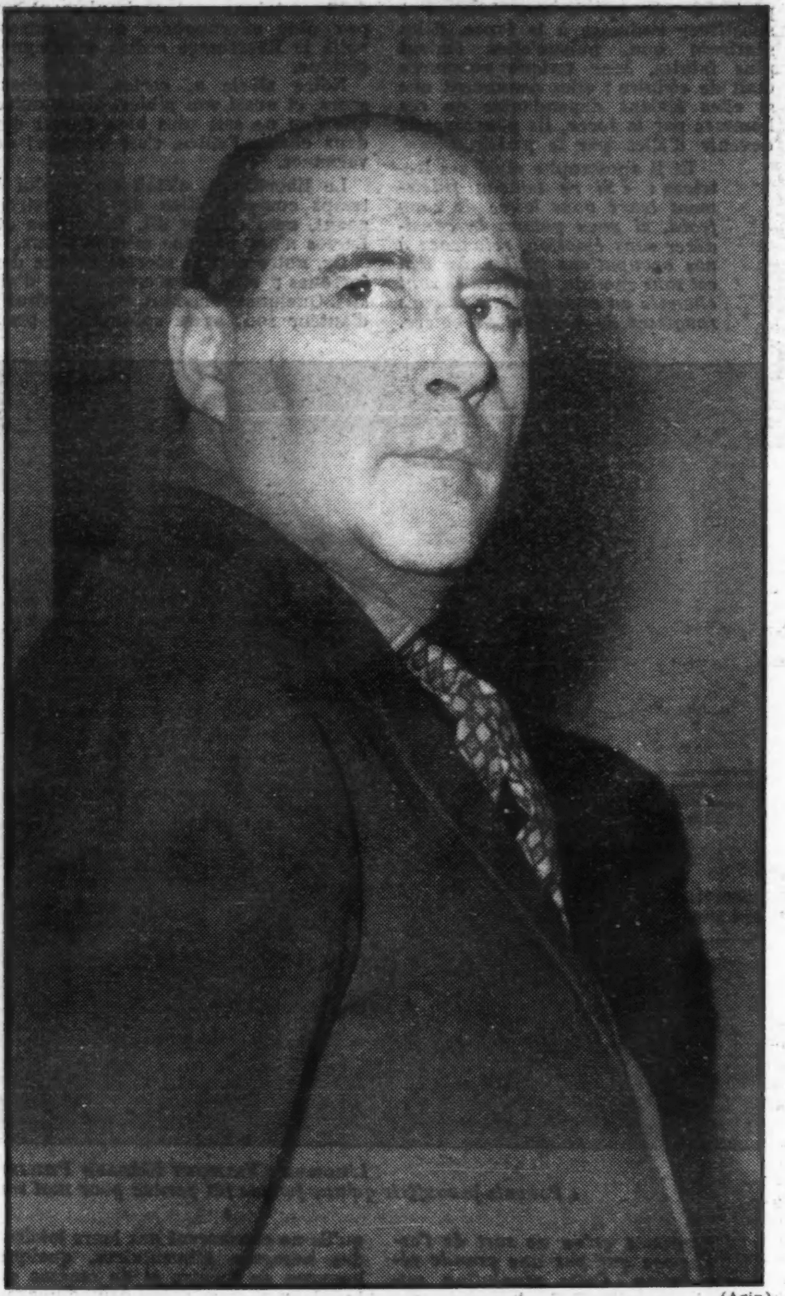
Enterré, Rossellini fait à Venise une rentrée spectaculaire. Qu'en pensent les « nouveaux » ?... François Truffaut répond.

NOUS sommes quelques-uns à nous réjouir profondément du demi-Lion d'Or accordé à Roberto Rossellini pour son « Général ».

Quand j'ai fait la connaissance de Rossellini il y a quatre ans à Paris, son découragement était total ; il venait de terminer en Allemagne « La Peur », d'après Stefan Zweig, et il envisageait sérieusement d'abandonner le cinéma ; tous ses films, depuis « Amore », avaient été des échecs commerciaux et des échecs vis-à-vis de la critique italienne.

L'admiration dans laquelle les jeunes critiques français tenaient ses derniers films — et précisément les plus « maudits » : « Les Fioretti », « Stromboli », « Voyage en Italie » — lui fut un réconfort. Qu'un groupe de jeunes journalistes se destinant à la mise en scène l'ait choisi, lui, pour maître à filmer, brisa sa solitude et réveilla son immense enthousiasme.

Rossellini savait bien que ses films n'étaient pas comme les autres, mais il jugeait sainement que c'était aux autres de changer et de ressembler aux siens. Il disait par exemple : *« L'industrie du cinéma en Amérique est basée sur la vente des appareils de projection et sur l'exploitation ; les films hollywoodiens coûtent trop cher pour être rentables et coûtent trop cher sciemment pour décourager la production indépendante. C'est donc une folie en Europe d'imiter les films américains et si les films réellement coûtent trop cher pour être conçus et réalisés librement, alors ne faisons plu.s de films, mais des schémas de films, des esquisses. »*



(Agip)

ROBERTO ROSSELLINI
« Il ne démontre pas, il montre. »

C'est ainsi que Rossellini est devenu le « père de la nouvelle vague ».

Chaque fois qu'il arrivait à Paris, il nous rencontrait et se faisait projeter nos films d'amateurs, lisait nos premiers scénarios. Tous ces noms nouveaux qui surprennent les cinéastes français lorsqu'ils les découvrent chaque semaine dans la rubrique des films en préparation sont connus de Rossellini depuis longtemps : Rouch, Reichenbach, Godard, Rohmer, Rivette, Aurel. Rossellini a été le premier lecteur des scénarios du « Beau Serge » et des « Quatre cents coups ». C'est lui qui a inspiré « Moi, un Noir » à Jean Rouch, après avoir vu ses courts métrages.

On se souvient sans doute de la pétition publiée par « Le Figaro » en faveur de « Lola Montès » et signée de sept cinéastes : Jean Cocteau, Jacques Becker, Christian-Jaque, Jacques Tati, Pierre Kast, Alexandre Astruc et Rossellini, mais sait-on que l'initiative et la rédaction de ce texte revinrent au dernier signataire qui passa toute une soirée à joindre par téléphone chacun d'eux et qu'ils ne furent pas tous facilement convaincus?

Ce qui a rendu si difficile la carrière de Rossellini c'est, je crois, qu'il a toujours traité « à égalité » avec le public, alors qu'il est lui-même un homme exceptionnel ; il ne s'attarde pas, il n'explique pas, il ne développe pas, il ne brode pas, il jette ses idées très vite les unes après les autres. On a pu écrire de lui : *« Il ne démontre pas, il montre »*, mais sa rapidité d'esprit, sa logique, son extraordinaire faculté d'assimilation, lui font prendre les devants et parfois semer ses spectateurs. Cette faculté d'assimilation, cette soif de généralités contemporaines, sont lisibles en clair dans le simple énoncé de sa filmographie : « Rome, ville ouverte » concerne une ville, « Paisa » l'Italie tout entière, du Sud au Nord ; « Allemagne, année zéro », le grand pays vaincu et détruit ; « Europe 51 », notre continent reconstruit matériellement, mais non moralement.

Comme les actualités

En six mois, Rossellini a tout vu aux Indes et en a ramené « India », film extraordinaire de simplicité et d'intelligence, qui n'est pas un choix de paysages ou d'événements, mais une vision globale du monde, une méditation sur la vie, sur la nature, sur les animaux.

Celui-là, « India », n'est pas daté ni situé comme les autres, il constitue, hors du temps et hors de l'espace, un poème libre qui ne peut être comparé qu'à cette méditation sur la joie parfaite que sont « Les Fioretti de saint François d'Assise ».

Au fond, et le succès du « Général della Rovere » nous le confirme, le style de Rossellini n'est admis du grand public et de la critique que lorsqu'il est au service de la guerre, les « actualités filmées » nous ayant accoutumés à cette vérité brute et violente. Sommes-nous dans l'erreur, nous qui aimons Rossellini et l'admirons, en pensant qu'il a raison de filmer la guerre des ménages, les gambades franciscaines, les singes du Bengale, de la même manière que les combats des rues, comme les actualités, comme des actualités de tous les temps ?

Retrouver l'homme

Lorsque Roberto Rossellini écrit un scénario, aucun problème de récit ne se pose à lui ; le point de départ suffit. Etant donné tel personnage, sa religion, sa nourriture, sa nationalité, son activité, il ne peut avoir que tels besoins et tels désirs. Un décalage entre les besoins et les désirs suffit à créer le conflit qui évoluera naturellement de lui-même si l'on tient compte des réalités historiques, ethniques, sociales, géographiques du sol dont il est tributaire. Aucun problème non plus pour terminer le film : le final sera dicté par la somme, optimiste ou pessimiste, de tous les éléments du conflit. Il s'agit en somme pour Rossellini de retrouver l'homme que tant de fictions abusives nous ont fait perdre de vue, de le retrouver d'abord par une approche strictement documentaire, puis de le jeter dans une intrigue la plus simple possible, le plus simplement possible racontée.

On peut attribuer le succès du « Général » au fait qu'il constitue le film le plus vrai qu'on ait tourné sur la résistance et à ce qu'il prenne pour sujet non un sentiment et ses variations, comme dans « Voyage en Italie », mais un caractère absolument complet ; de Sica est tour à tour lâche, couragenx, bête, subtil, héroïque, vaniteux, noble, humble, ridicule, magnifique ; il est une synthèse de l'Italien en guerre.

Félicitons-nous de l'audience internationale que retrouve Roberto Rossellini aujourd'hui, espérons que les producteurs ne le contraindront pas à se spécialiser dans les films de résistance et lui laisseront réaliser ses grands projets : un film sur le Brésil intitulé évidemment « Brasilia », les « Dialogues » de Platon, « La Mort de Socrate », « Les Récits des temps mérovingiens » et celui-ci, particulièrement extraordinaire, l'histoire du « Pain dans le Monde ».

FRANÇOIS TRUFFAUT.

LES ESSAIS DE LA 2e CHAINE ONT COMMENCÉ

Le numéro spécial de « TELE-MAGAZINE » vous révèle cette semaine les secrets de la 2e chaine

EN SUPPLEMENT ce numéro de 104 pages présente pour les futurs téléspectateurs le « Catalogue 59-60 » des différentes marques de téléviseurs

Les téléspectateurs lisent TELE MAGAZINE

12ème MOIS 20 dernières

MARCEL MARCEAU ET SA Compagnie de Mime

THEATRE de l'AMBIGU

MŒURS

En relisant « Les Liaisons dangereuses »

● ***Pour Françoise Giroud, les libertins de Laclos étaient progressistes ; aujourd'hui, ce sont de nostalgiques conservateurs.***

C'ETAIT un capitaine d'artillerie, militaire de carrière, de fraîche et petite noblesse.

Il avait 41 ans lorsque, « résolu à faire un ouvrage qui retentît encore sur la terre » lorsqu'il n'y serait plus, il publia, en 1782, chez Durand Neveu, libraire à Paris, un recueil de 175 lettres intitulé « Les Liaisons dangereuses ».

Succès et scandale furent immédiats. Ils ne servirent point la carrière de Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos auprès de ses supérieurs, ce qui ne le découragea point d'écrire.

Les deux mille exemplaires qui constituaient la première édition des « Liaisons » furent enlevés en quelques jours. Il y a eu depuis, sauf erreur, 48 éditions du roman de Laclos, dont les œuvres politiques ne connurent point la même fortune. Si toutefois « Les Liaisons » ne constituent point, en un sens, une œuvre politique...

On a pu dire du roman de Laclos qu'il était à la morale amoureuse de son siècle ce que « Le Prince » de Machiavel est à la morale politique du XVI[e] siècle. Il n'y a pas d'exemple que l'une et l'autre de ces morales évoluent dans des directions opposées, ni qu'elles ne se reflètent réciproquement.

Ce qui serait étrange, voire burlesque, c'est que l'on fit aujourd'hui à Vadim le procès que ses contemporains firent à Laclos, parce qu'il a porté à l'écran une adaptation fidèle de l'intrigue des « Liaisons ». En dépit de l'usage que les personnages font du téléphone, du remonte-pente et du magnétophone, le film est en effet totalement étranger à la morale commune de la société dirigeante de notre époque.

Il conte une histoire. Il ne conte point notre histoire.

Brûlant comme la glace

Les héros de Laclos avaient tout lieu de scandaliser. Ils étaient, à leur façon, progressistes, puisqu'ils étaient libertins. Et qu'est-ce que le libertinage dans une société étroitement soumise encore aux impératifs religieux et qui exigeait de ses femmes le strict respect des apparences de la vertu, qu'est-ce que le libertinage sinon la contestation effrontée de cette société ?

Déshonorer une jeune fille et l'initier aux divertissements galants les plus piquants avant de la remettre à son mari, conduire une femme pieuse à la mort en réduisant lentement, savamment, ses défenses, parce qu'elle ne saurait survivre au sentiment qu'elle a de sa déchéance, c'était à la fois nier que l'on crût soi-même à l'enfer et se mesurer à Dieu, puissance sociale.

Le plaisir, ce n'est point des sens que l'attendent les héros de Laclos. « *Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace* », disait Baudelaire. Et il ajoutait : « *89 aura été l'œuvre des libertins autant que des encyclopédistes.* »

Enfin Laclos a fait ailleurs une profession de foi fort éclairante. Dans son « Discours sur la question proposée par l'Académie de Châlons-sur-Marne » : « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? », il répond : il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes parce que partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation. L'éducation, c'est le développement des facultés et la direction de ces facultés vers l'utilité sociale.

Si au lieu de les diriger vers l'utilité sociale, on étend ces facultés pour les replier sur l'individu, on perfectionne l'instinct. Et ce n'est plus éducation : c'est dépravation.

> « *O femmes,* s'écrie-t-il, *approchez et venez m'entendre. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable.* »

On ne remplace pas Dieu

Il développe sa théorie : lorsque les hommes découvrirent la notion de propriété, ils conclurent que toute femme à leur convenance leur appartenait puisqu'ils avaient pu s'en saisir. Cet état dura jusqu'à ce que l'expérience eût appris aux femmes à substituer l'adresse à la force. Elles sentirent que, puisqu'elles étaient plus faibles, leur unique ressource était de séduire ; elles connurent que si elles étaient dépendantes de ces hommes par la force, ils pouvaient le devenir d'elles par le plaisir.

> Et il apostrophe ainsi ses lectrices : « *Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs. Mais si vous rougissez de honte et de colère, apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules de le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question, mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes. Sans liberté point de moralité, et sans moralité point d'éducation...* »

L'héroïne des « Liaisons », Mme de Merteuil, est l'incarnation même de la femme qui a appris à régner « par le vice ».

Le scandale provoqué par Laclos est donc entièrement fondé. C'est toute la société de son temps qu'il met en accusation en même temps que son héros, Valmont, sort victorieux du duel qu'il livre à Dieu en possédant au bout d'un long combat la dévote présidente de Tourvel.

Depuis cent cinquante ans, les exégètes de Laclos se sont efforcés de trouver les « clés » des « Liaisons » et ont multiplié les recherches pour découvrir l'exemplaire du livre en marge duquel Laclos aurait inscrit les noms de ses modèles. L'intéressant est que, selon la formule des Goncourt, l'embarras de donner leur vrai nom aux personnages de Laclos vient du fait qu'on leur trouve trop de modèles.

Dès lors que l'on transpose ces personnages à notre époque, il est intéressant de constater que non seulement ils ne sont pas représentatifs d'une société mais que, loin de la contester et d'en constituer un élément destructeur, ils apparaissent comme les derniers rescapés d'un naufrage, réunis sur une île déserte.

Qu'est-ce qu'un libertin, dans un siècle qui ne craint plus les feux de l'enfer... Et combien dérisoires ses victoires lorsqu'il ne s'agit plus de prendre une femme à Dieu dans le couvent où elle s'est réfugiée pour résister à ses élans, mais à son mari dans un cabaret de Megève...

Ceci n'est pas une critique à l'égard des adaptateurs du film (dont Bernard Frank dit ici comment il faut le considérer). On ne remplace point Dieu si aisément. Mais à forcer des biches dont certaines seront simplement un peu plus effarouchées que d'autres, voilà le libertinage réduit à la cynégétique.

Notre siècle a, certes, ses chasseurs, et aussi son gibier. Mais, outre que l'on ne sait plus bien lequel des deux chasse l'autre, c'est un sport de vacances.

Le libertinage, c'était un emploi à temps complet. Rien de plus astreignant, on l'a assez dit. Les héros de Laclos n'ont pas une minute à eux.

Or, notre société sécrète encore des fortunes ; elle ne sécrète plus d'oisifs. Quelques écrivains, dont les droits d'auteur sont assez substantiels pour qu'ils ne consacrent pas leurs loisirs à des besognes alimentaires, quelques hommes de théâtre et de cinéma entre deux pièces, entre deux films, un Aga Khan par-ci par-là, tout cela ne constitue pas une société. A peine une écume, et à la surface de Paris. Encore qu'à ne plus se battre qu'avec des fermetures à glissière, nos Don Juan soient devenus aussi lugubres que leurs tolérantes épouses.

Alors que la société de Laclos, provinciale de surcroît, exsude une joie permanente et féroce.

N'y a-t-il donc plus de Valmont aujourd'hui ? Si, sans doute, mais rêvant de plus subtiles conquêtes.

Ce n'est point à travers les femmes, en tout cas, que le Valmont de notre siècle peut nier Dieu. Et son souci n'est-il point de lui trouver un substitut plutôt que de le contester ? De savoir pour quoi il vit et s'il peut vivre sans savoir pourquoi, plutôt que de s'affirmer libre ?

De bons petits diables

Les manigances de Mme de Merteuil ne sont pas moins étrangères à notre époque. Si les femmes sont encore loin d'avoir accompli la révolution à laquelle les conviait Laclos afin de retrouver l'état de « femme naturelle, compagne et non ennemie de l'homme », si elles n'en sont pas encore toutes à « développer leurs facultés dans la direction de l'utilité sociale », il reste qu'une créature possédée par la volonté de puissance qui anime l'héroïne des « Liaisons dangereuses », et disposant de ses moyens intellectuels, lui trouverait des points d'application a u t r e m e n t excitants pour l'esprit que la domination d'autres femmes par homme interposé.

La Merteuil de Laclos, c'est Satan. Si des Merteuil s'agitent encore, ce sont de bons petits diables. Que les femmes s'en réjouissent ou s'en attristent, elles n'incarnent plus le Mal.

Ce n'est point par hasard qu'aucun réquisitoire contre la société ne s'appuie aujourd'hui sur la critique de nos mœurs amoureuses. Quelle que soit la liberté — d'aucuns diront la licence — qui les accompagne, elles ne témoignent pas contre nous parce qu'elles traduisent la quête de bonheur du couple moderne, avide de substituer à l'état de guerre perpétuelle entre homme et femme, l'état de paix.

Aussi difficile que soit le trajet — il n'y a pas de décolonisation facile — il va dans le bon sens et en tout cas dans le sens de l'avenir.

Valmont, Mme de Merteuil, Mme de Tourvel, produits d'un autre temps et d'une autre société, sont les protagonistes d'un drame du passé. Ce drame ne nous concerne pas.

La lutte entre le Bien et le Mal, entre le Vice et la Vertu, entre Dieu et le Diable, n'a plus aujourd'hui l'alcôve pour théâtre.

F. G.

L'HOMME : VALMONT (GÉRARD PHILIPE)
« Pouvais-je souffrir qu'une femme fût perdue pour moi sans l'être par moi ? » (1)

CRITIQUE

En voyant « Les Liaisons dangereuses »

● ***Pour Bernard Frank, de l'agréable camelote. Un bon Vadim, du reste.***

IL y a plusieurs hypothèses :

1°) Vous n'avez jamais lu « Les Liaisons dangereuses » de Laclos ! (n'essayez pas sottement de cacher la chose en prétendant ne pas les avoir relues depuis le lycée. Laclos n'est pas Racine. Ce n'est pas un auteur du programme. Lanson ne le cite en note que dans la onzième édition de son « Histoire de la littérature française ») tant mieux pour vous. Votre bonne étoile vous a placé dans les meilleures conditions pour apprécier « Les Liaisons dangereuses » de Vadim et Vailland. Avant même d'avoir vu le film, il vous impressionne. Vous lisez assez les journaux pour savoir qu'il est tiré d'un chef-d'œuvre. Et ce chef-d'œuvre n'est pas « Le Journal d'un curé de campagne », non, il passe pour fripon. D'autre part, vous avez entendu parler des démêlés de

La femme : Juliette Valmont, née de Merteuil (Jeanne Moreau)
« Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne le persifle pas. Je me venge. » (1)

Vadim avec la censure, c'est un bon point, il me semble.

Le film répondra à votre attente.

Il est piquant et rare de voir une femme de trente ans abandonnée par un amant qui l'ennuyait, demander à son mari, qu'elle aime, de la venger en couchant avec la pure jeune fille que va épouser son ancien amant.

Vous serez à l'aise dans ces salons, dans ces appartements de hauts fonctionnaires. Vadim n'a pas l'habitude de ménager ni son whisky ni son caviar pour nous mettre de bonne humeur. Megève, les boîtes de nuit, les auberge normandes, les petites filles naïves et perverses contribueront à votre euphorie.

Les péripéties de ce *conte de fées noir* captiveront votre attention sans l'émouvoir. Vous serez pris sans être touché. Bref, Vadim vous aura parfaitement diverti.

2°) Vous avez lu « Les Liaisons dangereuses ».

a) Vous êtes un esprit bonasse. Vous ne pensez pas que les chefs-d'œuvre soient menacés par les adaptations plus ou moins heureuses que l'on en fait. Après un film, ils restent exactement ce qu'ils étaient.

Les querelles pour savoir si l'on a le droit de porter un chef-d'œuvre à l'écran vous ennuient profondément. D'après vous, il faut laisser à André Maurois et quelques autres ce sempiternel serpent de mer du journalisme. Pourtant les déclarations prétentieuses de Vadim ont le don de vous agacer. Que diable ! il disposait d'un excellent scénario. Ce n'est pas parce qu'il vient de lire les « Liaisons » qu'il les a découvertes, encore moins inventées. Tout au plus les a-t-il affadies.

Ces cultures qui sentent encore leur dernier coup de pinceau finiraient par vous rendre méchant. Non, ce n'est pas un film mortel. Mais la fin est bien faible et la résistance de Marianne de Tourvel n'est plus fondée comme dans le livre.

Le roman d'un artilleur

b) Vous êtes un redoutable spécialiste de l'adaptation du chef-d'œuvre à l'écran. C'est votre *hobby*. Au café, dans la rue, avec vos amis, vous discutez sans vous lasser du grave, du fondamental problème des équivalences. Vous n'êtes jamais content de celles trouvées par les cinéastes.

Il aurait fallu, c'est l'évidence, marier Valmont avec Cécile, inventer des amitiés particulières entre Marianne de Tourvel et Juliette ; que l'histoire se déroule sons Henri III ; que Valmont tue Danceny. Autant le dire, il aurait fallu tout chambouler pour rendre le vrai sens caché du livre. A vous écouter, on devine que les chefs-d'œuvre étaient d'informes brouillons qui vivaient, parfois depuis des siècles, dans l'attente de vos bons offices.

c) Vous êtes un grand sentimental. « Les Liaisons dangereuses » ? « Madame Bovary » ? « Autant en emporte le vent » ? « Le Rouge et le Noir » ? « Rebecca » ? tous les romans se valent. Ils sont destinés à alimenter vos rêveries. Le cinéma est là pour donner des formes à vos songes. Ce ne sont pas les adaptations qui vous choquent mais les vedettes choisies qui vous semblent déplacées. Inlassablement, vous refaites les distributions, comme les maîtresses de maison refont leur table quelques heures avant ou après leur grand dîner.

Valmont, était-ce bien Gérard Philipe ? Vous en doutez. Fanfan la Tulipe n'est-il pas un peu détaché, un peu trop blagueur ? N'accentue-t-il pas le côté M. Ripois du film ? Et Jeanne Moreau, est-ce la Merteuil ? On l'aurait juré. Maintenant vous avez des doutes. Elle est parfaite, sans doute, émouvante, lasse, désespérée. Mais son beau visage blanc, parfois délicieusement empâté, ne transforme-t-il pas le caractère, le côté métallique du livre ? Jeanne Moreau donne le coup de pouce. Avec elle, on bascule du côté de l'adultère bourgeois. Elle serait admirable, ne lui en déplaise, dans « Madame Bovary ».

d) Vous avez lu le commentaire d'André Malraux sur Laclos, paru il y a vingt ans peut-être dans le « Tableau de la littérature française » de la N.R.F., et vous avez remarqué finement que Malraux, à propos des « Liaisons », parlait d'« échiquier Louis XVI » et que dans le film de Vadim, un échiquier servait de toile de fond au générique.

e) Vous n'adorez pas « Les Liaisons dangereuses » de Laclos. Vous trouvez que c'est un chef-d'œuvre surfait et vous avez eu toujours beaucoup de mal à le déterminer. Le jargon du siècle des lumières vous exaspère : cette sensiblerie coupée de diableries. C'est bien là le roman d'un artilleur. Il n'est question que de siège, de place forte, de bastion à enlever. Cette histoire vous semble aussi peu plausible que possible.

Toutes réflexions faites, vous préférez Restif de La Bretonne ou Sade, c'est plus franc. Et puis la postérité des « Liaisons » vous agace. Ces délires de langage à propos de l'érotisme et de la cérébralité. Tout le côté Vailland de Laclos, si vous voulez. Ces petits-bourgeois qui se griment en marquis, en roués, qui ne peuvent pas faire l'amour sans se sentir des aristocrates qui veulent mettre à tout prix de l'esprit dans leurs coucheries. Aussi, vous vous moquez bien que l'adaptation de Vadim-Vailland soit une réussite. Si elle met en évidence, si elle accuse les défauts du livre, elle est parfaite.

Une colère patriotique

f) Vous avez l'âme pédagogique. Vous pensez qu'il faut être de son temps, révolutionner les méthodes d'enseignement, donner de la vie à la fameuse dissertation scolaire. En envoyant au cinéma nos futurs bacheliers, on les contraindra à découvrir, à recenser, les vraies beautés du livre. Le cinéma écrémera les vertus de l'anecdote. A la lecture, l'aspect mythologique des « Liaisons » paraîtra évident.

g) Pas de chance pour Vadim. Vous avez une sainte horreur des adaptations cinématographiques, vous les trouvez sacrilèges. Vous parlez de l'absence d'imagination des scénaristes et des metteurs en scène. Mon Dieu, il y a assez de sujets sur la terre sans mutiler ceux qui ont trouvé leur forme parfaite ! Une colère noble, patriotique, vous possède. Vous êtes les nationalistes, les maurrassiens des lettres. « La littérature, la littérature seule. » Les cinéastes sont des étrangers, des apatrides, des métèques, ils abîment notre beau patrimoine, ils bradent nos chefs-d'œuvre.

Deux jours avant la projection, vous mobilisez vos ligues d'Action française ; c'est-à-dire, vous relisez avec minutie le livre menacé. Vous êtes imbattable, incollable. Le metteur en scène va se voir mis à la question. On veut faire moderne, on fait incroyable. A quoi riment, dites-vous, les rapports entre Cécile et Danceny ? Est-ce que des jeunes gens de la sorte, cela existe encore ? Vous faites remarquer que chaque fois qu'il y a des difficultés psychologiques, ce froussard de metteur en scène se contente de lire du Laclos. « Ma scène se tient, puisque Laclos l'a écrite. » Tout à l'heure, Vadim prenait les libertés les plus grandes avec le livre, maintenant qu'il s'agirait de séduire au cinéma Mme de Tourvel, affolé, tout penaud, Vadim se retranche derrière les Ecritures.

h) Ce que je pense du film. De la camelote. De l'agréable camelote. Un bon Vadim, du reste. Il me semble pourtant que la « Manon » de Clouzot, comme tentative de chef-d'œuvre en veston, c'est tout de même mieux.

B. F.

L'épouse adultère : Marianne de Tourvel (Annette Vadim)
« Qu'on me laisse seule, qu'on me laisse dans les ténèbres ; ce sont les ténèbres qui me conviennent. » (1)

(1) Ces légendes sont extraites du roman de Laclos. L'intrigue telle que Vadim l'a transposée, en serrant d'ailleurs de fort près le livre, peut se résumer ainsi :

Pour se venger de son amant lorsque celui-ci se fiance avec une jeune fille, une femme demande à son mari de séduire la jeune fille. Il lui rend volontiers ce petit service, mais en chemin rencontre une personne plus farouche, épouse fidèle, dont la conquête l'absorbe. Sa femme, qui le voit trop intéressé, exige qu'il mène rondement à bien son entreprise et que, ayant vaincu, il rompe. Ce qu'il fait, mais cette fois il aimait, ou du moins le croyait. Le jeu se termine fort mal. L'épouse adultère et abandonnée sombre dans la folie. La jeune fille est enceinte. Et le fiancé de la jeune fille tue le séducteur, dont la femme est défigurée.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 SEPTEMBRE

NOUS espérons avoir fait quelques progrès dans l'indifférence à l'opinion des autres; et puis voici une lettre, deux lettres qui nous chagrinent ou nous irritent, en dépit de tout ce que nous pouvons nous répéter à nous-même. A propos de la torture, je croyais que ceux qui m'accusent d'avoir changé d'attitude parce que de Gaulle est au pouvoir faisaient semblant de le croire, et que leurs reproches relevaient de la polémique. Eh bien non, ce modeste employé de « L'Express », cette amie scandinave me prêtent de bonne foi une honteuse résignation aux atrocités sous prétexte que j'ai écrit qu'elles étaient inhérentes à la guerre de partisans ! C'est un fait pourtant que Napoléon à Sainte-Hélène, commentant la guerre d'Espagne, relève déjà.

Ces correspondants croient-ils que notre garde des Sceaux qui fut à Buchenwald, ou qu'un ministre comme mon ami Pierre Sudreau, resurgi lui aussi par miracle de l'enfer de « Nacht und Nebel », aient jamais été résignés à une abomination qu'ils ont eux-mêmes subie et dont leur chair se souvient ? Tout ce qui a été tenté par les gouvernement précédents, celui d'aujourd'hui y a eu recours. Mais ce que j'ai écrit et ce que je répète, c'est que le jour où le général de Gaulle aura mis fin à cette guerre fratricide qui transforme en suspects, pour les deux camps, tous les Nord-Africains en Algérie et dans la métropole, il aura détruit le mauvais fruit que n'a cessé de produire ce mauvais arbre, quoi qu'aient tenté les honnêtes gens qui depuis cinq ans se sont succédé au pouvoir.

La guerre finie, nous continuerons de faire la guerre à ce mal honteux, mais cette fois avec l'espérance d'en atteindre, d'en détruire le dernier germe. Je le hais autant que vous, aujourd'hui comme hier. Mais peut-être y a-t-il entre nous cette différence que pour vous la campagne contre la torture constitue une arme politique, et que vous la retournez contre celui qui précisément a le plus de chances d'en venir à bout. Ce qui va être tenté dans les jours prochains, ce que nous en attendons avec une anxieuse espérance, ne me justifiera pas à vos yeux, même si la guerre prend fin dans des conditions qui n'offenseront pas la justice.

POUR certains de mes correspondants je suis avant tout un sentimental que son attachement à de Gaulle rend aveugle. Or, en ce qui concerne le chef de l'Etat, je n'ai cessé dans ce « Bloc-Notes » d'écarter les raisons du cœur, et de donner mes arguments que vous avez certes le droit de juger mauvais, mais enfin qui ne relèvent que de la raison. Quand paraîtra le second tome du « Bloc-Notes », tout esprit non prévenu devra en convenir.

Mais quel esprit en politique n'est pas prévenu ? Ses adversaires n'ont su gré au chef de l'Etat d'aucune de ses initiatives, même de celles qui nous ont réhabilités aux yeux du monde dans tous les ordres. Pourtant si l'Algérie pacifiée devait trouver enfin parmi les peuples de la Communauté cette place que le général de Gaulle lui a dès le premier jour assignée, porterez-vous à son crédit cette victoire sur le malheur ? J'en doute beaucoup. Je crains que vous n'ayez vite fait de trouver le biais par où le critiquer ou le condamner.

C'est vendre la peau de l'ours ? Il est vrai. N'empêche qu'en tout ceci, la part du sentiment chez moi ne relève en rien de la sentimentalité. Elle se ramène à un acte de foi raisonné dans ce que peut cet homme entré il y a dix-neuf ans dans notre Histoire et dont nous avons eu tout le loisir de prendre l'exacte mesure.

4 SEPTEMBRE

LES commentaires hargneux de la presse anglaise, son évident souci de réduire à peu de chose l'accueil que Paris a réservé au président américain, me remettent en mémoire ce que représentait l'Angleterre pour nos parents et pour nos arrière-grands-parents qui se souvenaient de l'Empereur. La perfide Albion montre de nouveau ses grandes dents, comme quand j'étais petit. Le bûcher de Rouen, le rocher de Sainte-Hélène, la balle dum-dum qui éclatait dans le corps des pauvres Boers, autour de ces symboles, la haine héréditaire des enfants de ma génération a cristallisé. Mais pour moi, il suffit très tôt de David Copperfield et de son ami Steerforth, du petit Oliver Twist, de Nicolas Nickleby dans l'autre plateau de la balance, pour faire contrepoids au bûcher, au rocher et à la balle dum-dum.

Il n'empêche que l'entente cordiale fut un chef-d'œuvre de la diplomatie, tout artificiel, qui ne répondait pas au sentiment des deux peuples et qui n'eût peut-être jamais abouti sans les maladresses du Kaiser mégalomane. Cette idée que les hommes d'Etat anglais ne peuvent souffrir de voir les nations du continent s'entendre et s'unir, demeure ancrée encore aujourd'hui chez beaucoup de Français. En 1940, elle en a égaré plus d'un et a failli coûter la vie à Henri Béraud...

5 SEPTEMBRE

J.-J. S.-S. me demande d'assurer à « L'Express » la chronique de la télévision. Pourquoi, après tout, ne le tenterais-je pas ? Il sera toujours temps de passer la main si j'échoue. « Est-ce pour nous combattre ou pour nous seconder ? », vont se demander peut-être les responsables de la T.V. Qu'ils se rassurent. Je m'interroge souvent sur leurs difficultés ; j'estime que dans l'ensemble ils ne s'en tirent pas mal, que contrairement au cinéma, la télévision française ne démoralise et ne pervertit que peu, qu'elle s'efforce de demeurer éducatrice, que si elle fait perdre du temps à nos petits-enfants et les détourne de la lecture, elle apprend beaucoup à certains d'entre eux. Je serais tenté de dire en simplifiant trop : mauvaise pour les filles, bonne pour les garçons — ceux-ci s'intéressant aux techniques, aux voyages, aux chasses, celles-ci déjà aux histoires d'amour. Mon dessein d'ailleurs sera beaucoup plus de donner un commentaire aux choses et aux êtres qui apparaissent sur mon petit écran que de faire la leçon à ceux qui me les montrent. A vrai dire, ai-je un dessein préconçu ? Je ne sais trop d'avance comment je réagirai ni ce que j'écrirai. Et si j'ennuie le public ou si je le déçois, je m'en apercevrai en même temps que lui et ne m'obstinerai pas, je le jure.

6 SEPTEMBRE

C'EST à Malagar où, s'il plaît à Dieu, je serai demain, que je chercherai, chaque soir, à dégager de ce que j'aurai vu sur le petit écran ce qui appelle la réflexion. Toute l'agitation du monde des vivants, ses travaux et ses jeux, ses inventions et ses plaisirs, ses refrains, les rengaines et les rythmes qui s'accordent à sa convoitise, tout cela déferlera sur ce vieux salon qu'ornent encore les lampes à huile dont mon grand-père remontait la mèche. Comme je sentirai mieux la grâce de tout connaître et de tout voir du monde moderne sans y être mêlé, de pouvoir réduire un raseur au silence, rendre une chanteuse à son néant par le simple geste de tourner un bouton ! Et cela sans les humilier ni leur faire de tort ! Et la nuit alors s'ouvrira devant moi comme une eau très pure qui me lavera de ce que j'aurai vu et de ce que j'aurai entendu...

F. M.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan; Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : **125 francs.**
Maroc : **120 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **5.000 francs.**
Etudiants militaires : **4.000 francs.**
Etranger : **6.000 francs** (Etudiants : **5.000 francs**).

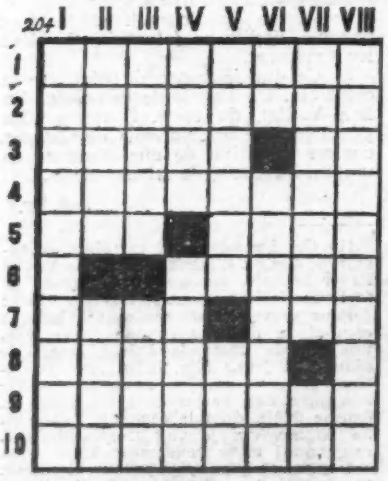
PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

Mots croisés n° 204



HORIZONTALEMENT : 1. Prend dix fois plus de temps que le mille. — 2. A l'opposé du collier, joue un rôle inverse. — 3. On lui doit des Histoires naturelles, mais il est plus connu encore par une danse espagnole. En épelant : n'en jetez plus. — 4. S'emploie pour désigner une très faible valeur. — 5. Ne va pas à n'importe quel pôle. Début d'un cantique funèbre. — 6. La maison de César. — 7. Arrose mainte dalle en pente. Début d'une demande de faveur au deuxième degré. — 8. Assurer un nivellement qui précède une élévation. — 9. Son travail permet d'obtenir des feuilles. — 10. Qui fait preuve de beaucoup d'attention.

VERTICALEMENT : I. Ses mises sont très étudiées. — II. L'académicien préférerait dire : incident malencontreux. Ce fils de Sem a peuplé un actuel pays de Nasser. — III. Quand il reçoit un autocar, les journaux s'y intéressent. S'oppose à Agnès. — IV. A moins de 100 kilomètres de la Turquie et non loin de la mer. Plus souvent exprimé que satisfait. — V. Quelque part entre Chicago et Cleveland. Le Luxembourg, pour le Parisien. — VI. Répété par Nicole, devant M. Jourdain. Pas doués pour les commandos et les prises d'assaut. — VII. Le poète a parlé de tordre le cou à celle qu'il recherche. Parfois au-dessus de la loi. — VIII. Manque parfois cruellement.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	S	S	E	S	S	E
2	A	M	O	U	R	E	U	X
3	L	E	S	E	■	R	I	P
4	A	N	I	S	E	T	T	E
5	N	E	E	■	P	I	E	R
6	C	■	S	O	I	R	■	I
7	O	G	■	U	S	A	G	E
8	I	N	V	A	S	I	O	N
9	R	O	U	T	E	■	D	C
10	E	N	S	E	R	R	E	E

Solution du N° 203

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S. A. L. A. M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94